

LA VIE ET L'ŒUVRE MÉDICALE

de CHARLES LE POIS (Carolus Piso)

1563 - 1633

PREMIER DOYEN ET PROFESSEUR EN LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE L'UNIVERSITÉ DE PONT-A-MOUSSON

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le lundi 27 juillet 1914

POUR OBTENIR LE GRADE DE
Docteur en Médecine

PAR

LÉVY ANDRÉ

ANCIEN AIDE DE CLINIQUE A LA FACULTÉ

Né le 7 avril 1889, à Saint-Mihiel (Meuse)

Examineurs de la thèse :	{	MM. ROHMER, professeur	{	Président.
		HAUSHALTER, professeur		Juges.
		MICHEL, agrégé.		
		RICHON, agrégé		

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

IMPRIMERIES RÉUNIES DE NANCY

1914



Digitized by the Internet Archive
in 2026



ENUS CAROLVS PISO DE CHAMPEL DOC
PARIS MEDICVS NANCEIANVS ACADEM
PONT DEGANVS OBIT ANNO 1632 AETATIS 70

65060.

LA VIE ET L'ŒUVRE MÉDICALE

de CHARLES LE POIS (Carolus Piso)

1563 - 1633

PREMIER DOYEN ET PROFESSEUR EN LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE L'UNIVERSITÉ DE PONT-A-MOUSSON

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le lundi 27 juillet 1914

POUR OBTENIR LE GRADE DE

Docteur en Médecine

PAR

LÉVY ANDRÉ

ANCIEN AIDE DE CLINIQUE A LA FACULTÉ

Né le 7 avril 1889, à Saint-Mihiel (Meuse)



Examineurs de la thèse :

MM. ROHMER, professeur	. . .	Président.
HAUSHALTER, professeur	. . .	Juges.
MICHEL, agrégé.	. . .	
RICHON, agrégé	. . .	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

IMPRIMERIES RÉUNIES DE NANCY

1914

UNIVERSITÉ DE NANCY — FACULTÉ DE MÉDECINE

Doyen : M. MEYER, *, I.

Assesseur : M. WEISS, *, I.

Doyen honoraire : M. GROSS, O *, I.

Professeurs honoraires : MM. BEAUNIS, *, I; NICOLAS, I; PRENANT, *, I; BERNHEIM, O *, I.

Professeurs :

Clinique chirurgicale.....	M. GROSS, O *, I.
Physique médicale.....	M. CHARPENTIER, *, I.
Médecine opératoire.....	M. CHRÉTIEN, I.
Clinique chirurgicale.....	M. WEISS, *, I.
Chimie médicale et toxicologie.....	M. GARNIER, I.
Clinique obstétricale et Accouchements.....	M. A. HERRGOTT, *, I.
Hygiène.....	M. MACÉ, I.
Physiologie.....	M. MEYER, *, I.
Clinique médicale.....	M. SIMON, I.
Histoire naturelle médicale.....	M. VUILLEMIN, I.
Clinique ophtalmologique.....	M. ROHMER, I.
Médecine légale.....	M. P. PARISOT, I.
Clinique des maladies des enfants.....	M. HAUSHALTER, I.
Histologie.....	M. BOUIN, I.
Anatomie descriptive.....	M. ANCEL, A.
Anatomie pathologique.....	M. HOCHÉ, I.
Clinique médicale.....	M. ETIENNE, I.
Pathologie interne et Pathologie gén..	M. N.

Professeurs-adjoints :

Clinique d'électrothérapie.....	M. GUILLOZ, *, I.
Pathologie externe.....	M. VAUTRIN, I.

Chargés de Cours complémentaires :

Clinique des maladies des vieillards..	M. RICHON, I, agrégé.
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées.....	M. L. SPILLMANN, A, agrégé libre.
Accouchements.....	M. FRUHINSCHOLZ, I, agrégé libre.
Clinique de chirurgie infantile et orthopédie.....	M. FRÉLICH, I, agrégé libre.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie....	M. JACQUES, I, agrégé libre.
Clinique des voies urinaires.....	M. ANDRÉ, I, agrégé libre.
Clinique des maladies mentales.....	M. PARIS, I.
Médecine opératoire.....	M. MICHEL, A, agrégé libre.
Thérapeutique et Matière médicale...	M. ZILGIEN, I, agrégé libre.
Clinique Médicale élémentaire (1)....	M. ZILGIEN, I, agrégé libre.
Clinique Chirurgicale élémentaire (1)...	M. MICHEL, I, agrégé libre.
Clinique des Maladies tuberculeuses (1)	M. PERRIN, A, agrégé.
Clinique des Maladies tuberculeuses (1)	M. J. PARISOT, A, agrégé.

Agrégés en exercice

MM. GUILLOZ, *, I.	MM. COLLIN, A.	MM. BINET.
LAMBERT, I.	SENCERT, I.	PERRIN, A.
RICHON, A.	ROBERT, A.	FAIRISE, A.
G. GROSS, A.	BUSQUET, I.	J. PARISOT, A.
FRUHINSCHOLZ, I.	LUCIEN, A.	

Agrégés libres

MM. REMY, A, FÉVRIER, O *, I, ZILGIEN, I, FRÉLICH, I, JACQUES, I, ANDRÉ, I, MICHEL, A, L. SPILLMANN, A.

M. H. COIFFARD, I, Secrétaire.

(1) Fondation de l'Université.

L'Université a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les imputer.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR ROHMER

A MES MAITRES

MONSIEUR LE PROFESSEUR HAUSHALTER,

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MICHEL,

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ RICHON.

A MA GRAND'MÈRE,

A MON PÈRE ET A MA MÈRE,

A MON FRÈRE

Receveur de l'Enregistrement.

A TOUTE MA FAMILLE

A MES AMIS

AVANT-PROPOS

Avant de commencer ce modeste travail, qu'il nous soit permis d'assurer ici tous nos maîtres de notre respectueuse reconnaissance. Notre premier devoir sera d'adresser à M. le Professeur Rohmer nos remerciements pour la sûreté de l'enseignement que nous avons puisé à ses côtés, pour l'intérêt qu'il n'a cessé de nous témoigner pendant le cours de nos études et pour la bienveillance dont il nous donne une nouvelle preuve en acceptant de présider notre thèse. Les années que nous avons passées près de lui comme externe d'abord, et comme aide de clinique ensuite, resteront parmi les plus belles de notre jeunesse.

Comme M. le Professeur Rohmer, MM. les Professeurs agrégés Michel et Fruhinsholz ont été pour nous autant des amis que des Maîtres. Nous espérons pouvoir leur témoigner, au cours de notre carrière, toute l'affectueuse gratitude que nous ressentons à leur égard.

Nous adressons un souvenir ému à la mémoire de nos Maîtres MM. les Professeurs Paul Spillmann et Schmitt, qui nous avaient honoré de leur sympathie.

M. le Professeur Weiss, qui fut notre premier initiateur dans la science chirurgicale, nous a manifesté sa bienveillance et sa sollicitude à plusieurs reprises. Nous l'assurons de notre très vive reconnaissance.

Nous devons également remercier M. le Professeur Haushalter, près de qui nous avons compris le véritable but de la profession médicale, ainsi que M. le Professeur agrégé Richon, pour l'honneur qu'ils nous ont fait en acceptant de faire partie de notre jury de thèse.

Nous n'oublierons pas les trop courtes années vécues à l'hôpital auprès de nos Maîtres, MM. les Professeurs Hergott et Etienne, MM. les Professeurs agrégés Frœlich et L. Spillmann, et nous garderons les meilleurs souvenirs des leçons que nous ont prodiguées à la Faculté M. le Doyen Meyer, MM. les Professeurs Bouin, Ancel, Hoche, Parisot, Charpentier et Macé, ainsi que MM. les Professeurs agrégés Robert, Thiry et Fairise.

Au moment de quitter Nancy, nous désirons assurer une fois de plus de notre constante amitié nos excellents compagnons d'étude, les Docteurs Joyeux, Adam, Bonnet, André Martin, Aron, Georgel, Causade et Schmidt.

Enfin, en terminant ces quelques lignes, nous est-il nécessaire de nommer ici nos chers amis les Docteurs René Morlot, André Rohmer et Gérard Beyler, ainsi que M. Denis, docteur ès-lettres, avec qui nous espérons bien continuer toujours les excellentes relations de notre vie d'étudiant.

Nancy, 15 juillet 1914.

INTRODUCTION

L'étude de l'histoire médicale en Lorraine n'a pas été favorisée jusqu'à présent à la Faculté de Médecine de Nancy. A peine avons-nous pu relever, dans la collection des Thèses de Nancy, quelques rares travaux ayant trait à l'histoire de la médecine en Lorraine : en 1889, le docteur L. Demange entreprit de retracer l'histoire de l'ophtalmologie à Strasbourg et à Nancy, et, plus récemment, en 1899, l'historique de la variole en Lorraine fut étudié par le docteur P. Papelier. Cependant les sujets ne manquent pas. On pourrait multiplier les travaux intéressants sur la Faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson, sur celles de Strasbourg et de Nancy, et sur l'exercice de l'art médical dans toute la Lorraine.

Aussi, quand nous eûmes pris la résolution d'apporter notre contribution à cette branche de notre histoire régionale, nous n'eûmes que l'embarras du choix.

Ce fut M. le docteur Pillement, que nous devons remercier tout d'abord ici, qui nous détermina à fixer notre choix sur le premier et le plus illustre des médecins lorrains, Charles le Pois, premier doyen de la Faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson. Depuis longtemps nous avons pris goût à tout ce qui a trait à l'histoire lorraine; aussi, c'est avec un vif plaisir que nous avons entrepris ce travail. Au cours de nos recherches, nous avons eu souvent recours à l'expérience de M. Duvernoy, archiviste de Meurthe-et-Moselle, que nous remercions bien vivement.

Parmi tous ceux qui, de près ou de loin, nous ont aidé dans notre tâche, nous devons citer nos amis MM. Denis, archiviste de Nancy, et le docteur Morlot, chef de laboratoire à la Faculté, M. Davillé, professeur au lycée de Bar-le-Duc, M. l'abbé Dedenon, aumônier de l'hôpital civil, M. H. Roy, M. Sadoul, directeur du *Pays Lorrain*, qui mit à notre disposition sa riche bibliothèque lorraine, M. le docteur Thiry, professeur agrégé

à la Faculté de Médecine, M. Maire, professeur au collège de Pont-à-Mousson, et M. Coiffard, secrétaire de la Faculté de Médecine de Nancy.

Nous ne pouvons oublier les judicieux conseils que nous prodiguèrent MM. le docteur J. Lépine, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, le docteur Albert Prieur, directeur de *La France médicale*, M. Alphonse Brunot, directeur de *Medicina*, M. le docteur Saucerotte, de Lunéville, et M. Favier, bibliothécaire de la ville de Nancy.

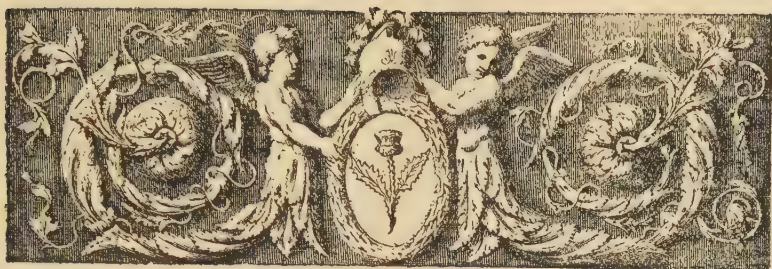
Enfin, nous ne voulons pas conclure cette introduction sans remercier notre maître, M. le doyen Meyer, qui voulut bien nous permettre de reproduire ici l'admirable portrait de Charles le Pois, que possède la Faculté de Médecine. Nous l'assurons ici de notre reconnaissance et de notre profond respect.

PREMIÈRE PARTIE

La Vie de Charles le Pois

Nemo nostrum sufficit ad artem simul et constituendam et absolvendam ; sed satis, superque videri debet, si, quae multorum annorum spatio priores invenerint, posterius accipientes, atque his addentes aliquid, aliquando compleant atque percipiant.

GALIEN, *in I Aphorism. Hippocrat.*



CHAPITRE I^{er}

Les origines de la Famille Le Pois.

Toute étude historique doit faire revivre le milieu et l'époque dans lesquels se meuvent les personnages qu'elle décrit. Aussi, avant d'aborder dans notre thèse l'étude de la vie et des œuvres de Ch. le Pois, il nous est nécessaire, pour nous bien pénétrer de son état d'esprit et pour comprendre son œuvre et sa méthode, de consacrer quelques lignes à ceux mêmes qui furent les agents principaux de son éducation, ses ancêtres immédiats.

Nous allons donc, avant d'entrer dans notre sujet même, essayer de donner un bref aperçu de la généalogie des Le Pois.

L'historien qui essaye de remonter aux xv^e et xvi^e siècles pour retrouver l'origine d'une famille, rencontre dans ses recherches les plus grandes difficultés. S'agit-il d'une lignée célèbre, on peut à la rigueur suivre assez longtemps ses traces : nous le verrons pour la famille de Saintignon dont une descendante épousa Ch. le Pois et pour laquelle Lionnois a pu remonter jusqu'en 1254. Mais la tâche devient presque impossible quand il s'agit de roturiers, ou de

gens de petite et récente noblesse, tels que ceux dont nous allons avoir à nous occuper.

A ce moment, en effet, les registres de paroisse, où les curés consignaient les baptêmes, mariages et décès de leurs ouailles, n'existaient pas encore ou ne nous sont pas parvenus. Ils ne commencent guère, au moins pour la région lorraine, que vers le dernier tiers du xvi^e siècle. C'est le cas pour Saint-Mihiel où le plus ancien des registres date de 1574; à Nancy même, ils ne sont pas antérieurs à l'année 1592.

Les époques plus reculées n'offrent guère d'indices au chercheur; cependant, si les membres de la famille qu'on étudie ont occupé quelque emploi officiel, ou s'ils se sont trouvés en rapport avec des personnages importants, il peut en résulter de précieuses indications. Au sujet de la famille Le Pois, M. Davillé, qui a bien voulu effectuer pour nous à Bar-le-Duc, où se place l'origine des Pison, des recherches approfondies, n'a rien trouvé de plus que Servais, qui, en 1882, communiqua à M. Germain (1) le troisième compte de Colet-Ricart, receveur général du Cardinal Duc de Bar (2) :

« Reçu 398 livres, de plusieurs personnes de Saint-Disier demeurant à Bar, d'un certain emprunt fait à eulx, en particulier du mois de juin 1420, pour aidier au fait de la guerre que Monseigneur avoit contre ceulx du comte de Liny et autres, dont les noms d'iceulx, et combien ung chascun a presté, s'ensuivent cy après.

Et premiers :

Raoul le Poix.....	80 fr.
.....	

(1) L. Germain, *Les origines de la famille Le Pois*, J. S. A. L., novembre 1882, p. 197.

(2) Archives de la Meuse, B. 494, fol. 75, v^o (Recettes).

Au folio 153 M. Davillé a trouvé la mention suivante (Dépenses) :

.....
A Raoul le Poix mercier demeurant à Bar :
Pour 4 livres 3/4 de sucre pour faire confitures et ypocras
pour mondit sieur (Le Duc)..... 5 fr. 4 gr. 13 d.
Pour épices pour faire le dit ypocras 3 gros
Pour 1/2 livre d'anis 7 gros
Pour 5 chopines de vin vieux pour faire le dit ypocras.... »

Voilà ce que nous apprennent les archives de la Meuse. Une pièce plus importante existe dans le recueil des lettres patentes de l'année 1598 à la date du 27 avril; ce sont les lettres de déclaration de gentillesse pour Charles et François le Pois, les deux frères, qui rappellent les origines de la famille de façon presque complète.

Ces lettres furent accordées par le duc, aux deux frères, à la requête de François le Pois, à qui des ouvriers avaient refusé de peindre ses armoiries sans ordonnance du duc attestant leur exactitude.

D'après ces lettres, que nous ne reproduirons pas puisqu'elles ont déjà été publiées (1), les deux frères avaient produit de nombreux titres pour établir leur gentillesse : tout d'abord des lettres de *confirmation* de noblesse données par René d'Anjou, duc de Bar, le 3 février 1425, « par lesquelles il conste que Claude le Pois, natif de St-Dizier en France, a esté tenu et réputé tant audict St-Dizier qu'aux autres villes de France et audict Bar pour noble et jouyssant de la noblesse de sa mère Meline de Perchat extraicte de noble lignée ». C'étaient encore des lettres d'attestation de Jean Thierion, lieutenant général au bailliage de

(1) L. Grmain, *Les origines de la famille Le Pois*, J. S. A. L., juin 1882, p. 111.

Bar, et de Jacquemin Autrepart, prévôt de Bar, en date du 16 mars 1457, certifiant que Jean le Pois, fils du susdict Claude le Pois, était par son père, homme noble, venu et descendu de noble lignée et avait joui et usé des privilèges de noblesse; puis d'autres lettres du 8 janvier 1528, émanant de personnages divers qui certifient tous que feu Jacquot le Pois et Michel, son fils, étaient « gentilz, gens extraicts de notre noble lignée, et portans armes, l'escu timbré en champ d'azur, et trois cosses de pois d'or ombragées de sinople ». Deux des témoins affirmaient avoir vu ce Michel le Pois (1) servir en armes avec les autres gentilshommes du bailliage de Bar; et un autre, Michel Nicole, « environ cinquantedeux ans auparavant la journée de Nancy », vers 1425 par conséquent, avait vu un frère à Jacquot le Pois, nommé Robert le Pois, courir la lance en armes avec les gentilshommes et gens de guerre qui étaient alors à Bar.

« Duquel Michel, serait issu Louys le Pois, ayeul des dicts Charles et François le Pois, qui eurent pour père Nicolas le Pois, luy vivant conseiller et médecin ordinaire des nostres. »

Les deux frères produisirent encore de nombreux actes de reprises faites par leurs aïeux maternels entre les mains des évêques de Verdun; l'une de ces pièces établit que Béatrix Olriet, femme de Nicolas le Pois et mère de Charles et François le Pois, fut

(1) Les archives de la Meuse nous apprennent la profession de Michel le Pois, père de Loys le Pois, apothicaire; le registre B. 820, des archives de ce département, renfermant les comptes du cellerier de Bar, Jean de Neufville, fut rédigé en 1486-1487 exceptionnellement par Michel le Pois, commis en l'office du cellerier de Bar.

la fille de Georges Olriet, la petite-fille de Didier et l'arrière petite-fille de Berignon. Georges Olriet était qualifié d' « escuyer ».

M. Germain fait justement remarquer que ces pièces n'indiquent pas la relation entre Jean et Jacquot le Pois, il admet que Jacquot est le fils de Jean.

Rien ne nous autorise à le suivre dans cette hypothèse. Si un degré de parenté existe entre les deux personnages, ce qui est probable, on peut tout aussi bien admettre qu'il s'agit de deux frères. En effet, Michel Nicole avait vu Jacquot le Pois en 1425 tenir rang de gentillesse et les lettres d'attestation des lieutenants et prévôts de Bar, relativement à Jean, fils de Claude, sont datées de 1457. Les pièces concernant le père seraient donc plus récentes que celles relatives au fils?

Nous ne pouvons conclure. Nous ne le ferons pas davantage en ce qui concerne Raoul le Pois, venu de Saint-Dizier, mercier à Bar, signalé dans le 3^e compte de Colet-Ricart, qui, d'après M. Germain, pourrait être le père de Claude le Pois, à qui René d'Anjou accorda, le 3 février 1425, des lettres de confirmation de noblesse. Cela est possible, mais toute autre hypothèse l'est également.

Nous avons pu trouver quelques autres notes relatives à cette famille. C'est tout d'abord, dans dom Pelletier (1), l'alliance de Pierre ou Pierresson Xau-

(1) Dom Pelletier, *Nobiliaire ou Armorial général de la Lorraine et du Barrois en forme de dictionnaire où se trouvent les armes gravées et environnées de très beaux cartouches, et mises à côté de chacun des articles qui les concernent. Tome I^{er}, concernant les anoblis*. Nancy, Thomas, 1758.

bourel (1), anobli en 1481, avec Marie de Saloue, en premières noces, et avec Louis le Pois, en deuxièmes noces. Ce pouvait être également une fille à Michel le Pois et par conséquent sœur de Louys le Pois, apothicaire des ducs de Lorraine. Pierreson Xaubourel laissa une longue postérité (2).

D'autre part, d'après Longeaux (3), un conseiller à la cour des Comptes de Bar, Etienne de Nayves, qui vécut en 1428, épousa Agnès le Pois; en outre, Robert le Pois, signalé plus haut, épousa très probablement Catherine Mairesse, fille de Didier Mairesse et de Louise de la Réaulté, et petite-fille de Johannès de la Réaulté, Président de la Chambre des Comptes du duché de Bar en 1446, et de Isabelle Ouriet.

Telles sont les quelques données généalogiques que nous avons pu réunir sur la famille Le Pois. Elles sont fort incomplètes, mais l'étendue de notre travail, dont le caractère doit être plus spécialement médical, ne nous a pas permis de traiter cette question complètement, pour le moment du moins.

(1) Deux personnages différents ou le même, suivant divers historiens.

(2) Un des fils de Touffon Xaubourel, prévôt de Saint-Mihiel et sommelier de panneterie obtint en 1477 des libéralités du duc la maison dite de la Monnoye, sise à Saint-Mihiel, derrière la paroisse (Dom Pelletier).

(3) C.-P. de Longeaux, *La Chambre des Comptes du duché de Bar*, publié par le baron de Dumast, Bar, 1907.

CHAPITRE II.

Louis, Antoine et Nicolas le Pois.

La première mention de Louis le Pois sur les comptes de Jean Gerlet, trésorier et chambre aux deniers du duc Antoine, remonte à l'année 1510 :

Dépense à loys, apothicaire :

A maistre Loys, apothicaire de mondit seigneur le duc, pour parties qu'il a délivrées de médecines, drogues et autres choses ordonnées par les médecins de mondit seigneur le duc, icelles délivrées tant pour la personne de mondict seigneur, que pour ses paiges et autrement montant à la somme de soixante deux livres ung sols onze deniers tournoy appert par icelluy et mandement de mondit seigneur le duc donné à Nancy le XII^e jour de décembre mil V^e et dix cy rendu avec certification et quittance pour ce lcy en monnoye de lorraine (1).

Louis le Pois était donc apothicaire du duc Antoine dès 1510. Remarquons à ce sujet qu'Antoine commença à régner le 14 février 1509; c'est donc presque à son avènement que le nouveau duc de Lorraine le prit à son service.

Remarquons également qu'Antoine avait séjourné souvent à Bar, où le père de Loys, Michel le Pois, était, comme on l'a vu, premier commis du cellerier de Bar.

Loys le Pois, à partir de ce moment toucha 37 fr. 1/2 de gages, qui lui étaient payés au compte des valets de chambre.

(1) A. D., B., 1012.

L'apothicaire, en effet, était un vrai serviteur personnel du duc, celui-ci réclamait ses services plusieurs fois dans la journée, le plus souvent pour des occupations peu médicales, telles que le lave-pied, cela seulement environ une fois par semaine.

Loys le Pois, ainsi que la coutume le voulait, suivit Antoine dans un voyage que le duc fit en France au printemps de l'année 1510, il reçut pour cela 12 livres 10 sols tournoy (1).

L'année suivante, 1511, le duc fit une grande maladie, qui est signalée dans les comptes de Jean Gerlet au payement de Loys le Pois.

.....
A maistre loys le Pois appoticaire de mondit seigneur, la somme de deux cens trente livre seize sols neuf deniers tournoy pour parties de son art qu'il a délivrés et fournies pour mondit seigneur tant de l'année de ce compte que pendant sa grant maladie que us en monnoie de lorraine à XVIII pour la livre. trois cent quarante six francs dix deniers appert par mandement de mon dit seigneur le duc donné à Nancy le dernier jour de décembre mil cinq cens et onze avec déclaration des dites parties chiffrées par maistre Symphorien Champier et Jehan Geoffroy médecins de mondit seigneur et quittance pour ce (2).

Symphorien Champier (3) naquit à Saint-Symphorien-sur-Coise, près Lyon. Après avoir étudié la médecine à Paris et pris ses grades de docteur à Lyon, il vint en Lorraine vers 1507, devint médecin de Hugues des Hazards, évêque de Toul, puis, en 1509, premier médecin du duc Antoine. Il le suivit en Italie, fut fait chevalier sur le champ de bataille

(1) A. D., B, 1012. — Autre compte de la recepte et despense faict au voyage que mons le duc a fait en france en ceste année, depuis le VIII^e jour d'avril 1510 qu'il partit dehors jusque au XV^e jour de juillet ensuivant que mondit seigneur fut de retour à bar.

(2) A. D., B, 1016.

(3) Pfister, *Histoire de Nancy*, T. II, p. 176.

de Marignan (1). Il composa à Nancy ses « Chroniques des hystoires des royaulmes d'Austrasie en France orientale, dite à présent Lorraine, de Hiérusalem, de Sicile et de la duché de Bar » (2). Il composa également la biographie de Bayard, dans un petit livre intitulé « Les gestes ensemble la vie du preux chevalier Bayard. Lyon s. d. (vers 1525). Nous retrouverons plus loin son fils Antoine Champier, médecin des ducs de Lorraine, François I^{er} et Charles III.

L'apothicaire, nous l'avons vu, avait à cette époque des fonctions variées, il était épicier autant que pharmacien: nous allons en avoir la preuve par les mentions suivantes extraites du compte de l'an 1524 (3).

.....
A luy encore (Loys le Pois) la somme de cinquante francs huit gros monnoie de lorraine pour confictures qu'il fournyes, baillèes delivrées pour les collations de mondit seigneur.
.....

A luy (4) la somme de huicts vingts quinze francs cinq gros et demy monnoie de lorraine pour confictures espisseries et autres... de caresme qu'il a fourny pour la Royne (5).

On trouve également dans ces mêmes comptes, de nombreuses mentions de fournitures pour les chevaux de la suite du duc, pour ceux de ses haras, et pour les « levriers chiens courans de Monseigneur ».

Les gages de Louys le Pois s'étaient élevés, entre

(1) J. S. A. L., 1860, p. 69.

(2) Nancy, 1510.

(3) A. D., B, 1030. — Compte de Didier Bertrand, trésorier général de Lorraine et du Barrois.

(4) A. D., B, 1038 (1526-1527).

(5) Renée de Bourbon, fille de Gilbert de Montpensier, que le duc Antoine avait épousée en 1515.

temps, à la somme considérable de cent francs. Le duc récompensait ainsi ses bons services.

Louys le Pois avait épousé Henriette du Rat (1), de qui il eut une fille et deux fils, Antoine (1525) et Nicolas (1527). Antoine, Nicolas et Charles le Pois reçurent pendant longtemps la dénomination générique de « Pison ».

En 1528 (1) Louys le Pois reçut une pension pour l'aider à instruire ses enfants en l'art de médecine.

A Loys le Poix appotiquaire et varlet de chambre de monseigneur le duc, la somme de cent francs monnoye de lorraine que monseigneur le duc lui a ordonné pour aider à l'entretenement de ses enfants par mandement donné à bar le XXVIII^e jour d'août mil v^e vingt-huit cy rendu avec quictance pour ce (3).

Louis le Pois de devait pas toucher longtemps cette pension. Une année après, entre les mois de juillet et août 1530, il mourait, ainsi qu'en témoignent tout d'abord le mot « obiit » placé en face

(1) Dom Pelletier, *loc. cit.*

(2) A. D., B, 1040. — Compte de Didier Bertrand.

(3) Presque tous les historiens ont raconté que le duc Antoine accorda, en 1528, des lettres de noblesse à Louys le Pois; certains, comme dom Calmet, précisent et datent ces lettres du 8 janvier 1528.

Nous croyons qu'il s'agit là d'une pure légende consacrée successivement par tous les historiographes. En effet :

1^o Le duc Antoine ne pouvait anoblir Louys le Pois pour la raison bien simple qu'il était déjà noble, nous avons relaté plus haut la noblesse très ancienne de la famille; le grade héraldique supérieur, la gentillesse ne fut accordée que 75 ans plus tard à ses petits-fils Charles et François.

2^o Nous avons vainement cherché des lettres de noblesse ou même de confirmation le 8 janvier 1528 ou à une date voisine, nous avons trouvé à la date du 2 novembre 1537 dans les lettres patentes, les lettres de noblesse de Jean le Moyne apothicaire, on aurait trouvé de même celles de Louys le Pois, si elles avaient existé.

3^o M. Germain a déjà fait observer dans le J. S. A. L. de juin 1882 que d'après l'acte de 1600, il ne s'agissait que de lettres d'attestations émanant de divers gentilshommes.

de son nom dans les comptes de Didier Bertrand, et aussi la présence d'un nouvel apothicaire, Jehan le Moyne, payé pour la première fois par mandement donné à Pont-à-Mousson, le 2 juillet 1530 (1).

La dernière ordonnance pour le paiement de Loys le Pois est datée du 28 avril 1530 (2). Symphorien Champier était mort depuis deux ans; son fils Antoine ayant épousé Valérie, fille du collègue de son père le médecin Jean Geoffroy, devint, en 1539, médecin du duc (3).

Voici pour 1538, la liste des médecins du duc (4) :

Jean Geoffroy;
M^r de Morley;
Bastien Boucquet;
M^r de la Roche.

En 1539, apparaît pour la première fois le nom d'Antoine Champier. Un autre médecin est également signalé; il est noté par le scribe sous la dénomination de « médecin de Gueldres ». C'était probablement le médecin de Philippe de Gueldres, alors retirée chez les clarisses de Pont-à-Mousson. Ce médecin mourut d'ailleurs en 1540 (5).

Les gages des médecins s'élevaient alors à la somme de 600 francs.



Le duc Antoine, après ses vaines tentatives de maintenir la paix entre Charles-Quint et le roi Fran-

(1) A. D., B, 1046.

(2) A. D., B, 1041.

(3) A. D., B, 1063.

(4) A. D., B, 1060.

(5) A. D., B, 1068.

çois I^{er}, en 1543, revint à Nancy le 3 décembre, souffrant de la goutte. En mai 1544, il se fit transporter à Bar-le-Duc, où il mourut le 14 juin de la même année (1).

Son fils, le duc François I^{er}, n'eut pas un long règne. Au début de 1545, peu de temps après son entrée solennelle à Nancy, il tomba malade, et malgré tous les soins, il expirait le 12 juin 1545, laissant un fils, Charles, âgé de 2 ans et demi.

Nous ne rappellerons pas ici les intrigues suscitées à ce moment par sa femme Christine de Danemark et son frère Nicolas de Vaudémont qui renonça à ses vœux pour reprendre place à la cour. Disons seulement que la régence fut confiée à Christine, mais avec une certaine surveillance de Nicolas.

Le duc François, alors qu'il n'était encore que duc de Bar, en 1543, avait un médecin particulier, bien jeune encore. C'est à cette époque en effet, qu'entra à son service Antoine le Pois, fils aîné de Loys le Pois et âgé seulement de 19 ans.

Après de solides études à Paris, où il fut l'élève de Jacques Dubois (Sylvius), il revint à Nancy occuper ce poste; ce fut lui qui, avec Antoine Champier, tenta, mais vainement, d'arracher à la mort le nouveau duc de Lorraine. Tous deux avec Sébastien Boucquet, M. de Morley et un nouveau médecin, Jean Malomont, reçurent même en don de Nicolas de Vaudémont et de Christine de Danemark une somme de 400 francs « pour les peines et sollicitudes qu'ils ont eues pendant la maladie de monseigneur » (1).

Antoine le Pois est surtout connu aujourd'hui

(3) Pfister, *Histoire de Nancy*, T. II, p. 192.

(1) A. D., B, 1084 (1547-1548).

comme médecin numismate. De tout temps en effet la numismatique fut assez prisée dans la corporation médicale. La haute compétence de Le Pois en la matière nous est encore affirmée par son ouvrage, très recherché (1) : *Discours sur les médailles et graveures antiques, principalement romaines plus une exposition particulière de quelques planches ou tables estant sur la fin de ce livre, esquelles sont montrées diverses médailles et graveures antiques rares et exquises*. Paris 1579, in-4°, vingt figures gravées par Pierre Wœriot (2).

Nous ne nous étendrons pas longuement sur ce livre, le cadre très étroit et cependant trop large de notre sujet ne nous le permettant pas. Il parle longuement de sa collection — il se flattait, paraît-il, de posséder une médaille en or de Pescannius Niger. — Dans son livre il ne craint pas d'aborder des sujets très variés, en parlant de médailles et de pierres gravées. C'est ainsi qu'il donne de l'allaitement de Romulus et Rémus, à propos d'une précieuse agathe les représentant, une version très originale. Le livre se termine par la gravure sur bois de quatre statuettes dont un Priape.

Antoine le Pois épousa Eve Rollin de laquelle il eut une fille, Barbe, qui fut femme de Jean de Pullenoy et, après la mort de ce dernier, de René de la Ruelle, conseiller secrétaire d'Etat en 1585. Jean de Pullenoy laissa deux fils, Nicolas et François.

(1) Ce fut son frère Nicolas qui le publia après sa mort, avec la collaboration du gendre d'Antoine, René de la Ruelle, auditeur des comptes de Lorraine et contrôleur en la maison du Duc.

(2) Pierre Wœriot était un orfèvre-graveur de Bar-le-Duc très connu et très estimé.

C'est au compte de l'année 1551-1552 (1) que nous voyons pour la première fois figurer le nom de Nicolas le Pois.

A Maistre Nicolas Le Pois, aultre medecin compté sur l'estat de la présente année à trois cents francs monnoye de Lorraine à luy payés par quittance cy rendue.

Né en 1527, son père l'envoya de bonne heure à Paris, avec son frère Antoine, où il dut suivre, comme lui, les cours de Sylvius. Dom Calmet ne dit pas s'ils y prirent des grades (2).

Dès son entrée au service du duc, Nicolas paraît avoir été fort bien en cour. En effet en 1554, ses gages d'abord fixés à 300 francs furent élevés à 600 francs comme ceux des autres médecins ; son frère Antoine et lui touchèrent en supplément une pension : 300 francs pour Nicolas et 200 francs pour Antoine (3).

En 1557, Antoine le Pois suivit le duc Charles en son voyage en France pendant les mois de juillet, août et septembre (4).

Nous avons noté qu'en 1561 Antoine le Pois reçut 400 francs « de grâces spéciales » pour « d'aucunes bonnes considérations ».

De plus, il était médecin particulier de la duchesse de Lorraine, Claude de France, fille de Henri II, roi

(1) A. D., B, 1092.

(2) *Bibl. lorraine.*

(3) A. D., B, 1110.

(4) A. D., B, 1114.

En 1557, Charles III avait 14 ans. On sait qu'il était élevé à la Cour de France, avec sa future femme Claude. Voici quelle est la teneur de la note à laquelle nous faisons allusion :

Compte de Nicolas de la Ruelle, argentier et secrétaire du duc de Lorraine, pour les dépenses faites par le duc en Cour de France.

A M^{re} Anthoine Le Pois Aultre Médecin de nostre souverain seigneur qui est en l'estat des gaiges à six cents francs par an monnoye

de France (1). Ce fut probablement lui qui, à ce titre, donna ses soins à Marie Stuart, tombée malade à Nancy en 1561. Peut-être les « bonnes considérations » précédentes font-elles allusion à ce traitement.

En 1568, les quatre médecins principaux, Antoine le Pois, Jean Malaumont, Nicolas le Pois et François Bauldounin reçurent une gratification pour « le bon devoir et services » qu'ils avaient rendus au jeune duc Charles pendant une de ses maladies.

En 1572 un changement se produisit dans le service médical de la Cour. M. de Morley, qui devait être très âgé, mourut, et un nouveau médecin, Didier Philbert, figura sur la liste des médecins ordinaires (2).

Cette année 1572, Nicolas de la Ruelle, contrôleur général de Lorraine et Barrois, porte également aux dépenses la note suivante, qui, mieux que toute autre, suffira à montrer l'élévation de caractère du duc Charles.

audit Lorraine luy a esté payé par ledit argentier la somme de cinquante livres tournoy pour la recreue et Remanan de ses gaiges de trois mois assavoir juillet, aoust et septembre mil cinq cents cinquante sept an audit présent compte, à cause qu'il a servi et suyvi monditz seigneur en cour de France comme appert par sa quittance cy rendue.

(1) A. D., B, 1138, 1146. — Comptes de Pierre le Clerc, trésorier général des finances de Lorraine.

(2) Didier Philbert était fils de Didier Philbert de Gondreville et Claudon Hédault, sa femme, nourrice de Charles III. Didier eut trois frères: 1^o Christophe, prêtre, chanoine de St-Georges de Nancy; 2^o Philbert, conseiller d'Etat et échevin de la justice ordinaire de Nancy, qui épousa en 1571 Jeanne Fournier, fille de Quiriace Fournier et de Françoise Xaubourel; et 3^o Chrétien, conseiller secrétaire d'Etat de Charles III, qui épousa Claude le Pois, sœur de Charles le Pois, et fut le chef de la branche des seigneurs de Gérardcourt.

Depuis 1568, Charles III aidait les frères de sa sœur de lait Tous-sainc à achever leurs études à Paris, par une pension annuelle de cent cinquante francs à chacun (A. D., B, 1148).

A maistre David Giguet, docteur en médecine demeurant à Nancy la somme de trente francs monnoye de Lorraine qu'il a pleu à la grâce de monseigneur luy donner et octroyer de grâce spéciale par forme de pension par chacun an, pour les remonstrances et bon rapport qu'il a été faict à sa dicte grâce des vertus et qualités estant en la personne du dit maistre David, et pour le recongnoistre du bon debvoir qu'il a fait quant à son art à l'endroit de plusieurs soldats et aultres paouvres personnes de la ville de Nancy, constituées aux infirmités de maladie à prendre et recevoir icelle pension sur la recepte générale de Lorraine (1).

Nous nous devons de tirer de l'oubli le nom du modeste médecin de quartier que fut David Giguet.

Antoine le Pois à partir de 1572, toucha une nouvelle pension pour subvenir à l'entretien de Nicolas et François de Pullenoy, ses petits-fils, dont le père était valet de chambre du duc. Antoine Champier mourut en 1573 (2). Sa fille, depuis plusieurs années, était inscrite au rôle de la chambre de madame, sœur du marquis de Pont-à-Mousson, fille de Charles III (3).

En 1574, la duchesse de Lorraine, Claude de France tomba gravement malade. Une consultation eut lieu entre les médecins ducaux et un médecin de Sainte-Marie, le S^r de Tarvier. Malgré leurs soins et ceux de Nicolas le Pois, devenu son médecin ordinaire, la duchesse décéda le 20 février 1575.

La même année, Antoine le Pois mourait à son tour; la tutelle de ses deux petits-fils fut confiée à Mengin de Pullenoy, oncle paternel des enfants.

Un autre des médecins attachés à la cour, François Bauldoin, mourut également. Enfin, pour la pre-

(1) A. D., B, 1160, fol. 212 v^o.

(2) A. D., B, 1161.

(3) A. D., B, 1148 (1568).

mière fois, Nicolas le Pois reçut une pension pour l'entretien de ses deux fils (probablement Chrétien et Charles, alors aux études.

Le service médical de la cour était donc désorganisé. En 1576 Nicolas le Pois et Didier Philbert l'assuraient seuls; en revanche, il y avait cinq « chirurgiens » et un barbier. Nicolas le Pois atteignait alors la maturité : né en 1527, il avait, en 1579, 52 ans. Le duc s'occupa de trouver un troisième médecin; Nicolas Fournier fut choisi.

Il était le fils de Quiriace Fournier, secrétaire et argentier du duc Antoine, anobli en 1540, et de Françoise de Xaubourel, fille de Bertrand de Xaubourel, contrôleur général de Lorraine et de Françoise Bertrand de Marimont; tous deux furent ensevelis aux Cordeliers de Nancy.

Nicolas, l'aîné des enfants, épousa Madeleine Fournier, de Raon, probablement sa parente (1).

La famille des Fournier était d'ailleurs alliée à celle des Le Pois.

En 1850, paraît à la cour du duc Charles, un nouveau médecin dont le nom n'est pas conservé par la chronique : Jean Tognard ou Toïgnard.

Cette même année, Nicolas le Pois fit paraître un ouvrage médical; c'est à Francfort, chez l'éditeur Wechel, qu'il le fit imprimer (2). Il avait composé cet ouvrage depuis fort longtemps, mais sa grande modestie l'empêchait de l'imprimer. Ce ne fut que

(1) Parmi leurs enfants Nicolas fut le fondateur de l'illustre famille allemande des barons de Neideck et Pierre le seigneur lige des Zugmantel.

(2) En voici le texte exact :

De Cognoscendis et curandis præcipue internis humani corporis morbis, libri tres, ex classicorum medicorum tum recentiorum monu-

pour céder aux sollicitations de ses collègues et principalement du célèbre Anuce Foëss de Metz (1), qu'il consentit à mettre au jour cet ouvrage destiné uniquement à l'éducation de ses deux fils. La première partie en est d'ailleurs dédiée à tous les étudiants en médecine; la seconde s'adresse plus particulièrement à ses deux fils. C'est une étude approfondie, un résumé des connaissances médicales du siècle, extrait de tous les grands auteurs classiques. Les auteurs modernes et contemporains y sont aussi analysés; il est fort probable que ce fut son fils Charles, alors étudiant au collège de Navarre, qui lui apporta les manuscrits de ses maîtres : Louis Duret, Simon Piètre et Michel Marescot.

Voici un extrait de la préface de Boerhaave d'après la traduction qu'en a donnée dom Calmet, dans la *Bibliothèque lorraine* :

Il arrive souvent dans l'étude de la médecine qu'il faut avoir présent à l'esprit tout ce que les plus habiles médecins ont écrit sur la connaissance et la cure des maladies : alors recourrez à Nicolas le Pois, il vous apprendra ce que vous cherchez. D'autre côté, dans la pratique, un Médecin occupé du soulagement d'un grand nombre de malades désire souvent de consulter sur-le-champ les Auteurs et de se rappeler ce qu'il doit savoir, dans un instant il le trouvera avec joye dans ce livre. Les jeunes gens qui étudient dans les Universités, ne peuvent pas pour bien des raisons avoir une bibliothèque composée de tous les auteurs. Nicolas le Pois y suppléera encore, son livre

mentis non ita pridem collecti opera Nicolai Pisonis medici Lotharingi accessit de febris liber unus. Francforti, Wechel, in-fol. 1580.

Il fut réimprimé chez le même avec de légères augmentations en 1585, in-octavo. Enfin, Hermann Boerhaave, le célèbre médecin hollandais, en donna une édition préfacée en 1736, à Leyde, chez Visser, in-4°; en 1766, eut lieu une dernière réimpression à Leipzig, en deux volumes in-octavo.

(1) Anuce Foëss de Metz publia une édition complète d'Hippocrate d'après les manuscrits de Fontainebleau et du Vatican; c'était un ancien élève de la Faculté de Pont-à-Mousson.

est véritablement une bibliothèque entière de médecine, puisqu'il contient toute la doctrine des Grecs, des Romains, des Arabes, et depuis le renouvellement des Lettres, tout ce qu'il y a de bon dans les auteurs, jusqu'au milieu du xvi^e siècle.

C'est pourquoi celui qui l'aura lu une fois avec attention pourra dans l'occasion se représenter une infinité de bonnes choses. C'est d'après ma propre expérience que je vous ai ainsi parlé souvent, et je vous le répète encore plein de reconnaissance : Recevez donc avec joye ce livre qui m'a été souvent d'un grand secours, je suis plein de vénération pour la mémoire de Nicolas le Pois et celle de son fils le grand Charles le Pois qui a écrit sur la sérosité, à Leyde, 1736.

Hermann BOERHAAVE.

Sans insister plus longtemps sur cet ouvrage, nous devons nous incliner devant cette grande figure et admirer en Nicolas le Pois encore plus l'homme que le savant. A cette époque comme à la nôtre, la vie de Nicolas le Pois est digne d'être citée en exemple. Premier médecin de Charles III, comblé par lui d'honneur et d'argent, il exerça la médecine avec un tel désintéressement qu'il mourut pauvre. A sa mort, survenue en 1585, le duc fut obligé de subvenir aux études des enfants de son médecin. Sa femme, Béatrix Olriet, touchait en effet une pension de trois cents francs, payable six années durant « pour ayder (ses fils) à poursuivre leurs estudes en l'art de médecine » (1).

Béatrix Olriet, femme de Nicolas le Pois, était fille de Georges Olriet; ce dernier, fils de Didier et petit-fils de Berignon Olriet (2), famille d'origine verdunoise. De leur mariage, Nicolas le Pois et Béatrix Olriet eurent sept enfants, selon dom Pelletier (3):

(1) A. D., B, 1208. — Compte de Jean Vincent.

(2) Voir plus haut, chapitre I^{er}, p. 7.

(3) Dom Pelletier, *loc. cit.*

1° Chrétien, qui, d'après l'auteur du nobiliaire, fut premier médecin du duc Charles (cette indication est certainement erronée, car Chrétien ne fut jamais médecin de la cour ducale; en tout cas, il mourut très jeune); 2° Charles, l'objet de ce travail; 3° François, capitaine de Saint-Hippolyte, conseiller secrétaire d'Etat de S. A. que nous retrouverons plus tard à la cour; 4° Chrestienne; 5° Claude, épouse de Chrétien Philbert, seigneur de Gérardcourt, conseiller secrétaire d'Etat du duc Charles III; 6° Anne, mariée à Didier Rollet, et 7°, selon toute apparence, Michèle, qui épousa Jean de Pinteville (1).

(1) Nicolas le Pois habita la rue des Comptes (actuellement rue Callot). Voici en effet la liste de contrerolle des sols de Nancy « rédigée par Pierre Arnault et Claude Simon, élus et nommés par la commune de Nancy à lever et recevoir les sous ordonnés sur chacun conduit ».

Pour l'année 1571-1572 (A. D., B, 7255) :

Rue des Comptes :

M^e Nicolas le Pois..... III fr.

Claudin, paticier..... III fr.

Antoine Didier, messaigier.....

.....

Claude Callot, archer.....

.....

Il est à noter que les deux collecteurs passèrent de la rue Calbra dite des Maréchaux, à la rue des Comptes, puis à la rue Devant-la-Monnoye. On ne peut essayer de retrouver la maison de Nicolas le Pois, mais on peut cependant émettre une hypothèse : la demeure du grand médecin pourrait être la maison appelée aujourd'hui « la maison de Callot » où, on le sait, Callot n'habita jamais. On s'expliquerait ainsi que son nom figurât le premier sur la liste.

En 1589 (B, 7296), le registre porte la mention de « la vefve de M. Nicolas le Pois »; pour les années postérieures les registres ont disparu.

Il existe au Musée Lorrain un beau portrait de Nicolas le Pois, provenant de la collection de la ville de Nancy. Il est bien mal placé, au-dessus d'une fenêtre de la galerie des Cerfs.

CHAPITRE III

Charles le Pois.

D'après le P. Abram, dom Calmet et quelques autres, Charles le Pois naquit à Nancy en 1563. A cette époque son père Nicolas le Pois était médecin du duc de Lorraine, il habitait rue des Comptes (Callot actuelle) ainsi que nous venons de le voir.

Nous n'avons aucune donnée précise sur son enfance : on sait seulement que son père commença son éducation de bonne heure. C'est en effet en 1575 (1) que le duc Charles III installa au profit de Nicolas, son médecin, une pension pour l'entretien de ses fils aux études. Le jeune Charles avait donc alors 12 ans. D'après dom Calmet (2), c'est à l'âge de 13 ans qu'il partit à Paris où il devait étudier pendant dix ans (3), ainsi qu'il le raconte lui-même en son livre (4). La vie de l'étudiant au collège de Navarre n'était pas toujours agréable :

Je me souviens qu'étant encore enfant je passais les nuits tête nue, et pendant le jour ma tête était à peine protégée par un petit bonnet, tel un emplâtre recouvrant le sommet du crâne; je portais des vêtements rares et légers et dormais sous de minces couvertures, seul, à la lumière et à la chaleur d'un

(1) A. D., B, 1166, fol. 185.

(2) Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*.

(3) D'après le Père Abram, il vint à Pont-à-Mousson la seconde année de l'érection de l'Université, où il fit ses humanités, sa rhétorique et sa philosophie; toujours d'après le même, il aurait été étudier la médecine à Montpellier et à Paris; nous n'attachons qu'une importance très relative à ces lignes. D'ailleurs Murigot lui-même a fait bonne justice de ces affirmations erronées.

(4) *Select., obs. Sect. II, Pars II, chap. I^{er}, p. 68.*

feu léger alimenté par un peu de bois. J'avais peu d'amusement, car on vivait ainsi autrefois dans les collèges.

Maître ès arts en 1581, il commença dès lors l'étude de la médecine. Nous verrons d'ailleurs quel était alors l'état de l'enseignement médical à Paris; disons de suite qu'il y eut pour maître Louis Duret, Simon Piètre et Michel Marescot, très célèbres professeurs et médecins. Louis Duret, médecin de Charles IX et de Henri III, enseigna au collège de France la collection Hippocratique.

Les bonnes qualités de Charles le Pois, dit dom Calmet, lui tinrent lieu du meilleur protecteur auprès d'eux. Ils lui donnèrent toutes les instructions qu'il pouvait désirer dans des entretiens particuliers, et dans la visite de leurs malades, faveurs singulières, mais qui devinrent aussi honorables pour les maîtres que profitables pour le disciple.

Ses études terminées, pour satisfaire à la mode de son siècle, il partit pour l'Italie, en 1585, d'après dom Calmet; c'était là le voyage classique pour tout jeune homme désireux de bien terminer ses études. Outre les merveilles artistiques dont l'étude suffirait à elle seule pour achever une bonne éducation, l'Italie était aussi une terre d'élite pour les médecins. La renommée du maître dont Le Pois suivait les cours, Alexandre Massaria, est parvenue jusqu'à nous et on peut le considérer comme un des plus grands médecins du xvi^e siècle (1).

(1) Alexandre Massaria, médecin italien, né à Vicenne en 1510, mort en 1598.

Il enseigna l'anatomie à Vicenne; en 1576 il secourut ses compatriotes dans une épidémie de peste. Deux ans après, il exerça à Venise où il acquit une grande réputation et la richesse. En 1587, il succéda à Mercuriali comme professeur de médecine à l'Université de Padoue. Il contribua à renverser le système arabe et à remettre en honneur la médecine expérimentale, dont la tradition était à peu près perdue depuis tant de siècles. Ses œuvres complètes ont été publiées sous le titre d'*Opera medica* (Francfort, 1608, in-fol. et plusieurs réimpressions à Lyon).

Il resta près de quatre ans à Padoue, et revint à Paris vers 1588 où il commença à prendre ses grades en médecine. Les études à cette époque étaient tout à fait différentes de l'enseignement actuel. L'étudiant titulaire du grade de maître ès arts — correspondant au baccalauréat actuel — pouvait seulement alors aspirer aux grades de bachelier, licencié et docteur en médecine. Pour acquérir chacun d'eux, il lui fallait soutenir de nombreuses thèses, les unes imprimées appelées quodlibétaires et d'autres consistant en de simples questions orales, désignées sous l'appellation d'actes vespéraux.

A Paris, Le Pois fit la connaissance d'un jeune compatriote barrisien, Levrechon, qui prit ses grades en même temps que lui et que nous retrouverons bientôt professeur à la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson.

Ses premiers actes passés, Le Pois ne put aborder le doctorat; son père, nous l'avons vu, plaçait au-dessus de tout la charité, il se privait pour les pauvres et Charles le Pois ne disposait pas de l'argent nécessaire pour terminer ses études, il lui aurait d'ailleurs fallu une somme considérable. D'après M. Liard, à Paris l'ensemble des frais de ses études, de ses examens, et des fêtes qu'il donnait à l'occasion de sa promotion, atteignait pour chaque nouveau docteur la somme exorbitante de sept mille livres.

Le Pois revint donc à Nancy. Mais la Faculté de Médecine ne l'oublia pas facilement. Dom Calmet signale à ce propos les mentions du nom de Le Pois sur les registres de la Faculté de Paris, pièces à lui communiquées par Chomel, docteur régent de cette Faculté.

Ces actes, nous les avons retrouvés textuellement dans les *Commentaires* de la Faculté de Médecine de Paris, actuellement déposés à la bibliothèque de cette Faculté. C'est un recueil de faits universitaires extrêmement intéressants analogue en quelque sorte au *Diarium* de l'Université de Pont-à-Mousson qui nous a rendu de grands services au cours de nos recherches.

Le deuxième tome de ces *Commentaires* commence en l'an 1572 et va jusqu'en 1597 (1).

C'est au fol. 272, v°, au chapitre intitulé *Comitia facultatis* que nous trouvons la première mention de Le Pois :

Aux premières assemblées le doyen fut prorogé, on nomma les professeurs ordinaires en médecine et les examinateurs des candidats. On procéda auparavant à l'examen de ceux qui suivent et qui furent déclarés bacheliers (1588).

Bacheliers en médecine :

1^{er} Pierre Seguin, Parisien;

2^e CHARLES LE POIS, Lorrain;

.....

7^e Jean Levrechon, Barrisien;

.....

Tous prouvèrent leur temps d'études et exhibèrent leurs lettres de maîtres.

Quelques pages plus loin, fol. 281, v°, dans les comptes des recettes provenant des étudiants en anatomie:

De Pierre Seguin, parisien..... 7 livres 4 deniers.

De Charles le Pois..... » »

Les mêmes sont encore portés au chapitre V pour

(1) Deuxième (ou huitième) volume moyen in-folio des *Registres* ou *Commentaires* de ce qui s'est fait et passé de remarquable en la Faculté de médecine de Paris, depuis l'an 1572 jusqu'en l'an 1597. Bibl. de la Fac. de méd. de Paris, ms. n° 8.

les droits de baccalauréat s'élevant à la somme de 12 livres.

On retrouve également à la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris la thèse passée cette année-là par Le Pois, dans la collection Th. Baron (1).

Par un heureux hasard, alors que la plupart des thèses de cette époque ne sont que recopiées par Baron, celle de Le Pois est originale, imprimée et même ornée de lettres artistiques représentant différents motifs d'allégories.

Voici le titre de cette pièce intéressante :

Questiones medicae cardinalitiis disputationibus agitanda in scholis Medicorum die Louis VII. Idus. Mart. D. Joanne Beauchesne. Doctore medico, moderatore prudentissimo.

An febris intermittenti focus in venis et utraque confert evacuatio? (Résolue par l'affirmative.)

Afferebat Carolus Piso Lotharingus. Nancœanus 1588, in-folio, environ 30 × 40, 29 lignes.

Dans cette thèse, Le Pois montre déjà l'intérêt qu'il porte à la question des humeurs, de leur ébullition dans les veines, il distingue trois sortes de fièvres et les désigne : *ephemera*, *putrida* et *hectica*; il conclut en disant que le lieu de production des fièvres intermittentes est bien dans les veines et prescrit l'utilité de la saignée et de la purge (*utraque evacuatio*). Nous retrouvons ces théories plus loin.

(1) *Quaestiones medicae in scholis Parisiensibus agitatae ab anno 1539, ad annum 1590, quas quidem, Facultatis jussu ab haereditate M. Vestari de Vanderelle, Medici Parisiensis composuit, M. Hyacinthus Theodorus Baron, Decanus, disposuit in ordinem et compengienavit. Anno 1754. Bibl. Facul. de méd. de Paris, ms. 72.*

En 1589, Michel Marescot devint doyen, les registres mentionnent alors Le Pois au folio 291, v° :

Le 24 novembre fut discutée une question quodlibétaire par le maître « Ardoynus de S^t-Jacques » (Ph. Hardouin de S^t-Jacques) à laquelle répondit le bachelier Charles le Pois, sur le sujet « *an calidum innatum elementare* » ;

Et plus loin, fol. 292, r° :

Une troisième fois cette même semaine M^e Charles le Pois répondit aux discussions cardinales Beauchesne étant modérateur (1).

Cette même année, Le Pois est encore porté dans les comptes du receveur de la Faculté, une première fois fol. 294, v° :

Chap. 4^e de la recette pour le traitement des « lecteurs » (professeurs) :

de maître Pierre Seguin pour le payement des lecteurs et son inscription.....	3 livres 16 den.
de maître Guillaume l'Hoste.....	<i>Idem.</i>
de maître Charles le Pois.....	<i>Idem.</i>

Chapitre 5^e de la recette des bacheliers pour les disputations quodlibétaires.

de M ^e Pierre Seguin.....	6 livres 10 deniers 7 gros.
de M ^e Guillaume l'Hoste.....	<i>Idem.</i>
de M ^e Charles le Pois.....	<i>Idem.</i>

Enfin folio 297, v°, au compte de la dépense aux professeurs il est payé à Hardouin de St-Jacques, 6 livres 10 deniers 6 gros, pour les dépenses quodlibétaires de Charles le Pois.

En 1590, Le Pois soutint de nouvelles discussions quodlibétaires ainsi qu'il est noté au registre, fol. 300, r° :

Die Jovis prima feb. praeftit quodlibetaria disputationi mag. Jo. Riolanus respondente Carolo Pisone baccalaureo et quaestio fuit : *an terminus morborum cronicorum motus solis; acutorum lunae ?*

(1) C'est-à-dire interrogateur.

Nous avons retrouvé également cette thèse dans la collection Baron. Voici son titre et ses particularités :

Questio medica quodlibetariis disputationibus agitanda in scholis medicorum, die Jovis 1^o februar D. Joane Riolan sapientiss. moderatore : num morborum chronicorum terminus motus solis, acutorum lunae?

(Résolue par l'affirmative.)

Proponebat Carolus Piso Lotharingus Nancœanus 1590.

Neuf docteurs argumentèrent en la matière, ce furent : Claude Boyvin, Philippe Hardouin de St-Jacques, Jean Cottereau, Claude Fauvelet, Louis Dreux, Dominique Bourgoing, Bonaventure Grangier, Jean Martin et Claude Bazin.

Deux mois après, Le Pois était obligé de quitter Paris. Dom Calmet, dans sa *Bibliothèque Lorraine*, a transmis un extrait des registres de la Faculté de Paris : nous l'avons retrouvé dans les *Commentaires*, tome II, fol. 301, v^o ; nous le traduisons rapidement ici :

Le 16 avril (1590) maitre Charles le Pois, lorrain nancéen, homme probe, savant et modeste, ses études médicales étant presque terminées, puisque trois fois déjà il avait répondu dans l'école et avait été présent à toutes les discussions de ses collègues, obligé de quitter Paris à cause des malheurs et des calamités de l'époque et de regagner son pays, pria la Faculté de le considérer comme licencié bien qu'il n'ait pas encore achevé son temps d'études. Sa pétition parut justifiée, et il fut admis à la licence. Il subit un examen spécial, on discuta avec lui sur le sujet de *Paranymphe*, on le conduisit au chancelier, et il reçut de lui la bénédiction apostolique et le grade de licencié.

.....
et quoique Charles le Pois avait déjà été reçu à la Licence cependant il parut bon à la Faculté d'adjoindre à ses trois candidats le nom de Le Pois à la quatrième place, non pas qu'il

ne fût pas digne d'une meilleure place, mais, afin que s'il revenait un jour, il accédât au Doctorat dans ce rang. C'est pourquoi ceux qui suivent furent appelés ainsi par l'appariteur :

Pierre Séguin;

Jean Lavernot;

Antoine Quinquebeuf;

CHARLES LE POIS.

Quelques pages après, on trouve de nouveau les comptes des recettes provenant des examens des candidats, dont naturellement Ch. le Pois (1).

Dom Calmet fait justement remarquer qu'il aurait eu la seconde place à la licence, sans son départ, Pierre Seguin ayant la première de droit, puisqu'il était le fils d'un docteur de la Faculté.

Il devait remettre à huit années la prise du bonnet de docteur.

Le rare désintéressement de son père lui avait laissé peu de ressources dans son patrimoine; ami de ses enfants, mais encore plus de son honneur, il s'était contenté en mourant, de le recommander à Son Altesse (2).

De 1590 à 1596, nous n'avons aucune donnée sur la vie de Charles le Pois. Jusqu'en 1591, il est payé, nous l'avons vu, une pension de 300 francs à Béatrix Olriet, sa mère, « pour subvenir aux études de ses enfants ».

En 1593, leur situation de fortune ne devait pas être brillante, car le duc affranchit le 31 janvier 1593 une maison sise à Ville-en-Vermois « pour la veuve et les héritiers de feu maître Nicolas le Pois » (3).

En 1596, Le Pois devint médecin du duc sans cependant être docteur.

(1) Folio 303 recto, folio 303 verso, folio 304 recto, folio 306 verso.

(2) Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*.

(3) Lepage, *Les Communes de la Meurthe*.

Compte des médecins de la chambre de S. A.....
.....

A maistre Charles le Pois, servant le quartier d'octobre, novembre et décembre aussi six cents francs pour ses gages de l'année du présent compte par quittance cy rendue. 600 fr. (1).

En 1597, Le Pois touche la même somme pour ses gages des mêmes mois.

Nous arrivons maintenant à la fondation de la Faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson.

(1) A. D., B, 1244 et 1246.

CHAPITRE IV

Fondation de la Faculté de Médecine.

Thèse de Le Pois.

L'Université de Pont-à-Mousson avait été créée en exécution d'une bulle pontificale du 5 décembre 1572. Malgré le désir de son fondateur, le cardinal Charles de Lorraine, l'Université n'était pas complète (1); bien que la création d'une faculté de médecine eût été décidée, on ne pouvait penser à la voir entrer en fonctions de suite.

En vérité, c'étaient surtout les médecins qui manquaient.

Différents historiens ont prétendu que Toussaint Fournier ouvrit un cours en 1592 (2), sans provisions ni règlements, simplement après avoir prêté serment au recteur et reçu de lui des lettres de permission d'enseigner. Il aurait professé dans sa propre maison.

Murigoth, dans sa traduction un peu libre, mais très sainement écrite du manuscrit du père Abram, n'en fait pas mention.

A la suite du compte signalant le paiement des professeurs en la Faculté de droit de l'Université, se trouve seulement cette note :

.....
M. Toussaint-Fournier, docteur en médecine, estably par Son

(1) Seules fonctionnèrent tout d'abord les Facultés de théologie, des arts et de droit.

(2) *L'Ancienne Faculté de médecine de Pont-à-Mousson*. Dr René. Gazette des Hôpitaux, 1881.

Altesse au dit Pont-à-Mousson pour subvenir aux malades du collège, la somme de cent cinquante francs de gages par chacun an tant et si longuement qu'il fera sa résidence audict lieu (1).

On voit donc que Toussaint Fournier avait une fonction bien établie par Charles III.

Il est probable que s'il avait enseigné la médecine, le registre des comptes du trésorier général de Lorraine l'eût mentionné comme tel et que ses gages eussent été en rapport avec sa fonction.

En 1598, le duc Charles III décida la création effective d'une faculté de médecine en l'université de Pont-à-Mousson et nomma de suite Le Pois professeur régent de cette faculté par lettres patentes du 2 avril 1598 (2). Mais pour être régent, c'est-à-dire pour avoir le titre correspondant aujourd'hui à celui de professeur agrégé, il lui fallait le bonnet de docteur. Un mois après sa nomination il partait de nouveau à Paris.

C'est au tome III (3) des *Commentaires* de la Faculté parisienne que nous avons trouvé la relation des dernières épreuves subies par Le Pois devant ses anciens maîtres pour obtenir le grade tant attendu. A ce moment Nicolas Allain était doyen.

La réapparition du jeune médecin lorrain se trouve

(1) A. D., B, 1230 (1592 et années suivantes).

(2) A. D., B, 69, registre signé M. Bouvet, pro C. Bouvet des années 1597 et 1598. Nous donnons à la fin de notre travail la copie in-extenso de cet importante pièce.

(3) *Commentarium facultatis medicinae in quo acta ejusdem facultatis continentur ab anno domini 1597 ad annum 1604*, ms. n° 9 (ancien n° 323).

Troisième (ou neuvième) volume moyen in-fol. des Registres ou Commentaires de ce qui s'est fait et passé de remarquable en la Faculté de médecine de Paris, depuis l'an 1597 jusqu'en l'an 1604.

au folio 33, v°, de ce tome, sous le titre de « vesperiae » (1).

Le mercredi 6 mai 1598, M. Charles le Pois, licencié en l'an du Seigneur 1590, discuta sur une question vespérale; M^e Jean Beauchesne, docteur-médecin, étant président, posa au candidat en médecine cette question à discuter : *an melancholicus humor possit efficere ut quis vaticinetur*. Et M^e Jean Riolan proposa celle-ci : *an possit humor melancholicus efficere ut quis idiomate peregrino et incognito loquatur*.

A la suite de cette épreuve, il fut reçu au grade de docteur le 13 mai. Voici dans son texte original, la relation de cette cérémonie portée au folio 34, r° :

Die Jovis XIII^o maii M. Carolus Piso laureâ doctorati donatus a M. Johanne Beauchesne, præside : proposuit autem novus doctor M. Philippo Harduyno de S^t Jacques hanc quaestionem discutendam : *suntne alexiteria : theriaca; at illam vera præsens M. Johanni Riolan, suntne alexiteria : cornu monocerotis*.

Naturellement le registre porte aussi les comptes du receveur de la Faculté, mentionnant les frais d'inscription de doctorat. Le Pois versa 180 livres, sur lesquelles on paya pour les actes vespéraux du 6 mai une pièce en argent (*unum capitatum argenteum*) à 42 docteurs et deux appariteurs. Le professeur et le doyen reçurent deux fois plus que les autres, ce qui fit une dépense totale de 33 livres, 7 sols. Enfin les frais s'élevèrent à 31 livres 10 sols pour le doctorat lui-même.

Le Pois avait donc acquis, et non sans peine, le titre tant désiré. Il revint alors à Nancy. La peste régnait avec une telle violence qu'elle dispersa les étudiants, empêcha la distribution des prix, et retarda la reprise des cours jusqu'en novembre. Mais à cette épo-

(1) Les actes vespéraux étaient des discussions orales de thèses, qui, par conséquent, sont complètement perdues pour nous.

que les cours s'ouvrirent à nouveau, et Le Pois, assisté de son collègue et parent Toussaint Fournier — placé par le duc à Pont depuis 1592, pour y soigner les malades du collège — commença son enseignement. Il fut solennellement installé doyen de la Faculté. Il avait alors environ 35 ans.

Quel fut le premier emplacement de la Faculté de Médecine? D'après Ory, et d'autres historiens de Pont-à-Mousson, ce fut dans la rue de la Traverse, aujourd'hui rue Raugraff, dans une maison que l'on appela longtemps : vieille médecine. C'est, croyons-nous, celle occupée actuellement par l'imprimerie Blaise, au coin des rues Saint-Laurent et Raugraff.

Le Pois et Barot habitaient la paroisse Ste-Croix-en-Rupt, dont l'église a depuis longtemps disparu, ou à peu près. Il n'en reste plus, en effet, que le cintre d'une porte, située presque en face l'hôpital de Pont-à-Mousson. Une des facades s'élevait sur la rue Fabvier, et l'entrée principale s'ouvrait rue Pasteur (1).

C'est sur les registres de comptes du trésorier général de Lorraine pour l'année 1598 (2), que nous trouvons pour la première fois mention du payement des professeurs en médecine.

Nous avons vu que les années précédentes Le Pois et Fournier étaient payés en tant que médecin, l'un de la cour ducale, à Nancy, l'autre des malades du collège de Pont-à-Mousson.

(1) M. l'abbé Hyver, dans son étude sur la Faculté de médecine de Pont-à-Mousson, déclare que la demeure de Le Pois et de Barot est déterminée par un des plus anciens registres de baptême de la paroisse Sainte-Croix (1580). Qu'est devenu ce registre, que semble avoir vu l'abbé Hyver en 1876?

(2) A. D., B., 1255. — Compte du receveur général des finances de Lorraine Claude de Malvoisin, fol. 261.

Voici les mentions des premiers traitements des professeurs au chapitre intitulé :

**PRÉDICATEURS, REGENS, PROFESSEURS ET MÉDICIN
EN L'UNIVERSITÉ DU PONT-A-MOUSSON.**

Maître Toussaint fournier docteur en médecine estably par son Altesse audit Pont-à-Mousson pour subvenir aux malades du collège la somme de cent cinquante francs de gages chacun an tant et si longuement qu'il y fera sa résidence.

En marge est inscrite la note suivante :

Ledit Sieur fournier a obtenu quatre cent francs de gages sur la gruyerie du Pont-à-Mousson, à cause de l'estat de Lecteur et professeur de Médecine audit Pont qu'il a obtenu de son Altesse, esquels quatre cent francs sont compris les cent cinquante francs mentionnés en ledit article et partant ne lui soit plus payés.....

M^e Charles le Pois Docteur régent de la faculté de médecine la somme de huit cens frans pour ses gages dudit estat de régent de l'année présente, à luy payé en vertu de ses lettres de provision cy rendues.

C'est d'ailleurs la seule fois que Le Pois touchera ses gages de professeur à la recette générale de Lorraine. Les années suivantes, à partir de 1599, il sera payé par le gruyer (1) de Pont-à-Mousson, avec les professeurs en droit. Le nouveau doyen touchait cependant son traitement de médecin de la cour ducale. En 1599 encore, il servit les mois d'octobre, novembre et décembre (2); mais, à partir de 1600, Le Pois commença à servir pendant les vacances, soit le quartier d'août, septembre et octobre. De cette manière son cours à la Faculté dut beaucoup moins souffrir de ses déplacements.

Le Pois n'était pas seul de sa famille au service du

(1) Le gruyer était le fonctionnaire chargé de l'administration des forêts ducales.

(2) A. D., B, 1257. — Comptes de Claude de Malvoisin.

Duc. Nous avons vu qu'il eut un frère médecin, Chrétien, mais celui-ci mourut très jeune; en tout cas, nous n'en avons trouvé trace dans aucun compte. Un autre de ses frères, François, fut conseiller secrétaire d'Etat de Charles III. C'est à peu près vers 1600 que celui-ci commença son service de secrétaire, service qu'il devait continuer pendant de longues années. Nous ne pouvons nous étendre longuement, comme il conviendrait, sur ce personnage. Son habileté diplomatique devait être fort grande, si nous la jugeons d'après la quantité et la qualité des missions donc Charles III le chargea; c'est tantôt un voyage à Trèves, pour porter les gages de l'Archevêque, à Saverne, ou à Bitche « pour y conférer avec des envoyés de M. le Comte de Nassau au sujet des frontières. ».

Outre les nombreuses gratifications octroyées pour tous ces voyages, François le Pois recevait une somme fixe de trois cents francs pour ses gages de conseiller secrétaire d'Etat. A plusieurs reprises, le duc Charles III manifesta sa sympathie tant pour son médecin que pour son secrétaire. On se rappelle qu'à l'occasion d'un démêlé de François le Pois avec des ouvriers peintres, le duc Charles confirma le 27 avril 1600 la gentillesse des deux frères. Nous ne reviendrons pas ici sur ces pièces intéressantes.

A peine l'Université de Pont-à-Mousson s'était-elle augmentée de la Faculté de Médecine que commencèrent de longues discussions relatives aux droits et devoirs respectifs des différentes personnalités de ce corps. Ce ne furent que conflits entre le recteur et le doyen de médecine, conflits entre les professeurs de droit et de médecine sur des sujets de préséances.

Le précieux *Diarum* récemment publié par Gavet et la Société des Amis de l'Université de Nancy, est rempli de ces querelles enfantines.

Tout d'abord ce fut la question de prestation de serment au Père Recteur. Le Pois refusa catégoriquement de s'y soumettre au début.

Mais en 1600, il n'y eut plus moyen de reculer; les deux professeurs furent mandés par le Recteur, et obligé de se soumettre. Le *Diarium* fait mention de cette cérémonie :

D. Carolus Piso Doctor Medicus jam per biennium professus publice medicinam cum D^{no} Fournerio, evocatus a P. Rectore ad emittendam fidei professionem, quod ante non fecerat, satisfacit volens libens decreto Chrysti Vineunte Decembri.

Murigoth dit que Le Pois ne se soumit qu'à la condition qu'il ne prêterait point le serment d'obéissance exigé par le Recteur. Sa condition fut acceptée à cause de la singulière protection que le prince lui accordait, mais en 1625, les jésuites firent revivre cette prétention. Charles le Pois la contesta avec vigueur, les Jésuites firent semblant d'acquiescer à ses raisons, mais René Baudin et Pierre Barot, professeurs en médecine furent obligés de s'y soumettre.

En 1602, dit Murigoth (2), la faculté de médecine parut pour la première fois à la procession de l'Université. Le doien se fit précéder par ses bedeaux, naissance d'un gros procès avec le recteur qui prétendait que tous les bedaux de toutes les facultés devoient le précéder en signe d'autorité sur elles; les médecins refusèrent encore de céder le pas à la faculté de droit, autre difficulté qui fut portée conjointement avec la première au conseil du Prince qui nomma des commissaires; ceux-ci accordèrent aux Jésuites tout ce qu'ils demandèrent et la faculté de droit l'emporta sur celle de médecine parce qu'elle était plus ancienne dans l'Université; ce règlement est daté du 13 juillet

(1) Page 95.

(2) *Histoire de l'Université de Pont-à-Mousson*, p. 213.

1604; le cardinal de Lorraine pour consoler la faculté de médecine luy fit present de sa robe de cérémonie foncée d'hermine pour en orner celle des professeurs mais quelques temps après ce règlement n'eut plus lieu, et chaque faculté est actuellement précédée par ses bedeaux....

Le *Diarium* signale cette nouvelle querelle sous une autre forme (1) :

En décembre, à la fête de St-Nicolas, eut lieu la messe habituelle; on accorda à Le Pois, doyen de médecine et à ses compagnons ce qu'ils demandaient, c'est-à-dire un escabeau distinct de celui du doyen et des professeurs de droit à l'Eglise.

En 1603, nouvelles querelles tout aussi futiles.

Le même ouvrage signale le premier docteur reçu à la Faculté de Pont le 18 mai 1606 (2).

D. Joannes Guissardus (3), pro licentia in medicina, respon-

(1) P. 109.

(2) P. 121.

(3) Dans sa thèse, M. l'abbé Martin a écrit Jean Grisard; c'est sous cette forme également que ce nom figure dans l'histoire du P. Abram et la traduction de Murigoth. A ce sujet le P. Abram donne le texte du serment en usage à cette époque à la Faculté mussipontaine; en voici le texte :

1° Vous jurez que vous vénérez les professeurs et docteurs anciens de votre faculté, que vous vivrez avec eux en bonne union, que vous suivrez en tout leur avis dans l'exercice de la médecine, et que vous honorerez cette Université.

2° Vous jurez que vous ne donnerez aucun remède pour provoquer l'avortement et qui puisse causer la stérilité et que vous ne donnerez aucun avis et conseil sur ce sujet.

3° Vous jurez que vous exercerez la médecine en homme d'honneur et de probité, et que vous éloignerez la haine et l'envie, lorsque vous ordonnerez des remèdes.

4° Vous jurez qu'autant que faire se pourra vous ne prendrez rien des pauvres, que vous soulagerez gratis, et que lorsque les malades que vous visiterez vous paraîtront en danger, vous les exhorterez auparavant que de leur donner aucun remède à s'adresser à leur pasteur pour les confesser et recevoir les sacrements; vous jurez même que vous engagerez les enfants et les domestiques de ces malades à les exhorter à se mettre bien avec Dieu.

5° Vous jurez que vous ne donnerez aucun poison, et que vous ne conseillerez pas d'en faire donner.

6° Enfin, vous jurez n'enseigneray et n'entreprendrez Rien contre la religion catholique, apostolique et Romaine.

dit, professionem fidei in manibus Rectoris emisit, 19° mane licentia et doctoratu a D. Pisone facultatis Medicinæ decano donatus est.

Alors que la Faculté de Médecine de Paris possède une collection presque complète de ses thèses, celle de Nancy est bien moins favorisée. Cependant, depuis quelques années, grâce à la sagacité de son conservateur, la Bibliothèque publique s'est enrichie d'une collection de thèses médicales de Pont-à-Mousson et Nancy, qui, bien qu'incomplète, présente cependant le plus grand intérêt.

Le premier des trois volumes de thèses de Pont-à-Mousson renferme une thèse soutenue en 1617, par Arnold de Senheim, sous la présidence de Ch. le Pois.

Nous donnons ci-après le frontispice de cette thèse qui nous présente l'intéressante marque de Charles Marchant, imprimeur au Pont.

Remarquons aussi que la thèse est datée de « Ponte ad Monticulum ». On voit que les élèves de Ch. le Pois avaient épousé sa querelle avec les Jésuites. Cela nous donne l'occasion de signaler ces longues discussions, au sujet desquelles nous renvoyons à l'ouvrage de l'abbé Martin.

La thèse d'Arnold de Senheim est dédiée à « *Reverendissimo et illustrissimo principi ac Domino D. Lothario Archiepiscopo Trevirensi, Sacri Romani Imperii Principi Electori, per universam Galliam et Regnum Arelatense Archicancellario; Administratori Prumiensi perpetuo, Domino suo Clemensissimo* ».

Le travail est divisé en douze petits chapitres, d'une quinzaine de lignes chacun : ce sont des sujets généraux. Le I^{er} s'intitule pompeusement : *de Physiologia*, le VII^e *de Hygieine*, le VIII^e *de Patholo-*

gica, le IX^e de Simiologica et enfin les trois derniers
« de Therapeutica ».

THESES
EX VNIVERSA
MEDICINA DE PROMPTU.

Q V A S

DEO OPT. MAX. ANNVENTE.
ET PRÆSIDE NOBILISSIMO CLARIS-
simoq; Viri ac Domino D. CAROLO PISCONE D. D.
CHAMPEL, Decano meritisimo, & HENRICI I
Serenissimi Lotharingæ Ducis à Secretis Consilii
Medico Ordinario.

PRO LAVREA DOCTORATVS CON-
sequenda publicè discutiendas & ventilandas
propugnabit. Die 21. Maij. Anno Domini
1617. Hora locoque consuetis.

ARNOLDVS DE SENHEIM, IVRIS
Vtriusque Licentiatvs & Medicvs
Baccalaureus.



PONTE AD MONTICVLVM;
Apud CAROLVM MERCATOREM, Serenissim.
Lotharingæ Ducis Typographum.
M. DC. XVII.

Elle est d'un intérêt très relatif, mais que pouvait-
on faire en moins de quinze pages?

La deuxième thèse du même recueil fut également
soutenue en vue du doctorat, sous la présidence de

Le Pois, par Claude Grillot, de Vézélise, le 1^{er} décembre 1619. Celle-ci est datée de *Pontimussi* et sort des presses de Philippe Vincent.

Dédiée à Nicolas Grillot, chanoine de la cathédrale de Toul, par l'auteur, son cousin germain, elle est plus intéressante que la précédente : chaque chapitre se termine par quelques aphorismes dont nous citerons les plus curieux :

Contraria contrariis curantur, sana similibus conservantur.

Prima venae sectio aegrum liberat.

In morbis desperatissimis fiunt miracula.

Le chapitre sur la Séméiotique est terminé par quelques problèmes de ce genre :

An mola absque viri commercio gigni potest.

An mulier sine mensium profluvio possit concipere.

Et enfin ces questions qualifiées « difficiles » par l'auteur :

Fœtu jam concepto fieri potest superfœtatio.

Cur partus septimestris superstes maneat, octimestris raro.

Quelles belles discussions tout ceci nous représente!

CHAPITRE V.

Vie médicale et privée de Le Pois.

Charles le Pois, nous le rappelons, devint médecin de Charles III en 1596.

Son père, Nicolas le Pois, était mort en 1585. Il n'y eut plus alors que trois médecins au service du duc : Didier Philbert, Nicolas Fournier et Jean Thognard (1). En 1591, apparaît un nouveau médecin, François Poirot, lequel exerçait son art durant les quartiers d'octobre, novembre et décembre; l'année suivante, comme nous l'avons dit dans un précédent chapitre, Toussaint Fournier, frère cadet de Nicolas, fut établi par le duc au Pont, pour y soigner les malades du collège. Quant à l'apothicaire de la cour, c'était à cette époque Antoine Henry. Charles le Pois était cependant de retour à Nancy dès 1590. Commença-t-il à exercer en ville ou continua-t-il ses voyages? Nous ne savons; toujours est-il que ce ne fut qu'après la mort de Jean Thognard, en 1596, qu'il fut nommé médecin ordinaire de Charles III.

Maistre Charles le Poys servant le quartier d'octobre, novembre et décembre, aussi six cents francs pour ses gages de l'année du présent compte, par quittance cy rendue (2).

Après la création de la Faculté de médecine et son installation comme doyen, Ch. le Pois servit les mois de juillet, août et septembre, c'est-à-dire au moment des vacances.

(1) Ce nom est écrit de différentes manières, suivant les registres : Toignard, Tognard, Thognard, etc...

(2) A. D., B., 1244. — Compte de Claude de Malvoisin.

En 1600, Didier Philbert mourut. Il avait eu de sa femme Louise Fournier, sœur de Nicolas et Toussaint Fournier, quatre enfants : George, Anne, Mathieu et Philbert.

A partir de ce moment, Le Pois touchera ses gages de professeur, avec Toussaint Fournier, sur la recette des domaines de Pont-à-Mousson (1).

C'est en 1601 que Levrechon remplaça feu Didier Philbert comme médecin du duc. La même année, d'ailleurs, François Poirot mourut. Il fut remplacé l'année suivante par M. de l'Orme.

Ch. le Pois commençait à être fort estimé de Charles III, qui lui octroya, en 1601, la seigneurie de Champel. Champel ou Champey, est un petit village situé à quelques kilomètres de Pont-à-Mousson, sur la Moselle, tout près de Vandières. On n'y accède que par le passage de la rivière en bac.

Les lettres patentes sont datées du 31 mars 1601, elles accordent au médecin de Charles III la haute, moyenne et basse justice de la seigneurie de Champey. Le Pois avait déjà, nous ne savons depuis quelle époque, le droit de moyenne et basse justice au même endroit, probablement en vertu d'un héritage paternel. A cette date, il devint donc seigneur haut justicier du village. Il était aussi seigneur en partie de Vittonville, autre village situé proche de Champel, sur l'autre rive de la Moselle.

En forme de contre-échange, Le Pois rendit au duc de Lorraine une rente perpétuelle de trois cents francs, sur les salines de Dieuze, rachetable en une

(1) A. D., B, 8157 à 8179. — Quelques registres sont déposés aux Archives de la Meuse, p. e., B, 1014 (1600), B, 1015 (1603), B, 1030 (1635), etc....

fois pour la somme de cinq mils francs, monnaie de Lorraine. Son Altesse lui octroyait « tout tel droit, nom, raison et action qu'elle avait à cause de sa dite prévosté de Preny en la haulte justice, village, ban et finage dudit Champey, sans rien réserver ni retenir... » (1). Le duc se réservait cependant, suivant la coutume, les impôts ordinaires et extraordinaires.

A partir de ce moment, le doyen de la Faculté de médecine de Pont-à-Mousson ajouta à son nom le titre de seigneur de Champey et en partie de Vittonville. Cela l'obligea, comme tous les autres vassaux du duc, à donner, à intervalles réglémentés, des « lettres reversalles » à son souverain, c'est-à-dire, à témoigner publiquement par écrit, devant les gens des Comptes, que tout ce qu'il tenait en fief lui avait été donné par le duc de Lorraine. Et dans ces actes il lui fallait détailler les terres et propriétés lui appartenant; l'oubli ou l'omission d'une propriété quelconque dans cette énumération entraînait la perte de possession (2). Les comptes du receveur et gruyeur de la prévôté de Preny, dont dépendait

(1) Layettes du trésor des Chartes. Pont-Domaine II, n° 97, B, 863. Lettres reversalles.

(2) Layettes du trésor des Chartes : Pont-Domaine II n° 97 (B, 863). Pont-fiefs II n° 61 (B, 867). Pont-Domaine I n° 73 (B, 861). Saint-Mihel III n° 25 (B, 917). Pont-Denombrements n° 11 (B, 871). Pont-Fiefs III n° 133 (B, 869). Pont-Domaine I n° 72 (B, 861). Chateau-Salins II n° 256 (B, 606). Nous passons volontairement sous silence le détail de toutes ces pièces, dans lesquelles est relaté, entre autres, un procès qui eut lieu entre Ch. le Pois et les habitants de Vittonville, au sujet de pâturage, sur les terres de ce village, d'un troupeau de « bestes blanches corné de deux cents mères avec leurs agneaux ».

Nous ne savons ce qu'il advint de Champey à la mort de Ch. le Pois, en 1633. En 1663, la terre appartenait à François Gauvain (Layette Preny I n° 81).

Champel, font état de la cession du village à Ch. le Pois. Jusqu'en 1600, « son Altesse est seul souverain seigneur en toutes haultes justices sans part ni portions d'aultruyes », la justice y était rendue par l'officier de Prény (le prévôt), il y avait quatre personnes et un doyen responsables du village (1).

En 1601, Ferry Courcol, receveur de Prény, porte dans ses comptes mention de la cession de la seigneurie à Ch. le Pois.

Son Altesse, par ses lettres du dernier mars 1601 ayant faict eschange, cession et transport au S^r Charles le Pois, conseiller et médecin ordinaire des siens, de la haulte justice de Champel, village de l'office de Prény, pour tout droicts, preminences, autorité ou proffictz, amandes, confiscations, espaves deppendances appartenances, et généralement ce qui dépend de la dite haulte justice jouyr et user par ledit S^r le Pois ses hoirs et ayant causes, ensemble de tout tel droit, nom, raison, et action que sadicte A. y avoit, et pouvoit avoir, tant au village dudit Champel que ban et finage d'illec, avant la passation des présentes, contre une rente de trois cents francs avec le fort principal d'icelle, de cinq mil francs que ledit S^r le Pois avoit droict de prendre par chacun an sur les salines de Dieuze, laquelle par ce moyen demeure estainte. Sadicte Altesse ayant réservé les ressorts, fiefs, et souveraineté le droict de cottisation et lever de l'ayde ordinaire S^t Remy, sur les subjects dudit Champel présents et à advenir, et tous autres aydes généraux et extraordinaires, les... de haroy sur iceux des grains de la dicte recepte et matériaux nécessaires pour la refection du chateau dudit Preny (2).....

Les autres années, le receveur ne porte plus en recette, au compte de Champel, que la recette de l'ayde ordinaire Saint-Rémy, s'élevant en 1603 à 43 fr., 4 gros, en 1632, à 63 fr., 3 gros, avec 19 conduictz $\frac{1}{2}$ (3).

(1) A. D., B, 8249, 8279. — Comptes de Mengin Courcol, receveur et gruyer de Prény.

(2) A. D., B, 8280. — Comptes de Ferry Courcol, receveur de Preny.

(3) Ménages.

Charles le Pois avait d'ailleurs d'autres propriétés. Il était un des locataires des trois moulins de Houdemont, qui, le 14 décembre 1606, furent « déchargés des aydes généraux » c'est-à-dire des impôts, et réunis avec les « francs au rôle » du village (1).

François le Pois, de son côté, devint capitaine de Saint-Hippolyte. On retrouve des pièces analogues à celles rappelées ci-dessus, relatives à cette seigneurie, soit dans les layettes du trésor des Chartes, soit dans les comptes du receveur de Saint-Hippolyte.

Charles le Pois contracta mariage en 1603 ; il avait alors 40 ans. Cette union le fit entrer dans une des plus belles familles lorraines, les de Saintignon. La famille de Saintignon, dont la généalogie fut étudiée d'une manière très approfondie par Lionnois (2), tire ses origines de la ville de Verdun, dans laquelle ses ancêtres furent pendant plusieurs siècles « citains », c'est-à-dire occupaient une des plus hautes fonctions municipales. Le premier membre connu fut messire Jehan, dit le Preste, chevalier, citain et échevin de Verdun, lequel vivait en 1254. Marguerite de Saintignon, épouse de Le Pois, était fille d'Ancherin de Saintignon, IV^e du nom, écuyer, seigneur d'Esne, Fromeréville, Cosne, Grand-Failly, Germonville et de son épouse Anne de Launoy.

Le livre de Lionnois nous apprend que Marguerite, 11^e et dernier enfant issu de ce mariage, fut sous la

(1) A. D., B, 1272.

(2) Lionnois, *Maison de Saintignon*. A Nancy, chez la veuve Leclerc, imprimeur de l'Intendance, 1778.

tutelle de Gérard, son frère aîné, avec Etienne et Robert, ses frères, selon l'acte de décharge donné le 30 novembre 1596, au sieur de Launoy, du domaine de la Dame de Roucy; elle reçut le compte de la recepte faite par le dit Gérard, son tuteur et curateur, depuis le 7 juin 1594 jusqu'en 1599 et donna en 1597, avec ses frères et sœurs, procuration à François de Saintignon, son frère, religieux de Saint-Paul à Verdun, pour vendre une maison, avec son pressoir et jardin, sise au dit Verdun, à eux échus par la mort d'Ancherin de Saintignon, leur père.

Lionnois n'indique pas, dans son ouvrage, l'alliance pour Marguerite. Bien plus, il la déclare dans l'arbre généalogique « morte sans alliance ». De deux choses l'une — ou bien il ignora son mariage avec Le Pois, ou bien plutôt, il le passa volontairement sous silence. A l'époque où il écrivait son étude, en effet, l'alliance d'une de Saintignon, pourvue de plus de 14 quartiers de noblesse, avec un personnage de récente noblesse ne rehausait pas l'éclat de la famille. Il n'en est plus de même aujourd'hui et la famille actuelle de Saintignon tient certainement comme un honneur de compter Charles le Pois parmi ses ancêtres.

Quoi qu'il en soit, cette alliance eut réellement lieu. Dom Pelletier, dans son nobiliaire de Lorraine, nous apprend que Le Pois « épousa Marguerite de Saintignon dont il eut plusieurs enfants, dont une fille Catherine ». Enfin ce mariage nous est indubitablement prouvé par plusieurs actes de baptême consignés dans les registres de la paroisse Sainte-Croix en Rupt de Pont-à-Mousson, et relatifs à plu-

sieurs enfants de Charles le Pois et de Marguerite de Saintignon, son épouse.

D'autres discussions se sont élevées en ce qui concerne le physique de Charles le Pois : de nombreux auteurs l'ont représenté laid, petit et contrefait : le père Abram a écrit : « Charles le Pois était petit, fort maigre et bossu ». L'autorité du père Abram est certes fort grande, mais est-il vrai qu'il ait vu Le Pois à Pont en 1606?... Nous ne devons pas oublier que le même historien a raconté très sérieusement les pires invraisemblances sur les études et la prétendue piété exagérée (1) du médecin lorrain. Nous pouvons donc tenir suspecte cette nouvelle affirmation, surtout si nous nous reportons au très beau portrait de Ch. le Pois, propriété de la Faculté de Médecine de Nancy, que, grâce à la très grande obligeance de notre Maître, M. le doyen Meyer, nous avons pu reproduire dans notre thèse.

D'après ce tableau, Le Pois n'était nullement bossu, ni contrefait, surtout si l'on tient compte de l'ampleur de la robe. En tout cas, sa physionomie reflète l'expression de la plus vive intelligence.

Le duc de Lorraine ne pouvait guère se désintéresser du mariage d'un personnage qui l'approchait d'aussi près et qu'il regardait sans doute comme l'un de ses plus fidèles serviteurs. Il lui octroya en effet,

(1) Le Père Abram, dans son histoire de l'Université de Pont-à-Mousson, nous décrit en effet Le Pois comme excessivement pieux : « sur la fin de sa vie, il approchoit tous les huit jours et mesmes plus souvent de la sainte table, et ne passoit aucun jour qu'il n'emploie sept heures à la prière et ne se couchoit jamais sans s'être confessé ».

Murigoth, dans ses excellents commentaires de la traduction du P. Abram, et dom Calmet, dans le supplément de la *Bibliothèque Lorraine*, ont déjà fait justice de ces prétentions. Comme eux, nous nous refusons à croire qu'un homme aussi occupé que Le Pois ait pu consacrer sept heures par jour à la prière.

le 3 février 1603, une somme de trois cents francs, monnaie de Lorraine « pour estre employez à l'achat d'un habit de nopce » (1).

Nous avons pu retrouver la naissance de sept enfants issus de ce mariage, mais il est probable qu'il y en eut d'autres. Tout d'abord, dom Pelletier parle d'une fille de Le Pois appelée Catherine; il en a eu probablement connaissance par le livre sur les *Dysenteries* (2).

Le Pois lui-même, dans ses *Observations*, en signale un second :

Henricus Piso filiorum meorum minor natu duos cum dimidiato agens annos anno 1611... (3).

Henri était donc né vers 1609, et à l'époque où Le Pois rédigeait ce chapitre de son livre, qui parut en 1617, Henri était le plus jeune de ses fils.

Les annales de la Visitation de Pont-à-Mousson, qui furent soigneusement étudiées par M. Charaux, signalent une autre fille, Marie-Henriette, qui naquit vers 1604 et qui, en 1639, après la mort de ses parents, devint religieuse au monastère. A cette époque, elle était déclarée : fille aînée de Le Pois.

Les registre paroissiaux de Sainte-Croix ne commencent qu'en 1616, si l'on en excepte une seule page de l'an 1602.

C'est en 1618 que nous trouvons parmi les actes de baptême la première pièce intéressant notre sujet :

Ce jourd'hui 11^e Mars 1618 a esté baptizé Théodore fils de

(1) A. D., B, 1274, fol. 205, et 1275 (acquit).

(2) P. 34 « comme j'ay observé jadis en deux ou trois à sçavoir au sieur Bodin, professeur d'icy lorsqu'il estoit encore jeune et en ma fille Catherine aagée seulement de deux ou trois ans.... »

(3) Sect. II, Part. II, chap. III de *Caro* (page 81).

noble Charles le Pois et Margueritte de Saintignon sa femme; le parrain Théodore de Lenoncourt, Bailly de Saint-Mhiel et conservateur de l'Université de Pont-à-Mousson, par noble Anthoine Richard, maître échevin du dit Pont; la mareine madame Catherine de Haroncourt, alias de Bauvau.

Puis vient un acte de 1621 :

Ce 6^e Juillet 1621 a esté baptizé Gérard fils de noble Charles le Pois professeur en Médecine en l'Université du Pont, et Marguerite sa femme, le parain Gérard de Poulnois, la mareine Charlotte Anthoinette de Saintignon.

La naissance d'un autre fils est encore mentionnée en 1623 :

Le 20^e novembre 1623 a esté baptizé : prosper fils de noble Charles le Pois professeur en médecine en l'Université du Pont et damoiselle Marguerite de Saintignon sa femme, le parain monsieur de Vingtimille... gouverneur pour lors de M^{sr} Nicolas de Lorraine estudiant au pont et marquis de Hattonchastel. La mareine madame de Rarécourt, alias françoise de Saintignon.

Enfin, le 20 juillet 1625, naissait un dernier enfant, Blaise. Le doyen de la Faculté de Médecine avait alors 62 ans!

Ce 20^e Juillet 1625 a esté baptizé Blaise fils de noble Charles le Pois professeur en médecine en cette université du Pont et Marguerite de Saintignon sa femme. Le parrain honorable blaise Jacquot doyen et professeur en ladite Université, la mareine damoiselle Anne de...

Nous connaissons donc en fait l'existence de cinq fils et deux filles. Mais la famille de Le Pois ne fut-elle pas plus nombreuse?...

En 1632, les registres de la paroisse St-Martin-de-Pont font mention de Félix Lepois, commissaire en l'artillerie de France. En outre, dom Calmet, dans sa *Bibliothèque Lorraine*, émet l'hypothèse que Claude Lepois, professeur régent de la Faculté de Médecine de Paris, pourrait être un de ses fils.

Les répertoires de librairie signalent plusieurs Le

Pois ou Pison, parmi lesquels nous citerons Guillaume Piso, médecin hollandais de la seconde moitié du xvii^e siècle, qui étudia l'histoire naturelle du Brésil, publia d'importants écrits médicaux, mais qui ne semble avoir d'autre rapport avec la famille qui nous occupe que la similitude du nom.

François le Pois, frère de Charles, épousa Anne Liégeois, fille de Caesar Liégeois de Vic et d'Isabeau Fournier, dont il eut : 1^o Pierre, 2^o N...., jésuite, 3^o Anne qui épousa François de Viray, seigneur de Bresson, bailli de Vitry.

Pierre le Pois, écuyer, seigneur d'Hurbach, capitaine de Saint-Hippolyte, épousa vers l'an 1625 Louise Voillot, fille de Jean Voillot, seigneur de Valeroy, premier conseiller secrétaire d'Etat de son Altesse et de Renée de Longeville, dont il n'eut pas d'enfant.

Charles Le Pois vécut donc la plus grande partie de l'année à Pont-à-Mousson, où il enseignait. Pendant les mois de juillet, août et septembre, correspondant aux vacances de la Faculté, il habitait Nancy, auprès du duc de Lorraine, à qui il prodiguait ses soins durant cette période de l'année.

En 1603, il suivit Charles III aux eaux de Spa. Ce fait, qui nous est raconté par dom Calmet, est attesté d'ailleurs dans une observation médicale de Le Pois (1). Mais il est étonnant que le duc ne lui ait pas accordé une gratification supplémentaire cette année-là, comme le voulait la coutume. A la même époque, Nicolas Fournier reçut une somme de 50 francs « pour ayder à le rembourser de ce qu'il

(1) *Select., obs. Sect. IV, chap. II, obs. 75.*

auroit payé aux logis où il auroit logé à la Suytte de sadite Altesse au voyage de Bavière » (1).

A la Faculté un nouveau professeur d'anatomie fut nommé, le 24 octobre 1601 : Pierre Barot.

En 1603, Charles III engagea deux nouveaux médecins, Jean le Fèvre d'Ancy et Cristophe Cachet (2).

A ce moment le duc avait donc six médecins à son service. Parmi eux, M. de l'Orme est souvent désigné sous le titre de « médecin de la royne de France » (3). Il ne fut plus rétribué à partir de 1606.

Cette même année mourut Antoine Henry, apothicaire de la cour. Jean Saulcourt le remplaça. En 1606 également, Jean Levrechon, qui avait fait ses études à Paris avec Ch. le Pois, fut institué professeur à la Faculté de Pont. En même temps, la Faculté compléta son enseignement par la création d'un jardin botanique. Samuel Phulpin « simpliste » fut chargé de cette partie de l'enseignement. D'après l'abbé Hyver, ce jardin était situé entre le couvent des Antonistes et la collégiale de Ste-Croix-sur-le-Pont.

Charles III mourut en 1608. Nous verrons, dans la seconde partie de notre travail, l'observation médicale de la dernière maladie et de la mort de ce grand prince, décrite par son fidèle médecin. Mais Le Pois devait consacrer un travail plus important encore à la gloire de son bienfaiteur.

Cette mort, qui fut pour tant d'écrivains et tant d'artistes un sujet de compositions célèbres, inspira

(1) A. D., B, 1281, fol. 207.

(2) A. D., B, 1281, fol. 151 v^o.

(3) A. D., B, 1285, fol. 217.

à Charles le Pois un ouvrage important à la gloire du duc défunt et de sa famille.

Ce livre est devenu des plus rares. Il est orné d'un frontispice célèbre, dont on attribue la gravure à Hanzelet. Son en-tête est ainsi conçu :

CAROLI III

Sereniss. Potentiss. Duc Lothar. March.

Duc. Calab. Barri. Gueld. etc...

ΜΑΚΑΡΙΣΜΟΣ

Seu Felicitatis, et Virtutum Egregio

Principe Dignarum

CORONAE

Ex sapientiae hortis lectae, congestaeque

in honorarium ejus tumulum.

Ponte ad Montic. Apud Jac. Guarnich Typ. 1609.

Imprimé sur papier de luxe, orné de culs-de-lampe et de lettres du plus heureux effet, l'ouvrage est dédié au duc Henri II. Il est composé de différents chapitres, intitulés : couronnes de sagesse, de laurier, de chêne, d'amande, de myrthe, de cyprès, etc... suivant les différents personnages dont l'auteur entreprend la louange.

Une grande partie du livre est écrite en vers latins, sur lesquels nous ne sommes pas qualifié pour porter un jugement. Au surplus, qu'elles soient en vers ou en prose, l'ouvrage est garni d'une foule de citations grecques et latines, qui ne donnent qu'un aperçu de la vaste érudition de l'auteur. Au hasard de sa mémoire, et sans effort, il cite Démosthène, Sénèque, Pindare, Tacite, Plaute, Euripide, Salluste, Pline, Horace, Plutarque, Virgile, etc..., en un mot tous les grands noms de l'antiquité. Nous n'insiste-

rons pas sur cet ouvrage qui n'offre aucun caractère médical.

Henri II, le nouveau duc de Lorraine, conserva les médecins de son père, en leur adjoignant Mouzin et Berthenin (1). A son arrivée au pouvoir, il commença cependant par réduire les gages de Le Pois et de Levrechon de 600 à 200 francs « d'autant qu'ils tiroient gages de professeur en médecine au pont-à-mousson ». Mais ils cessèrent de servir par quartiers, et furent compris dans les « aultres médecins à son Altesse ».

Ils touchaient en effet la somme très importante de 800 francs sur la recette de Pont. Ce ne fut qu'en 1613 que Le Pois reçut de nouveau 600 francs de gages en tant que médecin (2).

Henri II, qui fut un perpétuel malade, ne se contentait pas de ses sept médecins; très souvent, en effet, on retrouve dans les comptes la mention de paiement de docteurs étrangers, et particulièrement de ceux que lui envoyait le duc de Mantoue, son beau-père.

En 1611, il engagea dans son service médical le fils de Nicolas Fournier, François Fournier, et lui octroya trois cents francs de gages « à luy ordonnés, attendant que quelque place vienne à vacquer des aultres médecins ordinaires par mort ou aultrement » (3).

(1) Ses médecins quand il n'était encore que duc de Bar.

(2) Dès son avènement, Henri II avait manifesté sa sympathie pour le médecin de son père, en consentant à lui céder vingt arpents restants d'un saulcy à Vittonville, contre quinze fauchées de présises au ban de Nancy. L'une de ces terres était située « derrière le meix du jadis faulxbourg Saint-Dizier, à costé du Pont de Malzéville » (A. D., B, 826. Layette Nancy III n° 74. Lettres d'échange du 10 décembre 1609).

(3) A. D., B, 1332, fol. 91 verso.

Cette phrase devait laisser légèrement rêveurs les confrères du nouveau promu....

D'ailleurs, le duc n'eut pas à augmenter ses dépenses par cette nomination : les 300 francs que reçut le nouveau médecin ne furent plus payés à son père. Seulement, de cette manière, François Fournier avait un pied dans la place.

A partir de 1613, Levrechon disparaît des comptes du trésorier général de Lorraine. Depuis 1610, il n'était plus, d'ailleurs, professeur au Pont.

Vers le même temps, la Faculté commença à se désorganiser. Elle perdit, une année plus tard, Tous-saint Fournier (1), qui touchait depuis de longues années, en plus de son traitement de professeur, une pension à vie de 100 francs par an.

Dom Calmet dit que Ch. le Pois accompagna Henri II à Francfort, en 1617. Nous n'avons trouvé nulle part mention de ce voyage. Ce fut Le Fèvre d'Ancy qui accompagna le duc à Spa, en 1619 (2).

Que se passa-t-il à cette époque de la vie de Ch. le Pois?

Nous ne pouvons le dire; nous savons seulement que de 1620 à 1622, il ne donna pas ses soins à Henri II : les comptes de ces années le mentionnent, en effet, comme « n'ayant servi » (3).

Le prince, à cette époque, ne manquait d'ailleurs pas de médecins! On n'en compte pas moins de huit: Nicolas Fournier, Berthenin, Mouzin, Cachet, Le

(1) A. D., B, 1354.

(2) A. D., B, 1384.

(3) A. D., B, 1410, 1419, 1425.

Fèvre d'Ancy, Le Pois, Fournier fils et Gabriel Demengeot (1).

Cependant ces années où Le Pois ne parut pas à la cour, il accomplit néanmoins son service de professeur à Pont-à-Mousson; en 1620, le duc éleva son traitement de 800 francs à 1.200 francs. Pierre Barot, professeur d'anatomie et chirurgie, reçut 600 francs au lieu de 400. Enfin un nouveau professeur vint se joindre à eux, René Baudin, qui reçut de suite une annuité de 600 francs.

En 1622, le receveur de Pont-à-Mousson a d'ailleurs décrit de manière très détaillée les causes de l'augmentation de traitement de Ch. le Pois (2).

En 1623, Le Pois reprit sa place parmi les « autres médecins » ducaux (3).

Remarquons à ce propos que Ch. le Pois entretenait les meilleures relations avec ses collègues Il les cite très souvent dans ses *Observations*. En voici un exemple :

Il serait superflu de rechercher tous les médicaments par lesquels essayèrent de vaincre cette affection les célèbres médecins Cristophe Cachet, d'un esprit remarquable, et célèbre par son talent oratoire, Jean le Fèvre d'Ancy, d'un jugement éclairé et d'une grande sagesse, le susdit Pierre Barot et moi-même (4).

Quant à ses rapports avec le duc Charles, ils ne peuvent être mieux caractérisés que par cette anecdote rappelée par le D^r Saucerotte (5).

(1) Ce dernier servait depuis 1619.

(2) A. D., B, 8171.

(3) A. D., B, 1429.

(4) *Select. obs.*, Sect. III, chap. VIII, obs. 60. Il s'agit de la maladie de Françoise Borgia de Mory Dagen, épouse de Marc de Norroy, seigneur de Port-sur-Seille.

(5) Saucerotte (D^r C.), *Eloge historique de Charles le Pois* (Carolus Piso), célèbre médecin lorrain au XVIII^e siècle. M. A. S., 1853.

C'était par une sombre et froide nuit d'hiver; le duc Charles se tordait sur son lit en proie aux cruelles angoisses d'une colique néphrétique. On s'empresse autour de lui, et l'on parle d'aller quérir Le Pois qui n'habitait pas le palais. Mais l'idée de troubler le sommeil de son vieux serviteur, et de l'exposer aux intempéries de la saison émeut le cœur du bon prince : « Demeurez, s'écrie-t-il aussitôt ; j'attendrai bien jusqu'au jour!... »

Un pareil trait ne vaut-il pas tout un éloge?...

Henri II n'eut pas de ces délicatesses. Il est vrai que ces deux princes n'eurent aucun caractère de ressemblance. Il ne nous appartient pas d'établir ici leur parallèle. Faisons seulement remarquer que si l'un fut grand et généreux, l'autre fit preuve d'une âme basse et mesquine.

Charles IV, de son côté, n'hésitait pas à faire venir Le Pois de Pont à Nancy. Un compte de Lenoir, sellier, demeurant à Nancy, porte :

Douze francs pour louage de selles et arnois apporté au Pont à Mousson par le capitaine des muletz de son Altesse pour amener Monsieur le Pois médecin et le reconduire au Pont pendant 4 jours (1).

Mais Le Pois subissait la loi commune à tout être, il vieillissait. Il voyait autour de lui s'éclaircir les rangs de ses parents et de ses amis. Levrechon, son compagnon d'études, était mort en 1622, Cristophe Cachet en 1624. Toussaint Fournier, Pierre Barot, Haguenier étaient disparus. Son frère lui-même, François le Pois, trépassa en 1631 (2).

L'heure de la mort était donc proche. Mais le vieux praticien ne devait pas terminer sans héroïsme son existence admirable de dévouement professionnel. Une fin illustre et glorieuse lui était réservée.

(1) A. D., B, 1473 (1629), communiqué par M. Roy.

(2) A. D., B, 1485.

CHAPITRE VI

La Peste à Nancy. - Mort de Charles le Pois.

Parmi les fléaux qui ont ravagé de tout temps la Lorraine, la peste fut sans contredit le plus terrible. Pendant une grande partie du xvii^e siècle, le mal tant redouté exerça ses ravages sans arrêt, de manière endémique. Des villages entiers étaient subitement anéantis. Tout commerce, tout travail s'arrêtait. En vain multipliait-on les ordonnances d'hygiène prophylactiques, rien ne pouvait enrayer l'épidémie. La maladie ne cessait en un point que pour reparaître en un autre.

Dès le début du xvi^e siècle, on essaya de se protéger par des moyens hygiéniques; un médecin barrois, très probablement, rédigea une piécette en vers français édictant les précautions à prendre pour se préserver de la peste; on retrouva dernièrement ces vers dans un vieux registre des Archives communales de Sommerécourt (1) :

Qui veult son corps en santé maintenir
Et resister contre l'épidémie
Doibt foy avoir et tristesse fuir
Laisser le lieu où est la maladie
Et fréquenter joieuse compaignie
Boire bon vin, bonne odeur odorer,
Vinaigre, sauge, cela n'oublier mie
Boire matin et mener bonne vie.

.....
.....

(1) « Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, » août-septembre 1913 : *La prophylaxie de la peste en Barrois vers l'an 1600*, par Louis Bossu.

Dès 1630, la maladie subit une recrudescence étonnante. Personne n'était épargné. Les riches fuyaient la ville : la peur éteignait les habitants dès l'annonce d'un cas de peste. Les médecins eux-mêmes désertaient : n'est-ce pas Ambroise Paré qui, quelques années auparavant, avait déclaré que le devoir du médecin était de fuir au plus tôt, tout soin étant dangereux et sans utilité (1) ?

Bien plus, la guerre ajouta ses ravages à ceux de la peste. Charles IV, qui régnait depuis 1624, avait accumulé les fautes depuis le début de son règne.

Rappellerons-nous ses démêlés avec Louis XIII et Richelieu, sa fourberie évidente qui devait être punie, quelque temps après, par une détention de cinq ans en Espagne ? En 1632, Louis XIII envahit la Lorraine, occupa Nomeny, Pont-à-Mousson, Bar, St-Mihiel, et enfin, le 24 juin, il était sous les murs de Nancy.

Naturellement, l'Université se ressentit de ces alertes ; les jésuites transférèrent les Facultés dans un village voisin de Pont, indemne de la contagion. Trois professeurs en médecine, Haguenier, Le Pois et Baudin allaient d'ailleurs payer leur tribut au fléau, et ainsi la Faculté de Médecine allait être désorganisée.

Avec les seuls registres des « Rapports, ordonnances, missives, etc... faits à la Cour des Comptes de Lorraine », on pourrait publier une longue étude sur cette peste. Ce ne sont que rapports pour les habitants des villages et des villes, demandant l'exemption des impôts, ou d'autres avantages, en compensation des pertes subies par eux du fait de la maladie.

(1) Tourdes, *Origines de l'enseignement médical en Lorraine*. M. A. S., 1875.

Les habitants de la Basse-Lay perdirent

quelques cinquante quatre à cinq personnes, entre lesquels y a onze chefs de famille, onze femmes, et le reste jeunes gens et enfants, y ayant eu six mesnages desquels n'est demeuré que quelques enfants (1).

Les habitants d' « Eingerey » se plaignaient

que les remanants se voyants en l'an dernier affligés de la contagion, ils auroient traité avec un particulier pour nettoyer et aérer une maison pestiférée dans laquelle n'estoit resté personne, lequel pensant s'acquiter de son devoir il aurait par cas fortuit mis le feu dans la dicte Maison, laquelle avec trois autres auroient esté entièrement brulées, sans que personne se soit présenté pour les secourir, crainte que venant à se mesler les uns parmy les autres, ils ne se perdent tous en se pensant sauver. Néanmoins comme tous les meubles, grains, fourages qui estoient en icelles auroient esté perdus et embrasés avec lesdict maisons et qu'il estoit à craindre qu'un plus grand accident n'en arrive, ils se portèrent tous en corps de communauté à empescher que le feu ne vienne aggraver et causer plus grande perte. De sorte que s'estant meslé les uns parmy les autres la contagion ne seroit espendu par tout le dict village, et a ce moien faict mourir quantité de personnes, et jusqu'au nombre de trente deux, y ayant en six conduicts entiers ou les Maitres, Maitresses, enfants, serviteurs et servantes seroient morts sans être resté personne... (2).

Nous avons donné ces quelques lignes pour montrer la détresse des Lorrains à cette époque; on pourrait multiplier ces citations des registres de la Cour des Comptes, toutes aussi lamentables.

C'est le « fermier du Poid » de Nancy qui demande la réduction des trois quarts du prix de location de sa ferme pour 1630,

en laquelle année les deux villes de Nancy ayant été contagiées et la porte d'entre les deux villes fermée dès le lendemain de pasques, la plus grande partie des principaux bourgeois se seraient retirés....

(1) A. D., B, 10426.

(2) A. D., *id.*

Ce sont encore les habitants de Marzeville (1) particulièrement éprouvés, puisque dans ce village moururent 245 personnes en l'espace de quelques mois (2). Ce sont encore les habitants de Laxou que les pestiférés de Maréville ne se contentaient pas de « contagier » mais venaient même voler!

Bien plus, des aéteurs rapinaient dans les jardins (3)!

Ces fameux *aéteurs*, d'ailleurs, faisaient souvent plus de mal que de bien; ils vendaient, au lieu de les brûler, comme cela leur était ordonné, les meubles des pestiférés, et tout ce qu'ils avaient retiré des maisons atteintes. La contagion se disséminait donc de jour en jour.

En 1633, la maladie sévit le plus cruellement. On multiplia les mesures sanitaires : le 31 mai 1633, le Conseil de ville de Nancy décida de supprimer aux médecins le délai de six jours pour la déclaration de la maladie (4).

Un religieux de St-François d'Assise, le père Riveyron, publia une notice préconisant des mesures de prophylaxie peu coûteuses pour les pauvres.

Les médecins! Combien en restait-il? La plupart avaient suivi les nobles, la cour, les riches bourgeois dans leur exil. C'étaient des personnes quelconques, des moines qui exerçaient la médecine; leurs remèdes étaient d'ailleurs plus nuisibles qu'utiles, car le duc dut édicter un arrêt défendant à tous ceux qui n'étaient pas médecins, de donner « em-

(1) Malzéville.

(2) A. D., B, 10426, fol. 119.

(3) A. D., B, 10426.

(4) Archives municipales, G. G., 143, 144, 145.

plastres, cataplasmes ou onguents tendant à faire suppurer ».

C'est dans de telles circonstances qu'apparut Charles le Pois. Agé de 70 ans, entouré de la vénération de tous, il a charge d'une grande famille. Son plus jeune enfant, le petit Blaise a alors 8 ans!

Le Pois ne regarde pas derrière lui, Nancy souffre, il s'y précipite: jour et nuit, il va dépenser son énergie pour lutter avec le fléau. Hélas, la terrible maladie le surprend bientôt dans sa tâche héroïque, et il meurt au milieu de tant de morts inconnus, sans que rien ne puisse nous faire savoir quels furent les incidents de cette fin, ni ce qu'il advint du corps du grand savant. D'autres médecins, les Fournier, les Cachet, par exemple, ont leur sépulture aux Cordeliers. Charles le Pois sombra dans le grand tout, perdu dans la foule des mourants; mais si les noms des premiers sont aujourd'hui tombés dans l'oubli, le nom de Le Pois symbolise pour nous, médecins lorrains, l'expression la plus haute du dévouement et le plus bel exemple de l'accomplissement du devoir.

Qu'avons-nous, comme preuves de sa mort en 1633? Bien peu de chose, si l'on excepte les témoignages d'historiens tels que le P. Abram et dom Calmet, qui font d'ailleurs autorité.

Dans le registre des comptes du trésorier général de Lorraine en 1633 (A. D., B, 1499), Le Poi sest payé comme à l'ordinaire, mais en marge le comptable a écrit : *obiit en l'an de ce compte.*

Et F. Regnault, receveur des domaines du Pont, marquera la même année dans ses registres :

1.200 fr. que le dit comptable a payé a *la vefve* de Maistre Charles le Pois... pour ses gages de la présente année 1633... (1).

Marguerite de Saintignon suivit, peu de temps après, son mari dans la tombe. Marie-Henriette, la fille aînée, eut sans doute alors à s'occuper d'une nombreuse famille. Née en 1613, elle avait donc 20 ans.

En 1637, elle entra au monastère de la Visitation de Pont-à-Mousson que Jeanne de Chantal, la fondatrice de l'ordre, avait ouvert elle-même en 1628. Elle prononça ses vœux le 20 février 1639, et mourut le 10 septembre 1683, à l'âge de 70 ans (2).

Que devinrent les autres enfants et en particulier le petit Blaise, ainsi abandonné par sa sœur aînée à l'âge de 8 ans? Nous n'avons là-dessus aucune indication et nous n'en avons pas davantage sur les nombreux enfants de Charles le Pois.

(1) A. D., B, 8179. — M. Davillé nous a signalé le paiement de compte dans les registres (Archives de la Meuse) pour les années 1634 et 1635. Nous savons que souvent les annuités étaient payées avec plusieurs années de retard, et c'est là, croyons-nous, la cause de ces mentions.

(2) M. Charaux, de Pont-à-Mousson, nous a très aimablement communiqué les nombreuses notes qu'il a trouvées dans les annales du couvent de la Visitation de cette ville. Nous donnons ici, à titre documentaire, les quelques lignes relatant l'entrée au couvent de Marie-Henriette le Pois :

«Après bien des combats, elle sortit de sa maison, le 23 juin 1637 et se rendit à la Visitation, sans avoir mis d'ordre à ses affaires, sans avoir songé à sa dot, ni pensé à pourvoir son jeune frère qui était alors écolier.....
.....

Comme cette aimable jeune fille était fort connue et qu'elle avait 23 ans, on lui ouvrit la porte et ce fut un bonheur, car elle devint une vraie religieuse. La supérieure l'interrogeant le lendemain sur son temporel et sur l'avenir de son jeune frère : « Oh ! dit-elle, je n'ai pu m'occuper de cela, c'eût été me créer des obstacles insurmontables. J'espère que Dieu prendra soin de tout. Seulement, en venant ici, j'ai rencontré mon frère à qui j'ai dit : « Adieu, Blaise, soyez « bien sage » et, mon cœur s'attendrissant, j'ai passé outre sans dire davantage. »

Dom Calmet parle bien d'un Claude le Pois, régent de la Faculté de Médecine de Paris, un siècle plus tard; mais le nom de Le Pois était assez commun à cette époque.

Dans nos recherches nous avons rencontré différentes mentions de personnages portant le même nom, et probablement sans aucun rapport avec le doyen de Pont.

Tout, d'ailleurs, contribua à faire disparaître la trace des enfants de Le Pois. La Lorraine, à cette époque, était en pleine période de guerre. Charles IV abdiquait en faveur de son frère, le cardinal Nicolas François, le 19 janvier 1634.

Nicolas-François, qui n'avait d'ailleurs jamais reçu les ordres sacrés, se donna lui-même les dispenses de parenté et de bans nécessaires, et épousa le 1^{er} avril 1634 sa cousine Claude. Richelieu, de dépit, envahit la Lorraine. Pont-à-Mousson souffrit alors de la guerre comme les autres villes. L'Université, qui avait perdu de nombreux professeurs, était désorganisée. Louis XIV donna la charge de doyen à Pillement. Quand Charles IV revint de captivité, il voulut tenir cette nomination comme nulle et non avenue, et nomma à sa place Mousin qui l'avait suivi en Espagne, mais Mousin ne se réclama jamais de cette nomination et laissa Pillement exercer le décanat jusqu'à sa mort.

C'est ainsi que nous quitterons cette grande figure médicale que fut Charles le Pois.

Cette brève énumération des faits marquants de sa vie le fera, croyons-nous, moins connaître que la seconde partie de ce travail, dans laquelle on pourra apprécier l'homme en connaissant ses œuvres.

DEUXIÈME PARTIE

L'œuvre médicale de Ch. le Pois

Multum egerunt qui ante nos
fuerunt, sed non peregerunt, mul-
tum adhuc restat operis, multum-
que restabit, nec ulli nato post
mille sæcula præcludetur occasio
aliquid adhuc adjiciendi.

SÉNÈQUE.

CHAPITRE PREMIER

La médecine à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e.

L'évolution de la médecine peut être, par de nombreux points, comparée à l'évolution générale des autres sciences, des arts et des lettres.

L'accroissement des connaissances humaines, après la période antique, s'est fait par trois grandes poussées, bien déterminées et séparées l'une de l'autre par un long intervalle de repos, sinon de retour en arrière.

Le premier de ces trois grands mouvements intellectuels s'est produit, en médecine, au début de l'ère chrétienne. Les Grecs et les Latins commencèrent à comprendre le vrai rôle du thérapeute, et l'intérêt qui s'attachait à une conception plus scientifique de l'art médical.

Deux grands noms dominent cette histoire, Hippocrate et Galien; le premier fit faire un tel progrès à la médecine, qu'il garde, aujourd'hui encore, la première place parmi les plus grands.

Après cette première phase d'activité, de longs siècles s'écoulèrent pendant lesquels l'art de guérir ne fit aucun progrès, bien au contraire. Avec les Arabistes et leur polypharmacie « abracadabrante », c'est bien le mot, la médecine perdit tout caractère scientifique.

Enfin survint la Renaissance, cette période féérique et merveilleuse, qui prolongea son action pendant près de deux siècles. A ce moment, toutes les manifestations de l'esprit humain subirent un renouveau et les sciences médicales secouèrent l'abondante couche de poussière dont elles s'étaient couvertes pendant quatorze siècles. Parmi les innombrables noms qui illustrèrent cette période de notre histoire médicale, nous allons essayer de montrer quelle place il faut donner au premier doyen de la Faculté de Médecine lorraine.

La Renaissance, en médecine, est caractérisée par la faveur subite des grands auteurs grecs que l'on tira de l'oubli dans lequel ils étaient plongés depuis de longs siècles. Hippocrate fut traduit en latin en 1525 pour la première fois, à Rome, par Calvo.

Peu à peu, les éditions se multiplièrent. L'édition d'Hippocrate d'Anuce Foëss de Metz, parue en 1595, est aujourd'hui une des plus recherchées pour sa beauté et sa belle tenue littéraire.

L'œuvre de Galien avait été imprimée, dès 1490, à Venise, en latin. Le nombre d'éditions ne fut pas inférieur à celles d'Hippocrate. A vrai dire, le travail était moins considérable que pour Hippocrate, car il n'était pas tombé comme celui-ci dans un oubli complet pendant le Moyen-Age; les traductions latines existaient déjà, qu'on n'eut qu'à réunir et à coordonner. Elles étaient l'œuvre de nombreux savants. Parmi ces érudits, il faudrait noter de nombreux noms; contentons-nous de signaler Hagenbut (1500-1558), qui fut le véritable restaurateur de la médecine grecque au xvi^e siècle. Pour trouver les manuscrits nécessaires à l'établissement de l'édition des œuvres d'Hippocrate, il lui fallut parcourir l'Europe entière.

Telle fut la renaissance médicale des auteurs grecs. Ils s'imposèrent tant qu'on en arriva à mépriser toutes les découvertes récentes en thérapeutique, surtout celles des Arabes, et à utiliser seulement, comme Hippocrate le voulait, les éléments les plus simples : l'eau, le vin miellé, la tisane! Une réaction devait fatalement se produire. Elle eut lieu avec Paracelse (1493-1541), qui tomba dans les excès contraires : il rejeta complètement l'opinion des auteurs grecs et soutint que seule la chimie permet de faire quelques progrès en thérapeutique; Paracelse fut le premier des iatro-chimistes. Ce fut aussi un magicien, et ses ouvrages furent mis à l'index par l'Eglise (1).

C'est à cette époque aussi que Vésale fit faire d'immenses progrès à l'anatomie, et qu'Ambroise Paré fit la première opération chirurgicale de manière scientifique. Cette réaction correspondit d'ailleurs à une réaction générale : la Réforme. Les deux théories eurent chacune leurs farouches partisans : d'un côté L. Duret, Jacques Sylvius, Rabelais, Erasme, et de l'autre Paracelse, Fernel et Vésale.

Nous verrons que Le Pois, de par son éducation et de par ses

(1) « Il y a bien un petit grain de folie dans toute la raison du xix^e siècle, les esprits font émeute et sont en proie à un certain délirium tremens. Le mysticisme chimique est une des formes de cette révolte et de cette folie; il règne partout, moins en France, plus en Angleterre, mais beaucoup dans les pays germaniques. »

(DAREMBERG, *Hist. des sc. médic.*).

idées, fut un éclectique. Il montra peut-être un peu de préférence pour les partisans d'Hippocrate, mais il ne rejeta pas systématiquement les théories chimiques. Dans une de ses observations, il a étudié l'action de l'hydragogue Fernel, fameuse préparation qui eut une vogue inouïe.

Par ses conceptions pathogéniques, il se rattache nettement aux iatro-mécaniciens.

On voit donc qu'il sut habilement choisir, dans les diverses écoles, le meilleur de leurs théories et écarter tout excès. Nous savons quels furent ses maîtres. Le premier de tous, celui qui lui inculqua les éléments de son art, fut son propre père, Nicolas le Pois, qui écrivit un livre destiné à l'éducation de son fils, et où il résuma pour lui les meilleurs auteurs, anciens et contemporains.

Ch. le Pois eut d'autres maîtres non moins glorieux : Duret, Marescot, Piètre et Massaria peuvent compter parmi les plus grandes célébrités de l'époque.

Aussi, le jeune docteur, à son retour en Lorraine, possédait un enseignement complet, commencé à Pont-à-Mousson dès son enfance et terminé seulement aux environs de sa trentième année.

La médecine, pendant tout le Moyen-Age, n'avait pas eu un sort très florissant en Lorraine. Chacun connaît l'histoire de cet Italien qui, en 1425, apporta dans notre pays un manuscrit du poème latin intitulé *Ecole de Salerne*. Les médecins lorrains par crainte de perdre leur clientèle à cause de ces nouveautés, firent brûler ce livre... l'Italien échappa à grand'peine à la prison. Cependant les ducs de Lorraine, dès les temps les plus reculés, tinrent fort en honneur les médecins. Lepage a relevé les nom de quarante-quatre médecins des ducs, de 1471 à 1720. Mais avant Symphorien Champier et Antoine le Pois, aucun nom n'est à retenir. Nous avons déjà parlé de ces deux savants dans la première partie de notre étude. Le premier était un fervent disciple d'Hippocrate : dès 1508, il avait donné des commentaires de ce maître, de Galien, de Celse et des Arabes.

Mais il n'y avait pas d'enseignement médical. L'abondance des guérisseurs sans titre, moines ou autres, obligea les seigneurs et les évêques à prendre des arrêts fixant les conditions d'exercice de la médecine : « En 1507, Vary de Dommartin, évêque de Verdun, fit rédiger par Nicolas Chonart, son grand vicaire, des statuts synodaux qui prescrivent les formalités et les conditions imposées désormais à tous ceux qui voudront se livrer

à l'exercice de la médecine, de la pharmacie, et de la chirurgie. Ces statuts menacent les contrevenants de l'excommunication et de poursuites judiciaires dans toute l'étendue du diocèse (1). »

C'est à Ch. le Pois qu'était réservée la gloire de fonder la Faculté de Médecine lorraine, et par là même d'imprimer à l'art médical de notre pays un développement remarquable qui allait croître et progresser sans cesse. Ch. le Pois a réalisé, en outre, par ses œuvres personnelles, un monument considérable qui permet de le placer au premier rang des médecins du ^{xvii}^e siècle.

(1) *Esquisse de l'histoire de la médecine et chirurgie en Lorraine*, par J.-B. Simonin. B. S. A. L., 1858, Tome VIII, p. 67.

CHAPITRE II

Les œuvres médicales de Ch. le Pois.

Les œuvres médicales de Ch. le Pois sont au nombre de trois :

1° Un recueil d'observations, de beaucoup le plus important;

2° Une étude sur la dysenterie en Lorraine;

Et 3° une traduction en latin d'un livre de chirurgie d'un auteur espagnol, traitant de la pratique des *luxations*.

Nous avons vainement cherché à nous procurer ce dernier livre, absolument introuvable à Paris comme en Lorraine; cela d'ailleurs n'a qu'une faible importance, puisque Carolus Piso n'a pas fait là une œuvre personnelle. Voici le titre exact de cet ouvrage :

Ludovici Mercati Institutiones ad usum et examen eorum qui luxatoriam exercent artem; in quibus explicantur variae differentiae, cum articulationum tum modorum quibus solent articuli depravari, suisque e sedibus discedere, una cum arte qua nativis, restitue figuris et sedibus possunt debentque, in quibus denique agitur de ossium fracture et curatione; ex hispanico idiomate in Latinum versit Carolus Piso Doctor Pariensis, nunc primum in Germiniae mss. cum figuris ligneis ad ocularem demonstrationem in lucem editae, Francofurti apud Pultheonium, 1625, in f°.

Cette traduction est dédiée à la princesse Catherine de Lorraine, abbesse de Remiremont.

Passons maintenant aux œuvres personnelles et commençons par l'étude de *Selectiorum observationum*.

La valeur d'un livre ne doit pas être jugée d'après la vogue obtenue lors de son apparition, surtout s'il s'agit d'une œuvre littéraire. Il n'en est pas de même en médecine, et cela fut vrai de tout temps. Un ouvrage qui eut au xvii^e et au xviii^e siècle sept éditions, chiffre considérable pour l'époque, ne pouvait être un mauvais livre. Pendant une grande partie du xviii^e siècle, le *Selectiorum observationum* de Carolus Piso, comme le *de Cognoscendis* de son père, fut le bréviaire des étudiants en médecine (1).

(1) La popularité de Ch. le Pois nous est affirmée encore, cent vingt ans après sa mort, par la dédicace d'une question médicale,

La première édition de cet ouvrage parut en 1617. Ce fut Henri II, lui-même, qui en réclama l'impression, comme l'indique le document ci-dessous (1).

Je soussigné Martin, ex^{te} de S. M. le Doyen &
 et chancelier de l'Université de Pontenoy
 confesse avoir reçu du Roy (L'ordre
 de l'Université de France de l'Université de
 la papie du grand moine & du fr. qui
 a été à son Obedience m'obligé pour faire
 imprimer en l'un des moy composés de
 son mandement & ordonnance, & intitulé
 Consiliorum & obsequiorum de preter-
 itis hactenus moris ab aqua, sine scilicet
 & lumine & diluere libis singularis;
 De laquelle quantité de dix bagles de
 papier se mettront couchés & promettent de
 acquiescer ledit Roy & l'Université de Pontenoy
 approuvera. En foy de quoy J'ay signé le
 présent certificat fait au Pontenoy
 le Vingt-huitième de Mars 1617.
 Charles le Pois.

A. D., B, 2748.

soutenue en mai 1756 au collège royal de médecine de Nancy, dans le but de concourir pour une chaire de professeur, vacante par la mort de Christophe Henri le Lorrain. Le candidat Pierre Parizet, dédia son travail à :

*Immortali memoriae
 Magni Caroli Pisonis
 Saluberrimae Facultatis Lotharingicae
 Instauratoris et Decani
 Hippocratis Lotharingi.*

(1) Remarquons la signature de l'auteur : Charles le Pois. Il n'y a par conséquent pas de raison d'écrire son nom autrement que lui-même.

L'ouvrage, dont nous donnons ci-contre le frontispice, fut imprimé, en 1618, chez Charles Marchant, imprimeur à Pont-à-Mousson; en voici le texte exact :

Selectiorum Observationum et consiliorum de praetervisis hactenus morbis affectibusque praeter naturam ab aquâ, seu serosâ colluvie et diluvie ortis. Liber singularis opus novitate et varietate doctrinae utile juxtâ atque jucundum. Authore Carolo Pisone Doct. Paris. Consiliario et cubiculario Medico Henrici II sereniss. Ducis. Lotharingiae, etc... Decano facultatis Medic. Academiae Pontanae, et Domino de Champel, etc... Ponte ad Monticulum. Apud Carolum Mercatorem, Serenissimi Lotharingae Ducis Typographum. cld. l. c. xviii.

Le titre en lettres rouges et noires est orné des armes de Le Pois, gravées probablement par Appier Hanzelet. Il y a 14 ff. préliminaires, 451 p. de texte et 2 ff. non chiffrés, in-4°.

Le livre fut réimprimé en 1650 à Leyde, in-8°; en 1694 à Francfort et Leipzig, in-8°; en 1714 et en 1733 à Leyde, in-4°; et en 1768 à Amsterdam, également in-4°.

Il y eut donc bien sept éditions. Parmi celles-ci, les trois dernières sont les plus intéressantes et de lecture plus facile; elles ont été, en effet, revues et annotées par le célèbre médecin hollandais Hermann Boerhaave (1).

Celui-ci tint également en estime Nicolas et Charles le Pois. En même temps qu'il fit réimprimer le livre d'observations de Charles, il réédita le *de Cognoscendis* de son père.

Voici, traduite par dom Calmet, dans sa Bibliothèque lorraine, la préface de Boerhaave aux observations de Carolus Piso:

Boerhaave à ses auditeurs.

Il y aura bientôt 4 ans que je vous fis des leçons dans les écoles de cette Université, sur tous les auteurs qui se sont distingués en médecine et sur le choix que vous en deviez faire. Je vous fis voir clairement qu'il y en a très peu qui excellent dans cette partie de la médecine, qui, par un exercice continuel de

(1) Hermann Boerhaave, né à Leyde en 1668, enseigna la médecine en cette ville, avec une réputation mondiale, que l'on a peine à s'imaginer aujourd'hui. Fontenelle raconte qu'on lui écrivait des lettres avec cette seule mention : à M. Boerhaave, en Europe. Il nous apparaît comme une des plus grandes, sinon la plus grande figure médicale du XVIII^e siècle.

Il fut un éclectique, comme Ch. le Pois; cependant, tout comme le médecin lorrain, il manifesta ses préférences pour les doctrines iatromécaniques.

l'art, nous donne des descriptions exactes des maladies telles que la nature les présente, et qui, après les avoir scrupuleusement discutées, en tire prudemment des préceptes généraux. En effet, elle surpasse tous les autres par sa beauté, son excellence et son

SELMY
SELECTIONVM
OBSERVATIONVM
ET CONSILIORVM DE
PRÆTERVISIS HACTENVS

MORBIS AFFECTIBVSQVE PRÆTER
naturam ab aquâ, seu serosâ colluic
& diluic oris

LIBER SINGVLARIS
OPVS NOBITATE ET VARIETATE
doctrina utile iuxta atque iucundum.

AVTHORE CAROLO PISONE DOCT. IARIS.
Confiliario & cubiculario Medico HENRICI II. Sereniss. Ducis
Lotharingæ &c. Decano facultatis Medic. Academiæ
Pontanæ, & Domino de Champel, &c

*fabrum
notiariorum
P. francisei
Conuictus
Mancoriani*



PONTE AD MONTICVLVM

Apud CAROLVM MERCATOREM, Serenissimi Lotha-
ringæ Ducis Typographum.

GLD. 15 C. XVIII.

utilité; elle doit encore leur être préférée par son antiquité et par les qualités qu'elle exige de ceux qui la cultivent qui sont la bonne foi, la pratique et une grande sagacité. En vous faisant mention des auteurs qui en ont traité et qui sont en très petit nombre en comparaison de ceux qui ont écrit sur les autres par-

ties, j'ai donné le premier à Charles le Pois, il a merveilleusement augmenté la science de la médecine que son père Nicolas le Pois lui avait transmise. Il est allé profiter des lumières des plus grands maîtres de l'art, et, après une étude profonde de tous les meilleurs livres, il s'est distingué par les observations qu'il nous a données. Je vous ai recommandé de lire nuit et jour ses ouvrages, parce qu'ils nous apprendront tout ce qu'il y a de plus beau et de plus certain dans la Médecine, je lui ai donné particulièrement les plus grandes louanges, parce qu'il confirme sa théorie par un grand nombre d'observations, parce qu'il l'orne d'une érudition consommée et surtout parce qu'il démontre par l'exposition des ouvertures des cadavres la cause et le siège des maladies dont il vient de donner une histoire d'après nature. La juste estime que l'on a de ces qualités qui sont communes aux Le Pois, ont fait rechercher avec avidité cet ouvrage dans lequel on espérait acquérir tant d'excellentes choses, mais les exemplaires en étaient rares, quoiqu'il y en ait eu déjà trois éditions.

Recevez donc ce livre qui est à présent à bon marché, tandis qu'il se vendait auparavant un prix excessif, méditez-le souvent, il vous plaira et vous sera toujours utile : je puis vous l'affirmer d'après ma propre expérience, vous ne vous en repentirez pas de le lire dix fois.

A Leyde 1714.

Ces louanges formulées par le grand Boerhaave prennent dans son autorité une importance considérable. Tout comme un élève du maître hollandais, nous avons lu et relu dix fois son livre, et nous allons essayer d'exposer ses théories, sa méthode médicale, sa conception des différentes branches de la pathologie et sa thérapeutique (1).

« Ceux qui vécurent avant nous ont beaucoup fait, mais n'ont pas fait tout. Il reste encore beaucoup à faire, et il restera encore beaucoup; et dans deux mille siècles, tout homme nouvellement né pourra encore ajouter quelque chose.... »

C'est par cette citation de Sénèque que commence la préface des observations de Le Pois. Pouvait-il mieux choisir, et à notre

(1) Dans l'étude des œuvres de cet illustre savant, nous avons cherché à nous effacer le plus possible derrière sa personnalité. Si parfois, en certains points, l'analyse de son livre paraît manquer de clarté, nous prions le lecteur de nous excuser, de l'attribuer à notre désir de suivre de très près la pensée de l'auteur, et de ne pas oublier qu'il s'agit d'un médecin du début du xviii^e siècle.

tour pouvons-nous mieux commencer l'étude des œuvres du grand médecin, qu'en citant cette sentence, éternellement vraie?

En publiant ce livre, il ne rechercha pas une vaine gloire et n'eut pas la prétention de faire disparaître toute obscurité; il n'eut pour but que d'apporter un peu de lumière à tout ce qui a pu paraître confus dans les sciences médicales, et confirmer par le raisonnement et l'expérience les vérités acquises. « *Je donne toute liberté au lecteur, dit-il, de retrancher ce qui ne lui plaît pas, ne craignant qu'une chose, le reproche d'aimer les nouveautés, la gloire ou le triomphe.* »

Ce qui importe avant tout, c'est que dans l'exercice de la médecine, les praticiens sachent étudier et formuler un jugement certain sur les causes des maladies qu'ils observent, et ne se rendent pas esclaves des maîtres.

Voici un des premiers points de l'originalité remarquable de Carolus Piso. Profondément respectueux d'Hippocrate et de Galien, il entend cependant ne pas accepter tout ce qu'ils ont dit sans le discuter ni le vérifier. Il craindra encore moins la contradiction avec ses confrères : c'est ainsi qu'au début de la dédicace au duc Henri, il nous dit comment la première inspiration de ce livre lui fut donnée, lors d'une discussion qu'il eut au conseil avec les autres médecins ducaux, à propos de ses théories sur l'hystérie, « qui étaient profondément différentes de celles des médecins, et même paradoxales ».

Les causes des maladies peuvent se ramener, d'après les différentes écoles médicales, à deux grandes classes : la *pléthore* et la *cacochymie*. Cette dernière peut être : 1° pituiteuse, 2° bilieuse, 3° mélancolique. De ces quatre causes dérivent toutes les affections morbides. Voilà les théories en vigueur; mais, pour lui, la plupart des maladies tiennent à une autre grande série de causes : la plénitude séreuse au aqueuse, ce qu'il appelle de différents mots difficilement traduisibles pour la plupart : *colluvies*, *eluvies*, *diluvies*, *proluvies*, etc., indiquant tous, soit l'afflux du sérum en un point de l'économie, soit le débordement du même sérum par suite de cette surabondance (1).

Ce sérum, contenu dans le système circulatoire et les tissus, provient de l'alimentation. On comprendra facilement que si l'afflux de cette sérosité dans le corps est plus grand que sa sor-

(1) Nous aurons l'occasion de revenir sur le sens de ces mots dans le cours de notre étude.

tie, il y aura trop grande abondance, et la tête, à cause de la grande densité du crâne, ne pouvant laisser cette sérosité s'écouler ou s'évaporer, il est de toute évidence qu'elle est prédisposée à ces affections par afflux séreux. La nutrition du corps et, par conséquent, « l'expiration » des vapeurs étant continuelles, ces vapeurs arrivent dans le cerveau « froid par nature », s'y condensent, et retournent à l'état liquide; ne pouvant s'évaporer, elles provoquent inévitablement la plénitude séreuse : « capile-nium aquosum ».

Comme nous l'avons dit, pour bien comprendre ces théories, il faut nous reporter à trois cents ans en arrière, et ne pas les juger avec notre état d'esprit actuel. Mais cependant, à la réflexion, il semble que nos idées modernes, si différentes en apparence, ne s'en écartent pas autant qu'on pourrait le croire : la pathogénie des congestions passives, telle que nous l'envisageons aujourd'hui, n'est pas sans avoir quelque ressemblance avec les théories mécaniques de Le Pois.

Quant à l'évaporation, puis à la condensation des vapeurs, nous avons changé tout cela. Nous parlons maintenant de combustion du glucose et de déchets organiques, qui s'éliminent par les différents émonctoires. Mais qui sait si, dans trois cents ans, ce que les auteurs modernes écrivent n'apparaîtra pas comme encore plus étrange que ce que nous lisons aujourd'hui chez ceux du ^{xvii}^e siècle?

D'ailleurs nous allons retrouver, ébauchée d'une manière très primitive chez le médecin de Pont, la grande théorie des toxines, soit exogènes, soit endogènes.

Ce que nous avons déjà dit de la préface nous montre mieux que toute exposition des théories médicales de l'époque en quoi Le Pois se rattache aux *iatro-mécaniciens*; c'est d'ailleurs par ce côté que Boerhaave, le chef de la doctrine iatro-mécanique en Hollande, prisera le plus le médecin lorrain. Mais Le Pois ne fut pas intransigeant dans ses conceptions scientifiques. Les théories chimiques lui furent également très utiles : le sérum stagnant dans une partie du corps, et particulièrement dans la tête, peut se corrompre soit par la chaleur interne, soit par la chaleur externe, et peut laisser déposer une certaine partie de lui-même, tout comme le vin ou les autres liquides. Le sérum qui est animé de mouvements très divers, n'est pas intimement uni au sang; il peut s'en séparer facilement par ébullition, et envahir la tête.

Le Pois prétend encore qu'il y a deux parties dans le sang des vaisseaux : la première, appelée « ichor » liquide et subtile, l'autre épaisse et « terrestre » (p). L'une et l'autre ont quatre caractères différents suivant les éléments qu'elles renferment.

Au premier abord, cette théorie peut paraître confuse. Mais en l'examinant attentivement, ne peut-on découvrir, sous les longues périodes de l'auteur, et ses explications interminables, des idées très simples, qui sont bien proches de celles que nous tenons actuellement en honneur ? Par ces images trop compliquées et mal appropriées à l'entendement de nos contemporains, on s'apercevra facilement que Le Pois comprend déjà le rôle de la circulation sanguine et de l'imprégnation de tous les tissus par le sérum, destiné à leur apporter les éléments nutritifs, et à emporter les déchets organiques.

Il envisage ensuite les effets du ralentissement ou de l'arrêt de la circulation en un point de l'économie :

Et vitium capiunt ni moveantur aquae.

L'arrêt de la circulation, soit dans les vaisseaux, soit hors des vaisseaux, est une cause de putréfaction. L'expérience prouve, en effet, que si l'on veut protéger quelque corps de la putréfaction, il faut lui enlever tout élément aqueux, soit par le sel, soit par le feu, soit par le soleil : par exemple les chairs des animaux morts, abandonnés à eux-mêmes, se putréfient par suite de l'humidité qu'elles renferment ; mais si cette humidité disparaît soit par la salaison, soit par la fumée, les viandes ont une durée de conservation infiniment plus longue. Que pouvons-nous ajouter à ce raisonnement ?

Vient ensuite la division de son travail : il partage tout d'abord le corps humain en deux parties, d'une part trois *ventres*, la tête, le thorax et l'abdomen, et, d'autre part, les membres.

Il étudiera donc, dans le cours de l'ouvrage :

1° MALADIES DE LA TÊTE

a) *Externes*. — Hydrocéphalie (1), parotide aqueuse, tumeurs éphémères des joues, de la gorge et des glandes de la bouche et des maxillaires. Douleurs auriculaires, cataracte (2) et semblables.

(1) Le Pois entend par ce mot l'œdème des parties externes du crâne.

(2) Υποζυμα.

b) *Internes*. — Migraine (1), douleurs violentes mais fugaces de la tête, annonçant de graves maladies, comme le vertige, le carus, certains genres d'apoplexie, léthargie et épilepsie.

2° MALADIES DU THORAX

Syncope, palpitation de cœur, catarrhe et toux, dyspnées, asthme, hydropisie pulmonaire, hydatide pulmonaire, dite hydropisie du thorax, enfin douleur pleurétique des côtés.

3° MALADIES DE L'ABDOMEN

Diarrhées aqueuses, convulsions des intestins et de la vessie, de l'utérus, douleurs de tout l'abdomen, des reins et des uretères, hydropisie particulière de l'utérus, certains aspects de môle, appelés enfantement de la lune (2), et enfin hydrocèle.

4° MALADIES DES MEMBRES

Plusieurs sortes de rhumatisme, tremblement et engourdissement, paralysie, douleur des membres.

Enfin les membres, les viscères et tout le corps en général peuvent être affligés de :

Hémiplégie, cachexie, hydropisie (3), fièvres variées, moiteur continue et fétide, tumeurs hydatodes et exanthèmes larges prurigineux, et autres de cette sorte.

On voit que l'ouvrage renferme une grande partie de la pathologie interne.

Ces affections, nous dit-il, ont été jusqu'à lui rapportées par le commun des médecins à la cacochymie. Tel n'est pas son avis. Elles ont pour seule cause la plénitude séreuse (*colluvies serosa*).

Ceci dit, et avant d'aller plus loin, il admoneste le lecteur de le lire jusqu'au bout avant de le juger. Nous renouvelons la même demande en sa faveur.

Une première preuve de ce qu'il avance est donnée par l'aspect des humeurs rendues par évacuation spontanée ou provoquée; une seconde preuve, par l'expérience et l'observation des auteurs; une troisième, par les excréments critiques, dont il signale l'utilité, et enfin, par-dessus tout, par l'autorité d'Hippocrate (4) ! Et si l'on n'est pas encore convaincu, l'action de l'exercice du corps dans le traitement des maladies fournit une dernière preuve :

(1) Hemicrania.

(2) *Partus lunae*.

(3) *Aqua intercus*.

(4) *Lib. de locis, aquis et aere, passim. Lib. 4 de morbis.*

« Et si l'exercice maintient le corps en bonne santé, et l'éloigne des maladies, c'est uniquement parce qu'il détruit le sérum en surabondance, et provoque une dépense exagérée de liquide; dans ces conditions, qui douterait encore que cette abondance ne soit la cause des maladies ? »

Voici le but qu'il s'est proposé: choisir, parmi un grand nombre d'observations, celles qui prouvent que ce débordement ou cette collection séreuse est bien la cause de la maladie. Cette question étiologique n'a d'ailleurs pas qu'un intérêt théorique : *causâ morbi continente cognitâ, curatio bene succedit* (la cause d'une maladie étant connue, un bon traitement peut être institué).

Mais avant de discuter du sérum, encore faut-il connaître les causes de sa production, sa nature et son utilité.

Il expose alors ces questions d'après sa *Physiologie*, sous la forme de quatre *Théorèmes*. Il fait ainsi allusion à un cours de physiologie, qui eût certainement présenté de l'intérêt par son originalité. Dom Calmet l'a signalé, et d'ailleurs Le Pois lui-même en parle encore dans le cours de son livre d'observations (1).

Il avait conçu le plan de traiter les questions médicales comme des questions mathématiques. Certes, cela semble paradoxal, même à dom Calmet, critique indulgent. Mais, comme le dit le grand historien lorrain, « la profondeur du génie de Charles le Pois ne nous laisse pas à douter que ce livre n'aurait pas été moins admiré que celui de serosa colluvie (2) ».

Ses conceptions mathématiques de la science médicale nous font comprendre en même temps la clarté et l'excellence de sa méthode, et la forme de ses écrits, comme aussi le titre un peu extraordinaire de *Theorema* qu'il donne à ses questions de physiologie.

Le premier de ces théorèmes étudie longuement le rôle du sérum, le second les propriétés de ce sérum, le troisième les fonctions de la rate, son utilité dans l'hématopoïèse (source de sang artériel) et son rôle principal dans la production du sérum. Enfin, le dernier théorème étudie l'importance de la tête dans la genèse des maladies.

(1) Du vertige, p. 78.

(2) Dom Calmet, *Bibliothèque Lorraine*.

Avant de commencer l'analyse des observations, remarquons, une fois pour toutes, son implacable logique dans les discussions médicales. Il n'énonce pas une proposition sans la démontrer immédiatement. Ses observations sont faites toutes sur un plan uniforme : la description de la maladie, son étiologie et sa pathogénie, son diagnostic, pronostic et traitement. Cela nous paraît très simple de nos jours, mais n'oublions pas que Le Pois arrivait en pleine période de fatras médical et de complications provoquées par les médecins arabes.

Au surplus, Le Pois ne se contentait pas d'être un médecin, c'était aussi un philosophe qui, outre le français, le latin et le grec, dit dom Calmet, possédait encore l'italien, l'espagnol, l'arabe et l'hébreu.

Ce que nous avons exposé de ses théories médicales suffit déjà à nous montrer l'importance qu'il attachait aux questions physiques en pathogénie : car il était aussi un grand physicien et un grand mathématicien. Il avait composé, pendant les vacances de Noël 1619, un ouvrage sur la comète qui avait révolutionné le monde cette année-là. Nous ne pouvons, dans ce travail, analyser ce livre dont voici le titre exact :

PHYSICUM COMETAE SPECULUM

In quo natura, caussae species atque formae, varii motus, statio, moles, natale tempus, aetas, occasus, viresque seu effectus deteguntur, et accurate atque dilucide demonstrantur. Authore Carolo Pisone Doct. Paris, Consil. et Cubicul. Med. Henrici II Sereniss. Ducis Lotharingiae et Decano Facultatis Medic. Acad. Pontanae, et Domino de Champel. Ponte ad Montionem, Apud Carolum Mercatorem, Sereniss. Lotharingiae Ducis Typographum. M. DC. XIX (1).

Voici ce que dit dom Calmet : « Charles le Pois composa ce livre pendant le peu de temps que lui laissaient les vacances de Noël et le présenta au duc Henri, qui l'avait engagé à lui exposer son sentiment sur les comètes en général, et sur celle qui paraissait, en particulier. »

Le défaut d'astronomie empêcha Charles le Pois de pousser très loin ses recherches sur la nature et la marche des comètes. Il embrasse l'opinion d'Aristote, qui prétendait qu'elles n'étaient que des météores ignés formés des exhalaisons de la terre. Il

(1) Le frontispice de cet ouvrage, qui contient aussi une carte du ciel représentant la comète, a été reproduit dans le *Trésor du bibliophile lorrain*.

explique physiquement, suivant cette hypothèse, comment les comètes deviennent des présages de mauvaise année, et des maladies qui peuvent en résulter, « mais pour les conséquences morales, il les nie et les combat ».

Nous ne nous arrêterons pas plus longuement à ce livre, et nous allons commencer l'étude des observations.

CHAPITRE III

Les observations médicales.

Pour bien connaître l'auteur d'un tel livre, il faudrait analyser successivement toutes les observations, soit en raison de leur intérêt immédiat, soit à cause des réflexions qu'elles lui suggèrent. Naturellement, une traduction littérale est impossible. Il faut donc choisir parmi toutes ces pages les plus intéressantes. Nous allons essayer de procéder à cette sélection.

La première partie de l'ouvrage est consacrée, suivant le plan adopté dans la préface, aux maladies de la tête, externes d'abord (*ab eluvie serosa*), par débordement séreux, puis internes (*a colluvie serosa*), par congestion, accumulation du sérum. Les mots *colluvies* et *eluvies* se comprennent beaucoup mieux qu'ils ne se traduisent.

Occupons-nous tout d'abord très rapidement des maladies extérieures de la tête. C'est un des chapitres les moins intéressants, sauf par une seule observation, ayant trait aux maladies des yeux.

Tout d'abord ce sont deux cas d'hydrocéphalie (1), dont nous ferons grâce au lecteur. Le second, cependant, décrit l'affection d'un jardinier du parc ducal de Saulrupt (*Salictarius Rivus*), atteint d'un œdème du cuir chevelu et de la face provoquant une insomnie continuelle. En ce qui concerne l'étiologie de la maladie, comme il ne trouve pas d'autre cause, même pas de maladie honteuse (*inhonestus morbus*), il incrimine son tempérament « atribilieux » et surtout, naturellement, l'afflux du sérum vers la tête (2). Le traitement fut des plus simples : un cautère très actif à l'occiput, qui remit les choses en place en un instant : plus d'œdème, partant plus d'insomnie. Il ne resta au malade qu'une reconnaissance un peu exubérante pour son sauveur. « *Le souvenir de ce bienfait resta si profondément ancré dans sa mémoire, qu'il ne me rencontrait jamais sans*

(1) Voir note (1), p. 82.

(2) Ne s'agit-il pas d'un cas d'érysipèle de la face ?

me sauler au cou ! » C'est ce que Boerhaave caractérise de l'expression : *gratitudo erga medicum* (1).

Le chapitre suivant, consacré à des cas de tumeurs des parotides, des joues, des glandes salivaires, tumeurs très peu classiques, ne nous retiendra pas longtemps; quelques observations d'affections dentaires, dont une personnelle, viennent ensuite; nous le verrons souvent s'étudier lui-même. Dans le cas présent, il croit voir encore la cause d'une odontalgie dans l'accumulation de sérosité, se traduisant par des vomissements aqueux au moment des douleurs dentaires; il souffrait en réalité de l'estomac.

A ce sujet, faisons remarquer la grave erreur dans laquelle il tomba en voulant systématiquement appliquer à tous les cas une méthode qui n'était vraie que pour quelques-uns.

C'est au chapitre V de ce premier paragraphe que nous trouvons une très longue observation d'ophtalmologie; elle est intitulée : Consultation sur une faiblesse de la vue et cataacte (2). En voici un bref résumé :

« Des médecins d'une longue pratique et d'une science très grande lui demandèrent un jour un conseil, au sujet d'un homme très distingué, âgé de 43 ans, exempt de toute affection sérieuse (quelques abcès dentaires, du vertige depuis un certain temps, surtout quand l'estomac excité par un excès de bile envoyait des vapeurs à la tête, etc.), homme au demeurant d'une sobriété exemplaire. Dès son enfance, il avait pris l'habitude de se servir exclusivement de l'œil droit; voyant bien de près, il était obligé pour la vision des objets éloignés de se servir d'un verre concave, de telle sorte que l'œil gauche étant presque toujours au repos, il voyait avec le droit, en obliquant la pupille vers l'angle interne de l'orbite, vers l'endroit où il plaçait son verre. Depuis dix ans, certaines images surgissaient devant l'œil droit et voltigeaient çà et là suivant le mouvement de l'œil; images semblables à des lignes perlées de plusieurs globules noirs, plus apparentes en pleine lumière et moins sensibles dans l'obscurité; ces images n'étaient jamais fixes devant la pupille, ou attachées aux objets extérieurs, à moins qu'il ne regardât

(1) *Select. obs.*, p. 43.

D'une manière générale, nous renvoyons toujours à l'édition de 1733, la plus commune, la plus pratique aussi, grâce aux annotations de Boerhaave.

(2) Ce titre ne fait rien présager du diagnostic qu'il donnera.

vers le haut avec grand effort. Ces apparitions n'affaiblissaient pas la vue, ni le pouvoir de fixer.

Par crainte d'un mal plus grave en lequel dégénèrent habituellement ces sortes de mouches volantes, on eut recours à divers médecins célèbres, quoiqu'il y avait lieu d'espérer que peu à peu avec l'affaiblissement de la vue causé par l'âge, ces troubles disparaîtraient, le malade par habitude n'en ressentant aucune impression pénible et la pupille n'étant pas altérée malgré la longueur de l'affection.

Cependant, contre toute attente, le 17 novembre 1615, la vision s'obscurcit subitement, les objets étaient perçus comme à travers un nuage ou une fenêtre, certains même commencèrent à s'obscurcir dans la région de l'œil droit et surtout quand les yeux étaient en pleine lumière comme devant une fenêtre. Le malade, dont la vision était meilleure dans une moindre lumière, distinguait surtout les éclats qui scintillaient aux yeux et voyait de fausses couleurs mêlées aux vraies teintes des objets; il lisait difficilement par suite du manque d'habitude de l'œil gauche, car cet œil, comme solidaire du droit, paraissait se troubler dans toutes les directions, surtout en pleine lumière; et cependant les médecins et les chirurgiens n'ont jusqu'ici trouvé à la pupille droite rien d'anormal quant à sa constitution, sa couleur et sa limpidité puisque l'image de l'observateur se voit aussi bien dans cet œil que dans l'autre. Malgré tout, il y a lieu de craindre pour bientôt une cataracte (1) qui sera peu à peu visible et certainement reconnaissable à moins que Dieu et des remèdes appropriés n'écartent le mal.

Jusqu'ici la cause matérielle paraît être un obstacle semblable à un corps opaque qui vient se mettre en avant de la lumière extérieure, obstacle qui se cache plus en arrière dans l'humeur vitrée (albugineo humore) et qui n'est pas encore arrivé au bord de la pupille et de la cornée (2). Pendant ce temps attendant les conseils des plus doctes sur les remèdes à employer tant externes qu'internes, les médecins ont épuisé la série des purgatifs, ont pratiqué la « phlébotomie » du bras droit comme d'ordinaire; ils ont employé des révulsifs et des fortifiants, et ils désirent savoir des plus doctes, si dans cet état douteux et cette menace de cataracte, il ne faudrait pas faire intervenir les topiques pour produire de l'inflammation afin

(1) Suffusio.

(2) Il semble qu'il songe à une cataracte postérieure.

de dessécher et dissoudre, ou encore s'il ne vaudrait pas mieux attendre la maturité complète de la cataracte, et ensuite l'extirper par une opération (1). Les avis sont très partagés, les uns pensent à une « amaurose » (2) du nerf optique par quelque obstruction, et ne craignent pas la cataracte (3). Que le choix soit fait pour le mieux. »

Telle est cette longue observation; nous l'avons transcrite presque complètement d'après la traduction que nous en a faite M. l'abbé Dedenon, aumônier de l'hôpital, qui nous a été d'un si appréciable secours.

Nous ne pouvons transcrire textuellement, car la place nous manquerait, toute la longue « réponse » qu'il fait à cette consultation. Nous allons l'analyser le plus rapidement possible.

Avant tout, il étudie la nature de la vision normale d'après les principes de physique.

Comment se fait-elle? Par quel moyen? Comment le sujet perçoit-il l'objet extérieur?

Pour Le Pois et les physiciens de cette époque, « l'esprit vital » était impressionné par la lumière extérieure, modifiée par les apparences des objets et transformée en « espèces sensibles ». Ces espèces sensibles étaient portées, par le nerf optique, au sensorium commune : « l'âme prenant connaissance d'une pierre devient en quelque sorte une pierre (4) ».

Dans la constitution normale de l'esprit vital résidait presque tout entière la puissance de la vision; et la plupart des troubles de la vue étaient sous la dépendance d'une altération de l'esprit vital.

Ces considérations générales étant admises, l'auteur entre alors en plein dans son sujet. Il cherche les causes de l'état morbide du malade dans une altération de l'esprit vital.

Tout d'abord cette faiblesse de la vision, qui a forcé le malade dès son enfance à porter un verre concave, doit être attribuée à la myopie (μωπια) non pas complètement trouble et diffuse comme dans l'amblyopie (αμβλυοπια), mais atténuée, de telle sorte que les malades voient bien les objets rapprochés, et ne peuvent voir au loin. De plus, comme leur vision est meilleure

(1) Quae suo tempore manuali opera curetur et extirpetur.

(2) Αμαυρωσιν.

(3) Hypochyma.

(4) Anima si quidem lapidem cognoscens fit quodammodo lapis.

dans la pénombre qu'au grand jour, ils contractent leurs paupières et les rapprochent.

Il cherche ensuite à expliquer les mouches volantes du champ visuel. Il émet plusieurs hypothèses : ce peut être seulement les cils des paupières supérieures, ou encore elles peuvent exister réellement; il penche pour la première hypothèse, puisque le malade n'aperçoit ces images qu'en regardant vers le haut.

Que penser de l'accident survenu en novembre et qui a subitement affaibli la vision? Il croit à une certaine impureté, une matière étrangère opaque qui se trouverait sur le chemin des « espèces sensibles » et les empêcherait de passer au niveau du cristallin.

Ce phénomène pronostique l'imminence de la cécité (à moins que l'on y remédie), soit par obstruction de la pupille et cataracte, soit par « infarctus » et obstruction du nerf optique, appelée goutte-sereine. Car l'amaurose (*αμαυρωσις*) (1) est, pour les auteurs grecs, plutôt un défaut de transparence de l'humeur cristalline que l'obstruction du nerf optique.

Mais quelle est cette matière obstruant la pupille? Voici revenir sa théorie favorite : c'est le sérum corrompu, *eluvies serosa* ! C'est une humeur découlant de la tête, c'est le sérum en surabondance, provenant de la condensation des vapeurs, ainsi qu'il a été exposé dans la préface.

Il recherche ensuite les différentes causes, prédisposantes et déterminantes. Les physiiciens pensent qu'il s'agit d'une chaleur exagérée de la tête. Mais dans le cas particulier, il faut incriminer les chagrins, les soucis, les lectures assidues, en premier lieu et, en second lieu, l'afflux nerveux venant de la tête. Pourquoi ce sérum envahit-il les yeux plutôt que le restant de l'organisme? Parce que cet homme illustre travaillait surtout avec ses yeux. N'y a-t-il pas là un grand principe étiologique moderne d'ébauché?

Il entreprend alors la description du traitement. Le grand principe, c'est de remédier à la ténuité, à la pauvreté de l'humeur, de la fortifier, de l'épaissir. Voici ce qu'il propose, du moins en général, car chaque médecin peut avoir sa méthode, comme le dit Marcus Tullius (Cicéron).

La première indication est de refroidir la tête, de corriger les causes qui échauffent l'humeur; cela s'obtiendra par un régime

(1) Traduit par Boerhaave : *Obfuscatio* (obscurcissement).

approprié, consistant en oiseaux de basse-cour, chair de veau, les extrémités d'animaux; salades : laitues, endives, etc.; très peu de vin, surtout du généreux, et particulièrement au souper. On le remplacera par de l'hydromel mélangé d'hysope.

De plus, les soucis violents, les travaux absorbants de lecture seront prohibés, car ils portent le sang à la tête.

La seconde indication est de fortifier les « esprits vitaux »; les remèdes ci-dessus y suffiront si, à leur action, on ajoute celle des parfums, des citrons, de l'eau de rose et du vinaigre. Enfin, pour remédier à l'impureté des humeurs, il faut arrêter l'*hypochysis* actuelle qui peut amener la *cataracte* ou la *goutte sereine*.

Pour évacuer les humeurs on instituera un régime sec et des remèdes généraux : usage modéré des boissons et surtout du vin, emploi des hydragogues tels que manne, miel, sirop de chicorée; on ajoutera des adjuvants particuliers agissant directement sur les yeux : mastic et raisin de corinthe (*passulae*); on pourra encore appliquer à l'occiput ou aux omoplates quelques ventouses légères, un cautère à l'occiput et une saignée des veines de l'angle de l'œil. Si le temps s'y prête, on peut également employer les sudorifiques. On ordonnera enfin des exercices corporels, le matin, en les prescrivant à jeun dans un endroit tranquille, une fois par jour.

Le Pois rend hommage aux moyens de traitement employés par les médecins illustres et en particulier Mercatus et Holle-rius. Enfin, si tous ces moyens restent sans succès, il faudra suivre alors une voie opposée et « provoquer la maturation par l'épaississement de la cataracte (1) ».

Mais on ne dut pas user de ce dernier moyen, le célèbre malade guérit par l'effet des remèdes indiqués en premier lieu et, pour témoigner sa munificence, il distribua 300 thalers impériaux aux six médecins (parmi lesquels Le Pois) qui avaient répondu à sa demande.

Nous arrivons à la seconde partie du livre consacrée aux maladies internes de la tête, provoquées par une collection séreuse ou un afflux d'humeur. Cette partie est une des plus importantes de l'ouvrage, soit qu'on considère le point de vue purement médical — on examinera alors avec intérêt les pages fameuses qui traitent des conceptions de l'hystérie — soit qu'on s'attache seulement au côté historique à l'égard duquel on trouvera relatés, avec une précision scientifique, les épisodes de la dernière

(1) Maturandam incrassatione suffusionem censco.

maladie et de la mort du duc Charles. Qu'on nous permette de manifester notre étonnement du fait que les nombreux historiens lorrains ont laissé dans l'oubli ces récits qui devaient séduire tous les amateurs d'histoire locale.

En ce qui concerne le côté médical, nous trouvons d'abord une observation personnelle où il nous conte les graves ennuis que lui causa une migraine (*hemicrania*). Nous avons d'ailleurs fait allusion à cette observation à propos du séjour de Le Pois à Paris. Il nous dit que, pendant quatre années (sur les dix qu'il passa à Paris), « en intimité avec les Muses » (*cum musis contubernium*) il fut en proie à une migraine périodique.

Cette douleur — localisée à la partie antérieure de la tête et au front — le torturait pendant des heures entières, elle ne diminuait que par l'effet de vomissements d'eaux muqueuses et par le sommeil.

Mais après avoir séjourné en Italie et parcouru entièrement l'Apennin au début d'un automne torride, Le Pois vit cette migraine diminuer d'intensité dès son retour en Lorraine.

Néanmoins, les vomissements apportaient une grande gêne à son travail et brusquement la migraine fit place à de violentes douleurs des lombes, dont la périodicité se remarquait au printemps et à l'automne, non seulement quand le vent du Nord soufflait (1), mais encore quand à un vent doux succédait l'humidité ou la pluie et surtout pendant l'orage.

La triple cause de la migraine est tirée des symptômes.

La brièveté, la fugacité de la douleur, le vomissement biliaire inciteraient à penser qu'il s'agit « d'une certaine vapeur de bile bouillant autour du foie (2) »; mais pour lui, il s'agit plutôt de *colluvies serosa*, d'afflux de déchets séreux à la tête, produits soit par les circonstances extérieures telles que l'état atmosphérique (influence de la lune, des astres, des vents), soit par une distension violente des membranes du cerveau. Il trouve la preuve du caractère pathogénique de cette cause dans le fait que la migraine cesse avec le rejet de vomissements abondants; ensuite, il essaye d'établir que les sérosités de la tête peuvent être rejetées par l'estomac; quant à la production du sommeil, elle est due à la fadeur du sérum (*insipidum serum*).

(1) *Quoties aquilo desubito saevit*. Nous examinerons dans la partie étiologique l'intérêt qu'il attache à cette cause.

(2) C'était l'opinion des auteurs. Le Pois n'hésite pas à la contrecarrer une fois de plus.

Ici, Le Pois revient aux théories hippocratiques, puisqu'il admet — comme Hippocrate — la présence de quatre humeurs dans le corps : le sang, la pituite, la bile jaune et la noire.

Enfin, après ces considérations d'ordre général, il aborde son propre cas et décrit ainsi les causes de sa maladie :

« Mais arrivons-en à l'hypothèse et recherchons les causes de ma maladie propre. Pendant mon enfance, non seulement je dormais tête nue, mais, durant la journée, j'avais un petit bonnet à la manière d'un emplâtre protégeant à peine le milieu de la tête; le reste de mon corps était couvert de rares vêtements et je dormais couché sous de légères couvertures, seul, à la lumière et à la chaleur d'un feu léger qu'un peu de bois entretenait. Et j'avais peu d'amusement (car on vivait ainsi autrefois dans les collèges). C'est dans ces conditions que je commençais à souffrir de migraine (1). »

Après de longues digressions, il passe au cas de migraine secondaire et raconte encore un cas personnel analogue au précédent.

A ce sujet, il établit que la migraine peut être primitive (2), secondaire (3), qu'elle peut se produire par suite de la transformation d'une autre affection (4), par accidents (5) ou par le transport des humeurs d'une partie du corps dans une autre (6).

En effet, la migraine se transforme parfois en épilepsie ou en affections graves de la tête dont l'origine réside dans la *colluvies serosa*.

Le sérum peut être mis en mouvement par tout changement de l'état extérieur, par exemple les congestions sont l'annonce d'une modification du temps et les pollutions nocturnes (7) des célibataires sont une indication de la transformation du beau temps en pluie.

Suivent quelques indications du traitement général. Il consistera, avant tout, à essayer de prévenir la migraine (car pour

(1) P. 72.

(2) Πρωτοπαθειαν, *primarium affectum ab alio morbo non dependentem*.

(3) Δευτεροπαθειαν, *secundarium affectum a priori morbo dependentem*.

(4) Μεταπλωσιν, *morbi in alium morbum permutationem*.

(5) Επιγενεσιν.

(6) Διαδοχη.

(7) Εξονειρωγμων.

la guérir, la diète absolue et une application de vinaigre suffiront généralement).

Puis il cite une autre observation, intéressante sous de nombreux rapports :

Il s'agit d'une jeune fille de noble famille dont le tempérament chaud et nerveux était accusé par sa gracilité, son allure générale et ses cheveux noirs; à l'âge de douze ans, elle fut prise de crises convulsives accompagnées de migraine; la nature de la maladie est d'ailleurs fournie par la description qu'en fait l'auteur : elle ressentait des vertiges et peu après un engourdissement du petit doigt de la main gauche, comme un mouvement de fourmis s'y promenant et semblant remonter dans le bras à la manière d'une « aura ». Bientôt, l'annulaire, le médius, le bras en entier étaient pris et la tête se renversait en arrière du corps, en proie à des mouvements convulsifs; sa bouche et ses dents étaient serrées; elle serait tombée à terre si elle n'avait pris soin de se tenir à une table; mais ses sens internes restaient éveillés (vigilabant autem interni interea sensus!).

Il hésite à diagnostiquer l'épilepsie; on peut en effet estimer qu'il s'agit de crises épileptiques, mais il conclut que c'est là un cas d'hystérie. (*Hujus generis hemicrania plurimis mulieribus quae habentur pro hystericis, solet esse infesta, ut postea monebitur diffusius suo loco.*)

En présence des caractères accessoires de cet accès et surtout du fait que les sens internes du sujet tendaient toujours à empêcher la chute, il ne nous paraît pas possible de porter un autre diagnostic.

Nous passerons rapidement sur le deuxième chapitre de *colluvies serosa*; il est consacré au vertige simple dit «*Διων*». A ce sujet, l'auteur examine comment se fait la vision et traite ici encore de sa *Physiologie*, ouvrage perdu pour nous (1).

Le chapitre III est consacré à une affection bizarre qu'il appelle le *carus* et qui a trait à son plus jeune fils, Henri le Pois (2). Ce dernier, en 1611, époque à laquelle le maître écrivait son livre, fut saisi, à l'âge de deux ans et demi, d'un sommeil invincible (3).

L'enfant, les yeux continuellement clos, ne répondait à aucune excitation. Son corps était inerte comme un bloc de marbre;

(1) Page 78, 15^e ligne.

(2) Henri était le plus jeune fils à l'époque où il écrivit son livre.

(3) Αδιεγερλον.

cependant la respiration restait libre et le bon sens demeurait. Ce fut seulement le 9^e jour, après l'ingestion d'un médicament hydragogue, « qu'on lui fit avaler de force, en lui pinçant les narines » que l'enfant, déclaré perdu par les femmes, commença à s'éveiller et sa torpeur diminua peu à peu.

Cette affection, c'est indubitablement, de par l'autorité de Galien, le *carus*. Nous ne voulons pas suivre Le Pois dans sa discussion, dans son diagnostic différentiel de la maladie avec la catalepsie (*catochus*); il distingue à ce propos le *mouvement animal*, c'est-à-dire volontaire, du *mouvement vital*, mouvement indépendant de la volonté, mouvement des muscles nécessaires à la conservation de la vie.

La cause de cet état, naturellement, c'est toujours la *colluvies serosa*. Mais ici, il explique particulièrement bien sa théorie, et fait comprendre très explicitement le sens de *colluvies*. Ce n'est pas seulement l'afflux de sérum, mais bien de sérosité corrompue, chargée de déchets, de toxines, en un mot : *serosa immunditia e corpore et capite*. Est-il bien téméraire de traduire le mot *immunditia* par toxines?

Quant à la maladie en question, nous ne pouvons imaginer à quelle affection il faut la rapporter. Peut-on penser à une typhoïde (1) ?

Nous voici arrivé à la plus longue observation, mais aussi à la plus intéressante au point de vue historique; bien qu'il n'y soit pas nommé, il s'agit, sans aucun doute, de la maladie et de la mort du duc Charles III de Lorraine.

Elle est intitulée de la *parapoplexie* (mot traduit par Boerhaave par : ictus léger, *levis sideratio*), à la manière d'une fièvre tierce comateuse (*Obs. XVI*, p. 88).

Nous ne pouvons traduire littéralement ici ces six pages d'observation, suivies de huit pages de discussion.

Nous allons simplement les résumer.

« Un homme très illustre (*Illustrissimus vir*), d'un tempérament ardent et lymphatique, accomplissait sa soixante-troisième année aux environs du solstice d'hiver de l'année 1606; le vent du Nord soufflant subitement avec violence, il fut saisi, le matin à l'improviste, d'une angoisse extrême, avec grande lassitude, et

(1) Au cours de l'observation XXIII, il donne quelques explications supplémentaires à ce sujet; il admet quatre grandes sortes de sommeil : *Carus*, *Coma pervigil sive typhomania*, *Catalepsis seu catoché*, et *Lethargus*.

en même temps d'une soif ardente et d'un obscurcissement de la vue. Son visage devint d'une rougeur insolite, son teint livide, ses urines copieuses et limpides comme de l'eau transparente; tous ces symptômes l'accablèrent un jour entier, et à l'approche de la nuit arrivèrent insensiblement une certaine somnolence, de la torpeur et de la stupeur, ainsi que la faiblesse des mouvements (1); il devint taciturne, sa mémoire diminua et il commença à divaguer. »

Il décrit ensuite son attitude, son langage, ses mouvements :

« Sa main ne pouvait sans trembler toucher le pain, les aliments, les objets de la table; il les laissait échapper des mains, et rejetait les miettes et les restes non sur la table, mais peu dignement sur sa serviette; pendant le repas, il gardait un silence étonnant et inaccoutumé, et ne s'intéressait pas même aux questions et au récit des nouvelles remarquables. Se levant de table, il se tenait avec peine debout, marchait lourdement, et gardait son chapeau à la main, contre toute habitude; il le laissait tomber, le remettait sur la tête seulement après un deuxième avertissement. Pourquoi prendre des détours? Il urina une et deux fois à plusieurs reprises, non dans le vase qu'on lui présentait, mais contre le mur. Non sans stupeur, toute sa suite s'étonnait de la lenteur inaccoutumée de son esprit, et de la folie de ce héros qui ne s'occupait en rien de ses affaires. Quand subitement, deux heures après son changement d'état d'esprit, le grand homme (Hector) revint à lui, mais frappé d'oubli, ignorant tout ce qui s'était passé. Mais alors la fièvre commença à le gagner, son pouls devint plein et rapide, haletant et inégal, la soif le prit et il passa la plus grande partie de la nuit dans une agitation extrême. »

Le lendemain, la fièvre cessa, puis reprit quarante-huit heures après. Elle suivit son cours jusqu'au quinzième jour, mais à partir du second paroxysme, elle déclina de jour en jour jusqu'à son complet affaiblissement.

Le Pois n'a pas vu cette première attaque de la maladie : il était très probablement au Pont, et ne fut appelé que lors d'une seconde attaque, survenue quatorze jours après le premier accès.

Il observa les mêmes symptômes que ci-dessus, tels qu'on les lui avait alors racontés, avec une légère différence cependant : grande faiblesse du bras, incapacité de le lever, et inclinai-
son

(1) *Atonia*, mot traduit : *imbecillitas*, par Boerhaave.

de la tête du même côté. A la nouvelle lune de février, le malade eut un nouvel accès, puis les mêmes symptômes et la fièvre se reproduisirent six fois, huit fois, et plus souvent, en général chaque fois que se produisait un changement de temps, et cela jusqu'en 1608. Mais ces accès s'étaient très atténués.

Aux environs de l'éclipse de la cinquième lune de l'année 1608 (1), le malade fut pris de coryza, d'expectoration et d'une remarquable lourdeur du cou; la fièvre subit une recrudescence et devint plus violente que jamais; le jour de l'éclipse, le malade était resté éveillé, à cause de ses fréquentes mictions. Vaincu par le sommeil, il s'endormit et urina sous lui. Voulant alors se changer, il se dévêtit dans un endroit exposé au vent et fut pris de frissons violents, de bâillements, de nonchalance et d'une certaine hallucination de l'esprit; cet état devint tel qu'il tomba sur ses genoux fléchissants; remis au lit par les siens, il fut saisi d'une sorte d'amnésie et de folie.

Après une première nuit de veille, ces symptômes augmentèrent encore : bien qu'il ne répondît pas aux questions de manière absurde, cependant il plaisantait, contre toute habitude. A partir de ce moment, son corps brûla littéralement; une soif ardente le tourmenta, et ses urines coulèrent claires et limpides comme l'eau. La nuit suivante s'écoula dans un sommeil agité.

Le lendemain, il parut complètement fou, urina dans son lit, et montra une telle incoordination des mouvements qu'on l'eût pris pour une statue ou un cataleptique. Sur le soir cependant il commença à s'éveiller, à plaisanter, et tomba pour le reste de la nuit dans un sommeil troublé.

Le jour suivant, un peu avant midi, les mêmes symptômes se reproduisirent, mais atténués. Après une nuit passée dans la souffrance, on le trouva plein de bon sens et remis sur pied. Le cinquième jour, le paroxysme recommença à l'heure habituelle, plus violent, avec refroidissement des extrémités, amnésie, folie, mictions au lit, coma prolongé la nuit, et même de l'aphasie; son corps parut si lourd, que ses domestiques pouvaient à peine le mouvoir. Et bien que l'on excitât la peau par de petites ventouses, il ne donnait plus signe de connaissance.

« D'autre part, la respiration devint pressée, difficile, et superficielle; le poulx, de fort et résistant, devint petit, rapide, inégal; son visage était encore plus rouge qu'avant, et ses yeux gonflés de larmes. »

(1) Ce fut exactement le 8 mai 1608.

De minuit à 9 heures, les symptômes redoublèrent; une abondante sudation s'y ajouta, et enfin, aux environs de la dixième heure de la nuit, le malade sortit de son sommeil, revint à lui, reconnut les assistants, et prêta l'oreille à leurs paroles; mais à partir de ce moment la fièvre, plus forte que jamais, commença à faiblir, sur le déclin du jour. Dès le matin, le malade se plaignit d'une douleur des fesses; car son corps très lourd, rendu plus pesant encore par le sommeil — la léthargie, en effet avait duré quinze heures — avait pesé sur les fesses, et on remarqua une grande contrition des chairs à cette place; en quelques heures, la fièvre ayant épuisé la chaleur naturelle, il se produisit une gangrène, dont l'effet pernicieux s'ajouta à la violence du quatrième paroxysme précédant ce refroidissement (refroidissement qui a, d'après Hippocrate, un pronostic mortel, dans les fièvres continues, et pour un corps déjà fatigué). Et le malade épuisé succomba; le plus grand des Princes rendit à Dieu son âme valeureuse (1). »

Tel est, très brièvement et imparfaitement résumé, le récit de la dernière maladie et de la mort du duc Charles III. Il ne peut, en effet, subsister aucun doute à ce sujet. Bien qu'il n'ait pas nommé le malade, la dernière ligne de l'observation serait une preuve suffisante de ce que nous avançons.

Mais d'autres faits viennent confirmer notre hypothèse : tout d'abord les termes dont il se sert pour désigner son malade : *Heros, Hector, Illustrissimus vir*; ensuite et surtout l'âge du malade, soixante-trois ans passés en 1606, donc soixante-six en 1608; la mort survint cinq à six jours après l'éclipse de lune de mai 1608. Nous ne pouvons dire quelle est exactement la date de cette éclipse; mais nous savons que Charles III mourut le 14 mai 1608. Enfin, les caractères mêmes de la maladie et ce qu'en ont décrit les historiens ne laissent aucun doute sur la personnalité de ce fameux malade.

Voici ce qu'en dit dom Calmet, qui d'ailleurs se servit, pour écrire cette partie de l'histoire du prince, de différents textes dont principalement le *Macarismos* de Ch. le Pois :

« Le duc Charles fut attaqué d'une espèce d'apoplexie en 1606, qui était son année climactérique, c'est-à-dire la soixante-troisième de son âge (*Macarismos*, p. 228); mais il eut le bon-

(1) *et heroicam animam Deo Principum Optimus reddidit* (p. 92).

heur d'en revenir, par le secours de ses médecins, et la force de son tempérament.....

.....

Environ deux ans après, c'est-à-dire le 8^e jour de may 1608, le duc Charles tomba malade à Nancy de la maladie dont il mourut (*Macarismos*, p. 228). C'était une fièvre continue, avec redoublements de deux jours à autres, accompagnée d'une espèce d'assoupissement profond qui duroit environ quinze heures, et le rendoit comme immobile, et privé de sentiment pendant les redoublements, après quoi il revenait, ayant le sens fort bon, et le jugement fort présent.....

.....

Il expira le 14^e de may à une heure après minuit, l'an 1608. C'était la soixante-cinquième de son âge, avec deux mois 29 jours (1). »

Dans son *Macarismos*, Ch. le Pois parle brièvement de cette mort; ce n'était pas, en effet, un livre médical, et les considérations qui précèdent y eussent été tout à fait déplacées. Il est cependant étonnant que les différents historiens de Charles III n'aient pas songé à consulter le recueil d'observations de Le Pois.

Après ce long récit, l'auteur entreprend la discussion du cas en question. Il s'appuie sur l'autorité d'Hippocrate (qu'il appelle ici *Optimus Senex*) pour en faire un cas d'apoplexie.

Naturellement, il y a encore afflux de sérosité au cerveau dans ce cas particulier : cela fut d'ailleurs confirmé par l'autopsie du cadavre (2).

La démence ne peut être attribuée à la douleur, car « cet homme magnanime avait déjà supporté, et stoïquement, d'atroces coliques néphrétiques ».

La fièvre était indiquée par le battement des tempes (chez les vieillards, la fièvre est ordinairement plus latente que chez les jeunes). Chez ce malade, elle fut très grande, parce qu'on avait affaire à un homme d'une énorme corpulence, de nature ardente et dont le sang était bruni par l'usage très large d'un vin pur et généreux. Car ce prince, soit par l'effet funeste du grand âge, qui, d'après l'observation d'Aristote, augmente l'indulgence

(1) Dom Calmet. *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine*. Nancy, 1728. T. II, p. 1460.

(2) On sait en effet que le cadavre de Charles III fut donné aux médecins pour l'autopsie (voir dom Calmet, *loc. cit.*).

pour soi-même, était moins continent; ou bien encore, brûlé dès sa première attaque par une soif intolérable, entretenue tout l'hiver par sa fièvre, il s'était habitué à un vin plus fort, et en buvait deux fois plus qu'avant ».

On voit qu'il n'hésite pas à placer l'alcoolisme dans les causes « προκαταρχτικον », c'est-à-dire dans les causes prédisposantes.

Le pronostic sombre est établi : 1° par la première attaque de la maladie; 2° par la constitution naturelle du malade; 3° parce qu'il était dans son année climactérique (1); 4° par la connaissance des maladies propres à sa famille; 5° par la paralysie du bras.

A propos des antécédents héréditaires, Le Pois rappelle que la sœur et le trisaïeul de l'illustre malade avaient été frappés d'apoplexie et en étaient morts subitement; quant à ses enfants, ils souffrent tous d'affections par *colluvies serosa* : diarrhée, vomissements aqueux, rhumatisme, écoulements variés, fièvres catharrales et symptômes hystériques.

En ce qui concerne le traitement institué, chaque symptôme fut traité séparément : pour la fièvre, saignée et purgatifs; pour le coma, frictions, ligatures et tous les remèdes indiqués par Hippocrate. Comme on le voit, peu de pharmacie, car c'est ainsi, dit-il, qu'on doit agir dans les affections dues à la plénitude séreuse.

Pouvons-nous, à notre tour, faire un diagnostic rétrospectif de cette affection? Il s'agit, selon toute apparence, d'un cas d'endartérite avec thrombose. La merveilleuse description clinique nous permet de poser ce diagnostic sans hésiter. Quant à la cause de cette maladie, elle est plus difficile à rechercher. C'est toute l'histoire pathologique des ducs de Lorraine qu'il faudrait traiter pour pouvoir émettre un avis raisonné. Il peut s'agir simplement d'artériosclérose; les artères des tempes battant violemment l'indiquent assez bien, ainsi que les antécédents héréditaires du malade. Nous verrons aussi plus loin que son fils Charles, cardinal de Lorraine, fut un rhumatisant.

Doit-on incriminer l'alcoolisme? Certainement oui; Le Pois le dit lui-même. Quant à la syphilis, c'est un grand point

(1) Les années climactériques existaient pour chaque homme. Elles étaient pour lui présage de malheur, et on les redoutait beaucoup. L'Eglise, d'ailleurs, ne les reconnaissait pas. L. Duret, de Paris, ancien condisciple de Ch. le Pois, et d'une grande piété, combattit violemment ces idées.

d'interrogation qu'il faut poser.... Charles III souffrit longtemps de plaies interminables des membres. Henri II, son fils, fut en proie à des ennuis de même nature, ainsi qu'on pourra le voir par la note ci-dessous (1), et les comptes d'apothicaire que nous donnons au chapitre XI.

Malgré tout, il est absolument impossible de conclure.

Le Pois termine le chapitre par quelques courtes observations qu'il ne peut développer, dit-il, à cause des exigences du typographe. Nous prendrons le même prétexte que lui, et passerons rapidement sur le chapitre suivant, consacré à l'apoplexie légère.

C'est tout d'abord l'observation d'un alcoolique (*Obs. XX*), qui, après un ictus et une période comateuse de quelques jours resta paralysé d'une moitié du corps, et traîna sa vie en menageant aux abords des églises. Cet homme lui sert de prétexte pour blâmer l'incurie des artisans des villes qui « donnent à leur ventre chaque jour tout le produit de leur travail ».

Dans d'autres observations, c'est le climat lorrain qu'il rend responsable des nombreux cas d'apoplexie. On voit qu'à cette époque déjà, le climat lorrain n'était pas d'une clémence absolue.

Au cours de la discussion de ces cas, il ne perd pas une occasion de montrer comment tous les troubles observés proviennent de la surabondance séreuse au cerveau. Il divise l'apoplexie en trois groupes, suivant l'état du sérum, plus ou moins clair, plus ou moins dense :

Apoplexie violente;

— forte;

— légère.

Enfin, l'apoplexie n'est pas toujours causée par afflux du sérum au cerveau. Elle peut l'être aussi par l'engorgement des vaisseaux par un sang noir et non fluide. Le Pois a donc eu la conception, très élémentaire il est vrai, de l'œdème cérébral et de l'artérite oblitérante. Pour citer un cas relatif à cette dernière cause, il décrit l'observation de son parent, Désiré Philbert, conseiller de Charles III, mort en février 1602 alors que la neige et le vent du Nord sévissaient si fort. Phil-

(1) A. D. B, 1377 (1616). Compte de Henry Philippe, drapier : Dudit jour (31 décembre) délivré dix aulnes satin rouge cramoyse grand drap fort de Florence, à couvrir le mattera (matelas) du lit de Son Altesse pour avoir esté tout gasté celluy qui y estoit, à cause de la fluction, à cinq escus l'aune, cy 225 francs (communiqué par M. Roy).

bert, qui était dans son année climactérique, et de forte corpulence, fut terrassé par une crise d'apoplexie de ce genre, qui ne pardonna point.

*
* *

Nous allons maintenant étudier le plus important passage du livre, puisque c'est par ce chapitre que l'auteur est encore connu aujourd'hui : il est intitulé *CONSILIUM DE EPILEPSIA*, et renferme ses théories sur l'hystérie.

Avant nous, d'autres auteurs ont étudié ses conceptions si originales de la pathogénie de l'hystérie : citons seulement BRIQUET (1), AMSELLE (2), et surtout GILLES DE LA TOURETTE (3).

Les conseils sur l'épilepsie sont divisés en cinq paragraphes. Le titre nous apprend déjà que « *l'épilepsie est idiopathique à la tête, et non produite par sympathie de l'utérus ou des viscères, que sa cause réside dans la colluvies serosa distendant le début des nerfs médullaires, particulièrement ceux de la 6^e et de la 7^e paire (4); enfin on y indique le traitement de cette affection* ».

Tout est étonnant dans cette affection : c'est d'abord l'abolition de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat; l'insensibilité du corps à toute excitation et même à des tortures.

Tout cela, c'est le sens externe; mais le sens interne est aboli, et l'auteur trouve digne d'étonnement la rapidité avec laquelle revient l'esprit vital après la libération d'un tel paroxysme.

Le « mouvement animal » est troublé dans toutes ses manifestations : les yeux révoltés, les bras et les jambes contracturés et agités à longs intervalles si fortement qu'on ne peut les empêcher. Le cœur bat violemment et frappe le sternum; l'estomac et l'intestin, ainsi que l'utérus sont en mouvement; le pouls aussi est irrégulier et sa fréquence augmentée.

La deuxième proposition recherche les conditions de production de ces symptômes, leur fréquence, leur intensité; il cite le cas d'une jeune fille noble qui passa une année entière dans des crises violentes, qui s'espacèrent ensuite, mais sans

(1) *Traité de l'hystérie.*

(2) *Thèse de Nancy.*

(3) *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie, d'après l'enseignement de la Salpêtrière.* Paris, Plon-Nourrit, 1895.

(4) Cette notation des nerfs craniens n'a aucun rapport avec la nôtre.

cesser complètement, jusqu'en 1616. Ensuite il s'étonne de la disproportion qu'il y a entre la cause immédiate, et l'intensité de la maladie :

C'est en effet une frayeur, une parole, la vue d'une araignée, une joie, une peine, l'audition d'une chose ridicule ou agréable, une sévère méditation qui provoquent habituellement l'accès; ce peut être aussi un brusque mouvement de la tête ou du corps, un brusque sursaut du lit, la sonnerie des cloches, etc.... Bien plus, chez la jeune noble en question, toute prise d'aliments solides ou liquides provoquait l'accès.

La quatrième proposition traite de l'invasion de la maladie et de sa résolution. L'invasion est subite, survient à un moment quelconque, sans que l'on s'y attende. Quant à la résolution, il fait remarquer qu'elle se produit souvent, comme chez cette jeune noble, par le rejet d'une abondante écume, ou encore par des vomissements aqueux.

Dans le cas particulier, le traitement consista en hiera, theriaque, sternutatoires appliqués aux narines, rue, origan et odeurs fétides.

Après cette première description, il commence à discuter longuement ces propositions. Chemin faisant, il traite de l'hystérie, dont il n'a pas méconnu les rapports fréquents avec l'épilepsie.

Ce sont tout d'abord deux observations d'hystérie, destinées à montrer que le mouvement peut n'être aboli complètement qu'après la perte des sens; l'un de ces cas a trait à une femme noble, Françoise de Housse, qui, avant d'être saisie d'une « suffocation hystérique », perdait la faculté d'entendre, avait de l'aphonie et de la cécité passagère; enfin elle présentait une certaine dyspnée, et son corps était animé de mouvements violents.

Une autre jeune fille, une religieuse, prise d'un violent accès, faillit même un jour être enterrée vivante, étant déjà enfermée dans la bière. Son sommeil était en effet si profond qu'on la crut morte.

Tous les médecins, Hippocrate et Galien en tête, admettent que les symptômes hystériques proviennent de l'arrêt du flux menstruel. Cette opinion est si bien assise, dit-il, qu'elle continue à régner au moment où il écrit. Et cependant il ne la peut accepter. Certes, il est respectueux de l'autorité des anciens, mais pourtant, malgré toute sa modestie, il ne peut oublier

son expérience journalière. Chez une jeune fille, atteinte de symptômes hystériques si violents qu'elle pouvait à peine respirer, les règles étaient régulières et normales, bien plus elle avait des hémorragies hémorroïdaires. Donc, il n'est pas douteux que le sang menstruel doive être mis hors de cause.

D'ailleurs, si la suppression des règles était la cause de l'hystérie, pourquoi les fillettes non réglées n'en souffrent-elles pas? ou bien encore les vieilles femmes qui n'ont pas cet émonctoire? Et encore, il ne veut pas parler des hommes, qui peuvent avoir une telle abondance de sang dans les veines qu'ils en émettent parfois spontanément jusqu'à 20 litres (?), sans qu'aucun symptôme hystérique ne précède.

Les femmes mariées, de leur côté, qu'elles soient réglées ou non, se comportent dans cette maladie comme les autres femmes. D'ailleurs une jeune fille pourra se marier, concevoir et rester hystérique, « même dans les bras de son mari (1) ! »

On admettait de même que les troubles hystériques provenaient de la rétention de la *semence féminine* (*semen*). Il n'en est rien, puisque de très petites filles, qui n'émettent certainement pas encore de *semen* peuvent être hystériques. Et l'auteur oppose à la théorie qui attribuait l'hystérie à la rétention du fluide spermatique dans les deux sexes, la conception beaucoup plus juste de l'influence des excès vénériens dans l'étiologie de la maladie.

Les médecins ont voulu jusqu'ici placer le siège de l'hystérie dans l'utérus, ou encore dans d'autres viscères tels que l'estomac.

Ce n'est pas son avis à lui; seule la tête est cause de cette affection, faussement appelée hystérie.

Itaque concludamus tot tantorumque symptomatum, quae falso hysterica creduntur, parum justis de causis uterum, ventriculum, aut aliud ex visceribus accusari, sed eorum omnium unum caput esse parentem, idque non per sympathiam sed per idiopathiam affectum male et perculsum eos motus universum corpus concutientes ciere (2).

Il est inutile de souligner l'importance de ces lignes, dans la question de l'hystérie; d'ailleurs, d'autres pages aussi intéressantes se rencontrent encore.

(1) Eadem experiri accidentia vel in mediis virorum amplexibus (Sect II, Pars. II, Cap. VII, p. 137).

(2) P. 144.

Quelle est donc la cause de cette maladie? C'est encore et toujours l'afflux de *colluvie séreuse* à la tête. Dans ce cas particulier, le sérum afflue à la partie postérieure de la tête et abolit les sens. Si le sérum infiltre le début des nerfs rachidiens, c'est le corps entier qui est privé de mouvements et de sensation. Il insiste de nouveau sur les causes productives de l'affection; les tristesses, les joies, tous les troubles de l'âme, mettent en mouvement le sérum contenu dans le cerveau et l'on s'explique ainsi la production de l'abcès; il en est de même de l'usage du vin.

D'ailleurs la cessation de l'accès peut être obtenu par des vomissements abondants, comme il l'a vu chez une jeune fille qui vomit plusieurs litres; c'est donc bien la preuve que cette eau était cause de la maladie. A l'appui il cite encore l'intéressante observation suivante :

Il s'agit d'une jeune fille de son village qui souffrit de ces symptômes pendant tout le printemps de sa dix-septième année, symptômes violents, tenaces et durant tout un quartier de lune; tout d'abord son corps était animé de mouvements, puis un profond sommeil la tenait, elle paraissait ensuite revenir à elle mais délirait légèrement et restait éveillée. Et, chose extraordinaire, dès le premier accès une quantité incroyable d'eau coula par sa bouche à un point tel que ses draps en étaient remplis. Après le second paroxysme, elle commença à saliver nuit et jour pendant une semaine et si abondamment que, ayant donné l'ordre de la faire cracher dans une petite tasse, elle la remplit en moins d'une heure d'une eau claire et pure et en une seule journée, elle en rendit jusqu'à 4 livres.

D'où provient cette eau, non pas des poumons, mais bien de la tête, ce que prouvent tout d'abord l'autorité d'Hippocrate et de Galien (1) et ensuite la possibilité de la transmutation de l'hypnose en paralysie, et il cite l'observation d'une jeune religieuse, atteinte depuis plusieurs années de troubles hystériques, qui eut de la paralysie du bras et de la jambe gauches (avec cessation des accès hystériques), puis du bras seul. On ne peut nier l'importance d'une telle observation, pas plus que des lignes qui suivent, où il note le changement d'un *tremblement remarquable des bras en paralysie des mêmes membres*. Il fut le premier à connaître les tremblements hystériques.

(1) Coac. præen. Aph. 358.

L'anatomie pathologique, prétend-il, lui prouve encore la véracité de sa conception pathogénique des affections *épileptiques*.

L'autopsie d'un citoyen de Pont lui permit de trouver le cerveau et le début des nerfs baignant dans la sérosité (1).

D'ailleurs c'est cette plénitude séreuse qui provoqua tous les symptômes observés, ainsi que l'a déjà remarqué Hollérius. Lui-même l'a reconnu chez une jeune fille hystérique trahissant sa plénitude séreuse par son aspect extérieur, par ses antécédents héréditaires et personnels, et par les symptômes actuels : la lenteur de l'esprit, l'amnésie, la paresse du corps, la faiblesse des jambes, la pâleur du visage et la douleur de tête avec rougeur des lèvres, les paupières pouvant à peine s'ouvrir, l'abondance des urines et les larmes involontaires ne montrent-ils pas l'afflux de la sérosité ?

La prophylaxie de l'affection découle de la pathogénie : éviter toute cause de plénitude séreuse à la tête et évacuer la sérosité qui peut s'y être rassemblée. Ce sera tout d'abord par une alimentation relativement privée de liquides; mais il ne comprend pas là les viandes salées, les viandes de bœuf, gibiers et légumes de tout genre, surtout parce qu'ils nourrissent peu sous un gros volume, mais les viandes d'animaux adultes, prises en petites quantités, et peu de boisson.

On s'abstiendra de fruits et surtout de pommes et poires, qui augmentent la *colluvies serosa*. *Vinum in his affectibus quasi venenum est* : le vin est dans ces affections un véritable poison ! On le remplacera par de la tisane magistrale vulgaire, l'eau de mélisse et l'hysope; enfin comme remèdes, ceux qui favorisent la liberté du ventre.

On joindra à ces procédés très simples *l'exercice méthodique du corps*, comme Hippocrate le conseille. Ch. le Pois a ordonné à cette jeune fille noble, dont l'histoire fut racontée plus haut, de faire tous les jours, et par tous les temps, une promenade à pied d'une heure.

En ce qui concerne l'évacuation du trop plein de sérum, c'est toujours le même principe : purgation et saignée (*utraque evacuatio*). On pratiquera la saignée quand les hémorroïdes ou les autres émonctoires cessent de couler. La purgation a des

(1) Il semble que l'on se trouve plutôt en présence d'un cas d'œdème cérébral, dans lequel on peut observer des symptômes se rapprochant fortement de ceux de l'épilepsie franche.

indications plus générales. Elle se fera par les drogues habituelles. On pourra encore donner des clystères, et les diurétiques seront certainement utiles dans certains cas, ainsi que les frictions et les ligatures. L'auteur cite encore des cas d'hystérie guérie par un cautère derrière la tête, ou des vésicants.

Ne nous étendons pas plus longtemps sur ces conseils de thérapeutique, et abordons l'étude de l'important « *Appendix seu annotatio* » au chapitre de l'épilepsie, qui forme un paragraphe surajouté.

« Ces notes, dit-il, ne seront pas inutiles pour montrer la possibilité du changement de l'épilepsie en hystérie. »

C'est, en premier lieu, un cas d'*epilepsia levis* des plus intéressants, survenu chez « une jeune noble, dont il a déjà entretenu le lecteur à propos de la migraine, chez laquelle le premier accès fut certes un cas d'épilepsie légère, dans laquelle les symptômes étaient si peu intenses et si peu sensibles, que la malade restait en place, ne tombait même pas, et revenait à elle dans un court délai; ce que Galien dit pouvoir être guéri par le seul moyen du régime; mais les retours de ces accès prouvèrent que l'on avait affaire à quelque chose de banalement hystérique. »

Enfin, cette doctrine est prouvée par la série de symptômes qu'on rencontre chez la plupart des femmes regardées par les médecins comme hystériques, et qu'il ne veut nommer à cause de la « pudeur féminine. »

L'observation suivante est la dernière du chapitre : elle se rapporte à toutes ces femmes, en général, qu'il n'ose pas nommer, et qui, bien que *purgées* souvent par le sang menstruel et l'ovulation, et malgré leurs fréquents rapports conjugaux (1), éprouvent, aux changements de temps, à l'automne et au printemps, la sensation de quelque chose de glacé au sommet de la tête; puis une grande douleur étreint leur front et leur tempe gauche (ce sont habituellement des mélancoliques (2), d'un aspect grêle et sombre, et très noires de chevelures); elles ont une sensation d'étreinte, derrière l'occiput, et ressentent dans les bras et les jambes d'un même côté des mouvements de fourmis; enfin le sommeil surprend leurs sens, et le corps entier est comme convulsé et tourné de la même manière. C'est ensuite une sensation d'angoisse à la poitrine, et une

(1) *Raro a mariti lumbis discedentibus...*

(2) *Splenicae.*

courbature de l'abdomen, durant plusieurs jours, en même temps que de l'engourdissement du bras; il y a cependant des périodes de répit, mais ces symptômes reviennent parfois si fréquemment que quelques personnes peuvent à peine passer tranquillement la moitié de l'année; ces symptômes peuvent se reproduire à la moindre occasion, non seulement aux changements de température, mais à un mouvement quelconque du corps, et même au goût de certaines odeurs.

De nouveau, il insiste sur la stupidité de ceux qui attribuent tous ces méfaits à l'utérus, et cite encore le cas d'une fillette, sœur de la précédente, qui à l'âge de sept ans (1) fut prise d'une torsion du cou, qui dura non pas un jour comme une migraine, mais bien trois ans, et dont la guérison ne put être obtenue que par l'usage des eaux de Plombières.

Et pour terminer, il énonce alors une proposition qui est peut-être la plus originale des idées médicales de ce siècle. Elle provoqua de longues querelles pendant près de deux siècles, et ne prit toute sa valeur que depuis les récentes expériences de l'école de Nancy (2).

« Tous ces symptômes de migraine spéciale ayant existé chez moi-même, et chez une jeune fille avec les mêmes caractères, pourra-t-on dire que ces symptômes communs à un homme et à une femme peuvent être causés par l'utérus? C'est absolument ridicule : prorsusque eadem in uterum regeri in me non nisi ridicule et absurde possunt... (3) ».

Telle est la première conception de l'hystérie chez l'homme. On conçoit l'importance d'une telle théorie, et de tout ce chapitre que nous venons d'analyser succinctement.

(1) Quâ aetate ob omni criminis suspicione longe alienus est uterus...

(2) Les idées de Ch. Le Pois eurent un grand retentissement; elles soulevèrent, ainsi qu'on devait s'y attendre, d'ardentes controverses, et furent l'origine du débat passionné qui, à la fin du xvii^e siècle, s'éleva entre Willis, soutenant l'origine nerveuse de l'hystérie, et Highmore, qui croit encore à son siège viscéral, bien que l'utérus ne soit plus exclusivement en cause. Mais l'opinion du médecin de Pont-à-Mousson devait être consacrée par les observations du grand Sydenham, dont la lettre à Guillaume Cole (1681) est certainement ce que les siècles qui ont précédé celui-ci nous ont laissé de meilleur et de plus complet sur l'hystérie..... »

GILLES DE LA TOURETTE. *Loc. cit.*, t. III, p. 15.

(3) Sect. II, Pars. II, Cap. VIII, p. 181.

D'autres avant ont montré déjà la place importante qu'on doit donner à Le Pois dans l'histoire de cette grande maladie. Gilles de la Tourette, parmi tous, a mis en lumière les points importants de l'étude du médecin de Pont-à-Mousson.

Tout d'abord, au point de vue de l'étiologie de la maladie, nous avons vu qu'il admet l'influence de l'hérédité nerveuse, et l'hystérie familiale. Il reconnaît l'influence des chagrins, des émotions, des contrariétés, des odeurs mêmes, et donne des descriptions d'accès hystériques que nos livres de cliniques pourraient lui envier.

Il a certainement vu des cas d'hystéro-épilepsie; sa seule manière de grouper dans le même chapitre les deux maladies nous prouve qu'il a compris leur grande parenté. Il a connu, ainsi qu'il résulte des pages précédentes, la grande et la petite épilepsie, le grand et le petit mal. En ce qui concerne la symptomatologie de l'hystérie, on retrouve dans ses observations des cas d'apoplexie hystérique, de torticolis, des contractions, des paralysies (hémiplegie, monoplegie, paraplégie); il a fort bien observé les phénomènes d'anesthésie de même nature, et les troubles des organes des sens et de l'état mental.

Rappelons aussi qu'il décrit des cas de sommeil, de dyspnée, de salivation et de vomissements de même nature.

Quant à sa pathogénie, nous venons de voir qu'il fut un des premiers à nier la conception de l'influence de l'utérus, et à incriminer le cerveau. Le premier, il constata l'hystérie masculine.

Et cependant, on ne reconnut pas de suite la valeur de ses théories. A l'époque où il les émit, on dut le prendre pour un fou.

En 1819, au début du xix^e siècle, un médecin, Louyer-Villermay, accorda de nouveau à l'utérus le rôle principal dans la genèse de la maladie, et nia l'hystérie masculine! Il fallut attendre ces dernières années pour voir triompher les idées du médecin lorrain. Ce furent encore deux Lorrains qui continuèrent son œuvre, à trois siècles d'intervalle.

En terminant ce paragraphe, qu'il nous soit permis de rattacher le médecin mussipontain à cette grande école de Nancy, et de réunir au nom de Charles le Pois ceux de Liébault et de Bernheim.

*
* *

Le Pois étudie ensuite les maladies du thorax *ab illuvie serosa*. Ici le mot peut parfaitement se traduire par débordement séreux. Voici les points principaux de ce chapitre :

Il comprend l'étude de la syncope mortelle, des palpitations de cœur, de la toux, de l'asthme intermittent, de l'hydropisie, de l'hydatide pulmonaire, de la dyspnée grave, et de la pleurésie.

Parlant de la syncope mortelle, Le Pois dit qu'elle a pour cause l'abolition du mouvement du cœur par obstruction, inhibition de la sixième paire nerveuse (1), produite par la descente de la sérosité (*eluvies*) du cerveau vers le cœur.

Et pour empêcher le mal au début, rien ne prévaut le conseil d'Hippocrate (2) qui ordonne de saigner et de dériver l'eau de la tête par tous les moyens.

Il a vu de nombreuses palpitations cardiaques, de toute intensité, depuis celles que l'on pouvait sentir en appliquant la main au-devant du sein gauche, jusqu'à celles que l'œil pouvait voir, le sternum et même le thorax entier étant parfois soulevé par la violence des battements cardiaques. L'étiologie de cette affection est bien décrite : on la rencontre chez les hypocondriaques, les femmes dont les règles sont insuffisantes; elle peut attaquer à l'improviste, soit les personnes bien portantes, soit les malades.

Leur cause peut résider dans une altération du cœur, des vaisseaux et du sang lui-même, ou encore du souffle vital.

Mais la cause déterminante est, comme toujours, la *colluvies serosa*. A l'appui de sa thèse, il cite un intéressant cas de péricardite.

« Comme je l'ai souvent observé, l'an dernier en particulier avec mon collègue Pierre Barot et M. Antoine, chirurgien de Gorze, chez un laboureur nommé Jacob Loret, atteint depuis longtemps de palpitations cardiaques et de difficulté de respirer: nous trouvâmes chez lui le péricarde largement distendu et renfermant plusieurs livres d'eau (3). »

(1) Leur classification des nerfs craniens ne correspondait en rien à la nôtre.

(2) Lib. aph. Aph. 3.

(3) Obs. 39, p. 193.

L'abondance de l'eau dans le péricarde et la distension de cette membrane ne surprendront pas, ajoute-t-il, si l'on songe que « *j'ai trouvé autrefois quatorze livres de pus dans la capsule du rein, chez Elisabeth des Bordes* ».

Les signes des palpitations sont: les bourdonnements d'oreille, l'obnubilation de la vue, les douleurs soudaines, le sentiment que tout chancelle; les autres symptômes sont principalement la fièvre et la difficulté de respirer.

Le traitement, prophylactique et curatif se fera de trois manières :

1° Par la saignée;

2° Par une purgation générale (semences de carthamus, séné oriental, thérébentine, poudre de hiéra, agaric, rheum barbarum [rhubarbe], chou-marin [soldanelle] et un électuaire dia-phœnicum de citron) (1).

On fera de la révulsion externe, par des ventouses, des frictions, des ligatures, et à l'intérieur on administrera les diurétiques : racines de grande-rue, scorzonnaire, herbe capillaire, bétouine, melissophile, romarin, marjolaine, agripaume, verge d'or, etc.

Nous verrons plus loin la formule du sirop de Mercatus, aux scories de fer, très utile dans le cas présent.

Malgré tout notre désir d'avancer dans l'étude de son livre, il faut nous arrêter, un instant encore, à son diagnostic différentiel de l'hydropisie pulmonaire.

« *L'hydropisie pulmonaire étant une affection importante et justiciable de traitements nombreux, il importe qu'elle soit distinguée des autres maladies avec lesquelles on pourrait la confondre, la difficulté de respirer leur étant commune.*

Tout d'abord un symptôme commun avec l'empyème sera le murmure de l'eau, qui peut être perçu dans les profondeurs de la poitrine quand on fait tourner obliquement le corps d'un côté ou de l'autre, ou encore lorsqu'on fait secouer les épaules du malade par un homme solide. Mais le signe pathognomonique est, sans aucun doute, la difficulté de la respiration, et sa fréquence, qui arrive subitement dans le premier sommeil, empêche le repos, mais se calme peu à peu, au retour du jour. Ce

(1) C'était une curieuse composition de dattes, amandes, miel, poudre de gingembre, poivre, muscade, cannelle, feuilles de rue, dans de Crête, fenouil et turbith.

signe, que la raison m'indiqua, fut vérifié par l'expérience de tous. Un autre signe non commun à toutes les hydropisies thoraciques, mais spécial à celles causées par l'écoulement du sérum de la tête dans le thorax, consiste dans la paralysie de l'un ou de l'autre bras, paralysie qui a pour cause, ou bien le débordement de l'eau séjournant dans la poitrine et les relations de voisinage des vaisseaux de l'aisselle, ou plutôt la compression et le refroidissement par l'eau séjournant dans le thorax des nerfs qui vont dans le bras; ceux-ci étant gênés, il faut que le bras soit privé de sensation et de mouvement (1). »

Plus loin, il distinguera la pleurésie de la péricapnemonie (2):

« Bien que le principe du traitement de la pleurésie et de la péricapnemonie soit le même, il est cependant nécessaire de les distinguer; leur similitude a souvent trompé les savants, comme Hippocrate l'a dit (3), mais les jeunes se souviendront que l'on distingue la pleurésie de la pneumonie par le caractère de la douleur, qui, dans la première maladie, est plus aigüe et étroit (4) violemment un seul côté ou les deux côtés du thorax, tandis que dans la péricapnemonie, la douleur est certes très grande, mais plus sourde et ne tient la poitrine que peu de jours; elle est localisée presque au-dessus de la mammelle; enfin, encore un caractère distinctif: dans la péricapnemonie, aussitôt les premiers jours, une expectoration sanguinolente survient abondamment, surtout si la maladie doit se terminer de manière heureuse; mais cela peut durer plus longtemps et même quarante jours, ainsi que je l'ai observé non sans étonnement chez le très fort et puissant seigneur Antoine de Gâtinois de Drouville, qui, atteint d'une pleurésie compliquée, de péricapnemonie, retira grand profit d'une expectoration sanglante si abondante que, chaque jour, il souillait plusieurs draps par le pus rejeté; malgré cela, il ne put tout évacuer, ainsi que me l'apprit l'autopsie de son cadavre, dans lequel je trouvai un abcès du pmon, le malade étant mort d'une rechute de la maladie quatre ans après (5). »

(1) Obs. 57, p. 243.

(2) Il entendait vraisemblablement par péricapnemonie la pneumonie franche et la broncho-pneumonie.

(3) Lib. I de morbis. Aph. 56.

(4) Pungit.

(5) P. 255.

Nous avons cité ces quelques lignes qui, mieux que toute longue explication, nous fixeront sur les connaissances cliniques de Le Pois.

Nous passerons forcément sous silence l'intéressante observation de Françoise Borgia, femme de Marc de Norroy, si minutieusement décrite qu'on croirait, en la parcourant, lire une page de médecine moderne. Antécédents héréditaires, personnels, rien n'est oublié. Cette observation, écrite il y a trois cents ans, aurait pu l'être hier, avec de légères modifications. C'est très probablement la relation d'un cas compliqué, pleurésie bacillaire au début, puis pleuro-péritonite de même nature, et enfin méningite terminale.

Hippocrate et les médecins contemporains pensaient que la pleurésie ne peut suppurer avant le quatorzième jour. Là encore, Le Pois s'élève contre cette idée. Il a vu des pleurésies se terminer en sept jours, notamment chez un de ses parents par alliance, Jacob de Saintignon, « chez qui le froid et la fièvre revinrent après le 4^e et même le 7^e jour, et provoquèrent la suppuration », ce que confirma l'autopsie.

Lui-même souffrit d'une légère pleurésie. En 1606, pendant un hiver rigoureux, il prit froid au bord de la Moselle, où il se tenait pour encourager ses gens qui plantaient des poteaux pour barrer les rives du fleuve (1). Il éprouva pendant seize jours un point de côté, qui disparut d'ailleurs uniquement en gardant la chambre.

Combien d'observations aurions-nous encore à citer dans ce chapitre! Avec quelle abondance de détails il décrit le cas de Chrétien de Chatenois, seigneur d'Eccuelle; la description de la crise de dyspnée nocturne de ce vieillard est une page magistrale. Enfin signalons, pour terminer, son observation intitulée « *de Hydatide Pulmonis* ».

Il s'agit d'un jeune étudiant bourguignon, Nicolas Jacques, seigneur de Lombar, accablé, depuis de longues années, par une violente fièvre et une dyspnée invétérée.

« Après sa mort, survenue en février 1609, on trouva dans son cadavre; outre une tumeur inflammatoire du foie, de l'hydropisie du thorax, mais dans un seul côté seulement, et le pou-

(1) Probablement à cause des grandes crues, très fréquentes à cette époque. Elles ont d'ailleurs complètement changé le cours de la Moselle en cet endroit.

mon rempli de vésicules gonflées d'humeur transparente comme du blanc d'œuf (1). »

Ailleurs il explique la formation de ces vésicules en disant : « Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le sérum, soit muqueux ou plutôt purulent, puisse se concréter en vésicule (2) ? »

Il est évident qu'il ne pouvait penser au *taenia echinocoque*.

*
* *

Il nous reste encore trois sections du livre à étudier; seule la première nous retiendra quelques instants. Nous en placerons l'étude à la fin de ce paragraphe, elle précédera ainsi immédiatement l'analyse du livre sur les dysenteries qui n'est qu'une observation pouvant être rattachée à cette première section, un peu plus détaillée pour les besoins de l'actualité.

Nous passerons donc complètement sous silence la dernière partie consacrée aux « fièvres par *colluvies serosa* », bien qu'elle présente de l'intérêt. Il applique à la pathogénie de la fièvre que, jusqu'à lui, on croyait être due uniquement à une hyperactivité du cœur, sa fameuse théorie de l'engorgement séreux, ou plutôt, pour traduire d'une manière moderne le mot *colluvies*, de sérum chargé de toxines (3) !

Abordons maintenant son étude du rhumatisme (4).

Dans un premier conseil, l'auteur étudie le rhumatisme articulaire aigu. Il explique tout d'abord la raison qui le poussa à écrire ces lignes :

Aux calendes de septembre, le collège de médecins était réuni pour discuter sur les causes et remèdes du rhumatisme, et sa prophylaxie. Il dit ce qu'il pensait; suivant son habitude, il

(1) Sect. III, Cap. VII, obs. LIII.

(2) Sect. III, Cap. VII, obs. LVII.

(3) Il étudie toutes les modalités de fièvre tierce, fièvre quarte, etc. Dans notre région, ces maladies ont perdu la plus grande partie de leur intérêt. Il n'en était pas de même du temps de Le Pois. L'abondance des marais et des eaux stagnantes faisait de la Lorraine une source de paludisme presque complètement disparu de nos jours.

(4) DE ARTHRITIDE.

C'est bien le rhumatisme articulaire aigu dont il s'agit, mais n'oublions pas qu'il intitule cette section : *Morbi externi habitus a diluvie serosa*. Aurait-il entrevu une conception plus générale de l'auto-intoxication de l'organisme ? Sa méthode de prophylaxie du rhumatisme tendrait à le faire croire.

ne fut pas d'accord avec les médecins et l'école entière, car il prit en considération non pas l'autorité de ses collègues, mais seulement le poids du raisonnement : « *J'examinerai plus ce qui était dit, que qui le disait et remarquai que toutes ces choses savantes ne s'accordaient pas souvent; je prétendis que toutes autres étaient les causes du rhumatisme qui accable depuis plusieurs années le plus grand des Princes (1), et aussi beaucoup d'autres, et presque tout le monde. Ces causes, personne ne les a dites jusqu'ici.* »

Les raisons qui le poussèrent à émettre ces idées (car, dit-il, il est téméraire de s'écarter sans raison des opinions anciennes), ne sont pas un vain souci d'orgueil personnel; il ne demande qu'une chose, c'est que son travail détermine quelqu'un plus adroit que lui à énoncer d'autres meilleures idées. Personnellement, il a été largement récompensé, puisque le plus grand des Princes, en présence de tout le corps médical, lui a demandé de rédiger ses théories, afin qu'elles puissent être mieux discutées par les autres médecins. Il reconnaît avant tout, avec ses collègues d'ailleurs, que le mode de production du rhumatisme articulaire ne réside pas uniquement dans une *intempérie* (2), mais qu'il existe certainement aussi une solution de continuité des ligaments articulaires, reconnaissable par l'intensité des douleurs.

Cette distension peut agir mécaniquement, en distendant l'articulation et en écartant les os l'un de l'autre. Mais pour lui, la cause principale des douleurs est encore le *diluvies serosa*, c'est-à-dire qu'il admet bien que l'épanchement peut, dans certains cas, agir mécaniquement, mais que, le plus souvent, le sérum agit par les *immondices* (nous dirions les toxines) qu'il renferme. Cette conception n'est-elle pas tout particulièrement intéressante dans le cas présent?

(1) Le cardinal Charles de Lorraine, frère de Henri II.

(2) *Intemperies*. La notion d'intempérie repose sur la théorie des quatre humeurs naturelles du sang : le sérum, la pituite, la bile noire et la bile blonde; ces humeurs doivent être dans une proportion bien déterminée pour que se conserve un bon état de santé. Toute rupture de cet équilibre est une intempérie, dans le langage hippocratique; c'est alors la maladie, et, selon que l'une de ces humeurs prédomine, l'affection tire ses caractères de cette prédominance. Pour Hippocrate ce sont la bile et la pituite qui jouent le plus grand rôle dans la production des intempéries;

Voir : HIPPOCRATE. *Lib. de humoribus, de morbis III, de natura hominis*, etc...

Il développe longuement les preuves de ce qu'il avance, prenant déjà en exemple le cas du cardinal Charles de Lorraine, dont il résume l'observation un peu plus bas. On ne peut en rien incriminer une altération des viscères. L'autopsie de cet illustre malade le prouva (*il mourut d'ailleurs de péricnemonie et non de rhumatisme*). On trouva tous les viscères normaux par leur couleur, leur aspect et leur consistance.

Quelles sont donc les causes du rhumatisme chez cet illustre malade? Tout d'abord des causes d'ordre général : l'aspect extérieur du malade, son tempérament chaud, ses cheveux noirs, la vivacité de l'esprit à tous les travaux, en outre son ardeur à chasser, à se livrer de façon exagérée aux exercices physiques, l'emploi journalier du vin chaud d'Espagne, enfin de lourds soucis expliquent les atteintes du rhumatisme.

Quant aux causes externes, ce sont toujours les mêmes : exposition au froid, négligence à se couvrir. Ce qui prouve encore la surabondance du sérum dans ce cas, c'est que cet illustre prince urinait beaucoup et fréquemment. Car pour Le Pois, ce n'est pas là seulement un signe de rhumatisme, mais un effet d'ordre général, commun à toutes les « *fluxions* » de tout genre.

De plus, il eut, comme cela est fréquent, d'abondantes selles liquides survenant par accès. Ne sont-ce pas là des preuves suffisantes de décharge de saletés, d'immondices par tous les émonctoires? Donc cette *diluvies serosa* est bien la cause du rhumatisme.

La guérison de l'affection en cause nécessiterait un chapitre spécial. Rappelons les grandes lignes de son traitement, qui ne s'écarte d'ailleurs pas de sa méthode générale.

Il y a trois grandes règles : évacuer l'abondance de sérosité, corriger l'intempérie, et enfin diminuer la trop grande densité du corps entier.

Il faudra faire, en outre, de la thérapeutique symptomatique : la douleur, la diarrhée, le sommeil nécessiteront des traitements spéciaux.

Nous n'insisterons pas plus longuement, car nous reviendrons sur ce sujet quelques pages plus loin en étudiant sa thérapeutique.

L'observation par laquelle Le Pois termine ce premier conseil sur le rhumatisme, présente un intérêt considérable historique, puisqu'il s'agit de la maladie et de la mort du cardinal Charles de Lorraine, fils de Charles III et frère de Henri II.

« Aux environs de la nouvelle lune du mois de novembre 1607, la fièvre, le rhumatisme, la somnolence et d'autres symptômes accablaient l'illustre prince depuis quinze jours; subitement survint une grave difficulté de respirer, accompagnée de douleur de toute la partie supérieure du thorax et d'une toux peu fréquente : cette douleur disparut quatre jours après, mais le malade commença à dormir, les joues rouges; la fièvre et la dyspnée augmentèrent. »

De suite, Ch. le Pois attribua ces symptômes à la péripneumonie, malgré les autres avis qui penchaient pour le catharre simple avec fièvre. Cependant les signes pathognomoniques ne manquaient point. D'ailleurs son diagnostic fut confirmé par l'autopsie, quand « cet homme très pieux (*Vir Piississimus*) eut rendu sa grande âme à Dieu ».

Le second conseil sur le rhumatisme traite du rhumatisme articulaire chronique, avec ou sans tophus. On y trouve notamment le récit de la maladie d'Antoine Henri, apothicaire du duc de Lorraine, dont nous avons parlé plus haut.

Nous n'insisterons pas, car il nous faut étudier plus longuement le chapitre consacré aux maladies de l'abdomen, formant la quatrième section du recueil.

C'est tout d'abord la diarrhée séreuse, avec vomissements aqueux. Il en fait une affection fort fréquente, se produisant à la fin de l'automne, aux changements de température. Notons ces conseils pour le traitement de l'affection : mettre le corps à l'abri des intempéries, au repos dans un lieu chauffé; pour arrêter le flux, alimentation sèche et dérivation par le rein; enfin, on fortifiera les parties malades. « *Lesquels bénéfices on obtient par l'usage de vin d'absinthe dilué d'une décoction de chicorée, d'eau ferrugineuse, conserves anciennes de roses, frictions de l'abdomen avec huile de camomille, huile de rose, de mastic, d'absinthe; enfin, emplâtre de croûte de pain.* »

Vient ensuite une observation qui paraît être très vraisemblablement la relation d'un cas de fièvre typhoïde; il en fait d'ailleurs une *febris continua*.

« Au mois d'octobre de la présente année, le frère Robert Ravanne, après avoir été affligé d'un rhumatisme articulaire aigu tout le mois précédent, eut tout à coup une grave et inaccoutumée difficulté de respirer, avec un abattement intense; quatre jours après, survint une diarrhée abondante, qui n'amena aucun mieux, comme on aurait pu l'espérer. Il mourut le second septennaire. »

Il est à remarquer, ajoute-t-il, qu'il en arrive ainsi *au début des fièvres continues*, qui ont leur siège au foie, surtout si ce viscère est déjà enflammé. Il fait encore mention de Charles III dans ce chapitre :

« *Chez ce prince, dit-il, on a observé fréquemment des diarrhées de longues durées, accompagnées de fièvre, se prolongeant parfois jusqu'à quarante jours.* »

Et, à propos de ce malade, qui mourut, comme nous le savons, à la suite d'endartérite cérébrale, il fait les réflexions suivantes, dont l'intérêt est à signaler :

« *Bien que les évacuations soient symptomatiques, parce qu'elles arrivent au début de la maladie, cependant on doit les tenir pour utiles, car elles diminuent la matière morbifique à évacuer par la sueur et les urines, et on doit les tolérer, à moins que, cependant, elles ne deviennent trop abondantes.*.....

Mon expérience m'a montré que les fièvres sont toujours diminuées considérablement par ces évacuations; j'en excepte cependant celles qui sont jointes à une inflammation des viscères, qui sont presque toujours mortelles par elles-mêmes, et dans lesquelles on ne retire qu'un bienfait très amoindri de ces évacuations, »

C'est alors qu'il sera bon d'employer les remèdes suivants : purgatif à la rhubarbe, décocté de mirobolan, sirop de chicorée composé avec rue, julep Alexandrinus, ou conserves de roses ou de chicorée.

« *Cependant les jeunes médecins doivent être avertis de ne pas se contenter ainsi, et négliger le but à atteindre qui regarde soit la fièvre, soit l'inflammation, comme je le vois faire par de nombreux praticiens vulgaires qui, attentifs à la seule diarrhée, au catharre, ou à un symptôme secondaire du même genre, oublient habituellement, au grand détriment des malades, la saignée et d'autres moyens de traitement très actifs, que la fièvre conseillait de faire.* »

Il cite encore son propre cas, lorsqu'il était étudiant à Paris, et signale les selles liquides survenant à intervalles chez un Jésuite atteint d'ascite depuis plusieurs mois et qui guérit de la sorte.

Puis il passe à un long chapitre intitulé :

Des douleurs de tout le ventre, ou de certaines de ses parties, telles que le colon, l'estomac, la vessie, l'uretère, l'utérus, et

prises par erreur pour des maladies du côlon, gastralgies, coliques néphrétiques, hystériques, etc.... »

Ce sont tout d'abord des épidémies de coliques survenant dans certains couvents, chez les religieux faisant trop bonne chère. C'est ainsi que dans l'observation LXXV, il nous parle de son voyage à Spa en 1603, où il vit de nombreux Bénédictins atteints de cette maladie, et la mettant sur le compte d'un sortilège! « *Accusation qui tomba d'elle-même, dit-il, quand il leur eut ordonné une diminution de nourriture, car seuls les religieux du presbytère qui usaient de nourriture abondante étaient en proie à ces souffrances, tandis que les adolescents auxquels le vin était peu ou pas permis vivaient bien portants!* »

Ce sont ensuite de nombreuses observations de résolution de ces douleurs abdominales en différentes modalités : chez Philippe de Sotheren, neveu de l'illustrissime évêque de Spire, ces douleurs se changèrent en un écoulement extraordinaire de sang; chez Jean Rolin, du Pont, en une abondante sudation; chez un jésuite, enfin, en paralysie du bras.

C'est encore la transformation de la maladie en épilepsie chez Jean Bouleau, en léthargie chez Jean Ronan, du Pont, et chez le jeune révérend Jean la Faye, clerc du diocèse de Verdun; en délire, paralysie et épilepsie, survenant chez un nommé Petit-Jean, de la paroisse Sainte-Croix, et chez le noble Claude Charbonnier, conseiller de la cité.

« *Enfin, dit-il, la colique se transforme le plus souvent en Lorraine en paralysie, comme l'a remarqué autrefois mon père Cl. N. le Pois; mais ce changement est aussi très fréquent dans la région de Melun.* »

Une des pages les plus intéressantes est celle consacrée au diagnostic de la douleur intestinale simple avec la colique néphrétique.

Les signes tirés des urines, l'absence de fièvre dans la colique néphrétique sont autant de caractères distinctifs. Quelques pages plus loin, Le Pois complète son diagnostic : *outre les signes décrits plus haut, on observe dans la colique néphrétique de la douleur répondant au testicule du même côté, de la strangurie, de la démangeaison du gland, des mictions fréquentes, et de la paresse de la cuisse correspondante, analogue à une légère paralysie; enfin, du refroidissement des extrémités. Tous ces symptômes, je les ai observés le plus souvent au moment de la migration du calcul dans l'uretère.*

Naturellement, la pathogénie des douleurs abdominales relève toujours de la même théorie; d'ailleurs les autopsies le confirment : il en cite un exemple, trop intéressant pour le passer sous silence :

Aux environs de la dernière lune de février, l'honnête citoyen Claude le jeune mourut, terrassé autant par les atroces douleurs abdominales que nous avons racontées plus haut, l'accablant sans repos pendant quarante jours, que par la violence des mouvements convulsifs qui succédaient à ces douleurs, et par la paralysie.

J'obtins son cadavre de son épouse. En l'autopsiant en présence des médecins, des étudiants et de nombreuses personnes, nous enlevâmes les intestins, qui pour être dans un état de faiblesse extrême n'en étaient pas moins sains et ne recélaient pas la cause de ces douleurs. Mais quand on arriva à la tête, et qu'on en eut écarté tout d'abord l'occiput par le fer, alors une eau pure et limpide commença à couler abondamment; le crâne étant enlevé, on trouva les méninges du cerveau et du cervelet toutes mouillées, décolorées et ressemblant à du papier ou de la toile plongée longtemps dans l'eau; tout le début de la moelle épinière et les nerfs sortant des vertèbres baignaient dans une eau abondante; les vaisseaux dispersés à travers les membranes étaient bleuâtres; le cervelet ouvert, on trouva non seulement le 4^e ventricule rempli d'eau, mais la substance elle-même en était gonflée; le reste du cerveau était normal.

Nous passons sur la thérapeutique de ces douleurs, ainsi que sur la longue description des coliques néphrétiques, et nous allons dire quelques mots de ses idées sur l'ascite : *de hydropse ascite.*

La description de cette maladie est plus facile que l'explication de sa production. Le diagnostic en est facile, par la vue et le toucher. Mais les causes sont moins faciles à trouver. Il ne peut admettre la « *frustration de la sanguinification* » de Galien. Il tente alors de remplacer cette théorie désuète par ses nouvelles idées. Elles vont être ici singulièrement faciles à appliquer.

Il admet que le sérum peut filtrer hors des veines, entre la tunique propre et la tunique commune : *les vésicules des hydatides*, dit-il, *en font bien autant.* Le sérum filtre moins aisément hors des artères par « *diapédèse* » surtout parce que la troisième membrane l'empêche. Il se lance dans de longues dissertations

sur ce sujet. Nous ne le suivrons pas, et allons de suite étudier les observations d'ascite par tumeur des viscères.

Chez de nombreux malades, dont il donne d'ailleurs les noms, suivant son habitude, il a observé des tumeurs abdominales accompagnées d'ascite. Et tous ceux qui, comme lui, ont autopsié de nombreux cadavres auront certainement remarqué que les tumeurs abdominales sont une cause fréquente de l'ascite.

La raison de la production de cette sérosité lui paraît être, très vraisemblablement, l'étroitesse des vaisseaux du foie et aussi l'épaisseur du sang. Tout ceci est confirmé par les symptômes de l'ascite, qui sont les selles chyleuses, grasses et sanguantes, l'urine minime ou nulle, les saignements de nez, de gencives ou autres, et l'atrophie du restant du corps.

L'ascite est une maladie difficilement guérissable; il cite le proverbe : *l'hydropique fait aux médecins la nique*, à l'appui de ses dires, et aborde le traitement.

A ce sujet, Le Pois relate l'influence heureuse d'un médicament très connu à l'époque : l'hydragogue Fernel, ainsi que des eaux de Spa. Parmi les agents extérieurs de traitement, les cautères et sétons sont très employés. Enfin, l'ouverture de l'ombilic sera très avantageuse, à la condition d'être effectuée par un chirurgien habile comme le très célèbre André Laurent; mais employée par un chirurgien inhabile, cette méthode peut être dangereuse, comme cela arriva pour un petit enfant souffrant de l'ascite depuis deux ans; un chirurgien maladroit, en lui ouvrant l'ombilic, sectionna le ligament hépatique, ce qui entraîna une mort rapide de l'enfant.

Le chapitre IV de cette section est intitulé : *Des tumeurs aqueuses ou hydropiques particulières au foie et à la rate.*

C'est tout d'abord une splénomégalie intense, qu'il ne décrit pas assez bien pour qu'on puisse l'identifier; cependant, à propos d'un cas analogue, il fait remarquer que ces tumeurs de la rate peuvent s'accommoder d'un bon état général pendant fort longtemps. A propos de ces affections, le très célèbre François Valesi a dit :

« Certains ont la rate grande et dure, mais la couleur de leur visage et du restant du corps n'est pas anormale, et ils ne paraissent avoir rien de grave ou de dangereux : c'est seulement un trouble de la rate. »

Il discute ces cas, et divise les tumeurs des deux organes en deux grands groupes :

Les premières sans fièvre, ou avec fièvre minime;

Les secondes avec une fièvre violente.

C'est dans la seconde catégorie qu'il range l'observation d'un célèbre adolescent, le baron Ferdinand de Henausen, qui, en l'espace d'une année, eut trois attaques de fièvre avec tuméfaction du foie et terminaison mortelle.

A l'autopsie, on trouva les lobes de la glande gonflés mais sans consistance, sauf à l'intérieur, où on pouvait remarquer au contraire une véritable dureté. Il y avait eu une abondante diarrhée séreuse, et naturellement, pour l'auteur, c'est encore la surabondance séreuse qui est la cause de la maladie. Il semble que l'on peut porter le diagnostic de cirrhose biliaire hypertrophique.

Il cite un autre cas de tumeur du foie, sans fièvre, mais très volumineuse, puisque l'organe atteignait une dimension cinq à six fois plus grande que normalement; quant à la cause de ces énormes tumeurs, il déclare qu'elle réside dans l'absorption des eaux marécageuses.

La section des maladies abdominales est terminée par deux courts chapitres, dont l'un est consacré à « *l'hydropisie de l'utérus et l'enfantement de la Lune, ou aspect de môle* ».

Ce sont, en effet, sans aucun doute, deux cas de môle hydatiforme qu'il relate ici. Le premier de ces cas est trop compliqué et insuffisamment décrit. Le second, au contraire, est très explicite :

« Les vésicules gonflées de pus que j'ai trouvé dans l'autopsie précédente me rappellent certain aspect de môle qui me fut décrite par la noble matrone Anthoine le Fèvre, qu'elle tenait elle-même d'une accoucheuse très estimée de Custines : cette dernière racontait que, entre autres accouchements monstrueux, elle avait vu mettre au monde un globe membraneux, distinct, pellucide et gonflé de vésicules pleines d'une humeur aqueuse semblable à l'eau pure, et ressemblant assez à la lune, d'où le nom qu'on lui donne.... »

Il ne dit que quelques mots pour expliquer cette affection bizarre. Pour lui, il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse là de semence non fécondée.

Enfin, les deux dernières observations du chapitre sont des cas classiques d'hydrocèle, hydrocèle se reproduisant après ponction.

Le lieu de production de l'affection est la cavité située entre les membranes propres du testicule; il est évident, à son avis, que le liquide qui s'y accumule provient de l'abdomen.

Les causes prédisposantes sont : le tempérament chaud, la chevelure noire, la tendance aux fièvres et aux humeurs; et dans un autre ordre d'idée, la chasse et les exercices du corps de tout genre.

Le traitement consiste en un régime approprié et surtout en l'ouverture au scalpel, répétée s'il est nécessaire, même trois fois par mois.

Nous en avons ainsi terminé avec l'analyse de ses *Observations*. Empressons-nous d'ajouter que notre étude est forcément incomplète. Nous avons volontairement omis une grande partie du livre, et parmi les cas cliniques oubliés, il en est certes d'aussi intéressants que ceux que nous avons cités.

Mais l'étendue de notre travail ne nous a pas permis de dissenter plus longuement sur ce livre si intéressant.

CHAPITRE IV

Le livre sur les flux dysentériques.

Ce fut en 1623 qu'il parut, à l'occasion d'une grave épidémie qui régna plusieurs années. Le livre est devenu d'une rareté extrême, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on songe qu'en 1777, Michel du Tennetar en rédigea un résumé sous forme de lettre à un médecin, en raison de la difficulté de le lire, et surtout de l'impossibilité de le trouver (1). Personnellement, nous fûmes obligé d'aller le consulter à Paris, à la bibliothèque de la Faculté de Médecine (2), n'ayant pu nous le procurer dans aucune bibliothèque lorraine.

Voici quel est son titre exact :

DISCOURS
DE LA NATURE
CAUSE, ET REMÈDES,
TANT CURATIFS QUE PRÉSERVATIFS DES
MALADIES POPULAIRES ACCOMPAGNÉES
DE DYSENTERIE, ET AUTRES FLUS DE
VENTRE, ET FAMILIAIRES AUX SAISONS
CHAUDES ET SEICHES DES ANNÉES DE
SEMBLABLE INTEMPÉRATURE.
Composé par le sieur
CHARLES LE POIS
CONSEILLER ET MÉDECIN ORDINAIRE DE SON
ALTESSE DOYEN ET PROFESSEUR EN MÉ
DECINE EN L'UNIVERSITÉ DU PONT-A-MOUSSON,
SEIGNEUR DE CHAMPEL, ETC....
AU PONT-A-MOUSSON,
PAR SÉRASTIEN-CRAMOISY, IMPRIMEUR
JURÉ DE SON ALTESSE, ET DE L'UNIVERSITÉ.
1623.

(1) *Lettre à M. P. Doct. méd. sur les flux dysentériques épidémiques en Lorraine*, par M. Michel du Tennetar, conseiller et médecin du Roi, professeur royal de la Faculté de médecine de l'Université de Nancy, à Nancy, chez Pierre Barbier, imprimeur-libraire, 1777.

(2) N° 33.848.

Le livre est dédié au duc Henri : « *La singulière débonnairété de votre Altesse d'une part, et l'assurance de quelque estime dont elle a accoustumé de favoriser le petit acquis en l'estude de Médecine, que les travaux et méditations continuées de quarante ans en ça m'ont apporté d'autre part... me donnent avec sa licence la hardiesse de commettre à la faveur de sa bénigne protection et sauvegarde de son autorité ce livret;* » ce livre a été composé en quelques jours, pendant les vacances, et l'auteur se hâte de le mettre en circulation, afin « *qu'il puisse venir à temps et lieu au souhait et grand besoin du peuple, si qu'on n'en dist, après la mort le Médecin.* »

C'est un traité composé autant pour le peuple que pour les médecins, ces derniers ne pouvant suffire à tous les nombreux malades. Cependant, dans la préface, il craint s'être trop avancé et conjure tous ceux qui peuvent le faire de s'adresser au médecin, « *la guerre, comme on dit, se faisant à l'œil, et l'exercice de la médecine ayant pour object les individus ou les hommes en particulier, duquel les livres ne traittent* (1) ». Cependant il espère que son expérience de trente-quatre ans d'exercice médical rendront également utile ce livre à ses confrères.

Pour abréger la préface, il émet quelques théories qu'il demande d'admettre comme des axiomes; puis il commence à démontrer que l'épidémie en question est bien une fièvre, fièvre latente, mais qui n'en existe pas moins. Pour lui, la maladie siège au foie, ce qui est prouvé par des raisons anatomiques, physiologiques et chimiques; par les vomissements, nausées, hoquets et même la jaunisse qui accompagnent la maladie en question. Il dit avoir vu des *sanglots funestes* (?) chez le sieur Pariset, greffier de la Chambre des Comptes, et mademoiselle Gallon, vingt-cinq ans auparavant; de la jaunisse chez le sieur Baruet, gouverneur des salines de Dieuze, et un écolier allemand séminariste, nommé Maillard, qui a eu le mois précédent une fièvre insigne, avec débordement de bile, sanglots, cardialgie, jaunisse et *face d'Hippocrate*.

A tous ces accidents, il ajoute l'extrême dégoût des aliments, surtout de la viande, la soif, tous symptômes, dit-il, que l'on sait devoir rapporter à la fièvre. D'autres signes surviennent, qui prouvent bien que le foie est le siège primitif de la maladie : le sentiment d'un poids extraordinaire « *au reprendre*

(1) Page 8.

haleine », à l'endroit du xyphoïde, une distension et dureté de l'hypocondre droit. « Car sans doute cette difficulté de respirer ne peut être rejetée qu'à une oppression du diaphragme causée par la tumeur du foye; laquelle tumeur mesme à la longue s'étend dans toute la capacité du ventre qui s'enfle et grossit démesurément, la fièvre tirant en longueur.....

Mais c'est assez meshuy discoursu et de la matière, et de la partie mal affectée de la maladie de question. Venons maintenant aux causes efficientes et mouvantes, comme aussi à la disposition du sujet capable d'icelle... (1). »

En ce qui concerne les causes efficientes, elles se rapportent à cinq chefs, suivant la doctrine de Galien, que le temps ne lui permet pas de rapporter.

Si cette maladie est populaire et commune, la cause en doit être aussi commune, et doit pouvoir toucher indifféremment toute sorte de personnes.

Or, est-il quelque chose qui puisse influencer davantage sur le peuple que l'air, l'eau, ou le vivre? C'est dans ces trois éléments qu'il faut chercher les causes de la maladie.

On accuse les fruits, mais leur action n'est pas si grande qu'on veut le croire, et ceci est prouvé par ce fait que les dysenteries peuvent sévir en des saisons sans fruit. L'air est une des causes principales; l'excès de chaleur, les changements de temps, les changements de vent importent aussi beaucoup. Il arrive, après de longues digressions, aux pronostics : *« Passons donc aux pronostiques brièvement r'envoyant la plus exacte recherche des signes tant pronostiques que diagnostiques à nos vulgaires praticiens rapportant fidèlement tout ce que l'Hippocrate et son commentateur en ont dit; car je ne rempli volontiers et grossi mes observations et decrets d'autrui et signamment de ceux que les barbiers mesme tiennent en leurs boutiques, me suffisant de divulguer mes propres opinions et observations et par ainsi me contenteray-je de dire en gros que ces maladies commenceantes par fièvre ardente soit dès le premier jour, soit sur le quatriesme, et avec un flux grandement furieux et desbordé et principalement bilieux ou sanieux, et tumeur, dureté, ou tension de l'hypocondre droit insigne lassitude, ou gravité plombée de la personne, cardialgie, et froidure des extrémités, et grande ardeur interne, et alternante, sont*

(1) Page 42.

pour la plupart mortelles et dans peu de jours; et pour le reste des autres différences, elles sont de durée d'un mois au moins quant à la fièvre, car le flux et signamment l'ulcère passe bien outre (1). »

Au point de vue du traitement de la maladie, il pose comme principe que l'on doit éviter, ici comme ailleurs, la thérapeutique symptomatique, autant que cela est possible. La commune pratique apporte son soin à arrêter le flux, ce qui est une erreur, la fièvre étant le principal : il faut ouvrir un passage à l'ébullition du sang, et, pour ce faire, diminuer sa quantité.

Trois agents thérapeutiques sont à sa disposition : des moyens d'ordre chirurgical, pharmaceutique et diététique. Il nous paraît intéressant de mettre sous les yeux du lecteur les lignes qu'il consacre à la saignée (2).

« Avant quarante ans en ça il ne se parloit nullement de la saignée, et le premier qui la mit en usage fut le sieur Marescot fameux médecin, et grand praticien de Paris, à qui il vint en l'ame de faire ouvrir la veine à un adolescent, pour avoir veu cinq de sa camarade estudians au collège du Cardinal le moine tous enfans de maison mourir de ceste maladie, ayant reconnu par l'anatomie tous les intestins gangrainés; et ce heureusement; car iceluy par le benefice de la saignée evada; et depuis assez communément on a pratiqué ce remède, mais à Paris presque seulement, car ailleurs rarement il s'est pratiqué, si ce n'est que depuis le sieur Massarie mon maître de Padoüe grand gale-niste au reste l'a eu fort hault louë et mis en crédit. Et depuis trente ans je l'ay toujours esprouvé avec bon succès, Dieu mercy, ayant esté par le sieur Marescot animé à ne le craindre, ains en user hardiment l'occasion quelle quelle soit se présentant de ce puissant remède. »

D'ailleurs c'est un remède à employer avec circonspection dans le cas présent. Il sera indiqué dans de nombreuses dysenteries, en vertu de l'axiome : *si vis extinguere flammam, subtrahe ligna foco*. Mais cependant tous les cas ne retireront pas bénéfice de ce traitement, car : « Quant aux autres diarrhées bilieuses de toute espèce, qu'on ne me dise le sang estre la frein de la bile ; qui est le commun jargon des Arabes Aïma-phones.... »

(1) Page 61.

(2) Page 75.

Pour saigner dans les meilleures conditions possibles, il faudrait pouvoir ouvrir les hémorroïdes, afin de décharger directement la veine porte. Mais ce ne serait pas facile chez ceux qui n'y sont pas sujets; on saignera donc à la basilique droite, et même, chez les forts pléthoriques, aux deux basiliques. Il recommande la prudence chez les enfants au-dessous de huit ans : « *Certes j'ay bien saigné par deux fois le fils de Juvénal non encore aagé de six ans* », mais cela, c'est une exception.

En ce qui concerne les remèdes tirés de la Pharmacopée, l'auteur préconise d'abord les cathartiques. Il y a eu de longues controverses à ce sujet, mais « *premièrement, il n'y a point de doute, et avons Galiens pour garant qu'en la diarrhée pituiteuse, soit céphalique, soit stomacale on peut et doit-on assurément user de quelque détersif léger, comme miel rosat laxatif, décoction de tamarinds, et mirobolans citrins ou Indoïs, ou mesme de la rheubarbe...* (1) ».

Ce dernier remède est longuement vanté par lui dans la cure des dysenteries :

« *Et certes si en cecy on se doit rapporter à l'expérience, je puis professer hardiment que l'usage de la rheubarbe est très salubre en nostre maladie, car d'ordinaire laissant à part tous les autres purement astringents et emplastiques, dont la plupart des praticiens se contentent seulement aux progrès de la maladie, j'use de quatre ou sept jours à autres de ce remède.....*

.....
ainsi heureusement je l'ay practiqué en tous mes malades, et nommément en Madame la Gouvernante de Nancy, qui au bout d'un mois de la lune fut guârie d'une fièvre et flux mixte grandement sanieux et bilieux par le seul usage alternatif de rheubarde et de décoction de cichoracées (2).

Pour venir donc à la pratique, en la diarrhoë pituiteuse suffiront deux ou trois onces de miel rosat laxatif destrempé en une décoction d'un peu de menthe et de deux dragmes de mirobolans chebules, et autant de semences de carthame, qu'on pourra réitérer souvent, n'approuvant en ceste-cy les plus puissants laxatifs, puisque la pituite se présentent incontinent. En la bitieuse (car quant à la sanieuse elle est rarement syncère, ains mélangée avec l'une ou l'autre; et la pure ne demande pas tant la purge, que la saignée réitérée et en petite quantité) en la

(1) Page 89.

(2) Page 95.

bilieuse, dis-je, nous prendrons pour la première fois trois onces de sirop rosat laxatif dissous en une décoction de cichorée et de trois dragmes de tamarines et moins de mirobolans citrins, ou dans un demy-verre de puron de lait chalibé et bien purifié... »

Il prescrit aussi volontiers la poudre de Philonium, composée « *de trois dragmes et demy d'escorce de mirobolans citrins, et d'une dragme et demy de rhubarbe torréfié et mis en poudre, laquelle se détrempera dans l'eau ferrée... »*, préparation que l'on prendra durant trois matinées. Pour les pauvres, ils se contenteront du marc qui reste des expressions de rhubarbe, dont les apothicaires leur feront volontiers l'aumône; ou encore de diaprunum simple.

Outre la saignée et la purge, il y a d'autres remèdes : conserves, décoctions, sucs : « *La matière de ces décoctions se prendra des plantes de température rafraîchissante et familière au foye, comme sont toutes les espèces de cichoracées qui sont douées de ces qualités requises, outre ce qu'elles purgent puissamment par les roynons tant les sérosités superflues, que l'escume bilieuse, et ce, avec adstriction qui robole le dit viscère et mesme l'estomach, y adjoutant des diurétiques froids et communs comme capillaires, semences froides de melons, concombre, citrouille, et surtout de coin qui fortifie l'estomac et ouvre les veines; et si besoin fait aux flux plus desbordez nous adjoûterons non seulement des herbes deséchantes, et plus adstritives, comme pourpier, plantain, oseille avec leurs semences, mais aussi des poudres des trois santaux.*

Exemple, aux flux grandement bilieux. Prenez de la cichorée entière, dent de lion, laitron, agrimoine, endive, pourpier, oseille, tant commun que ronde (deux ou trois ou une mesme sorte mais en plus grande quantité suffira) de chacun une poignée, ou de deux deux poignées, on maniples; semence de melon et pourpier de chacune le poids d'un escu. Vous ferez cuire tout ensemble, y adjoutant un peu d'orge entier et sur la fin un œuf entier, concassé pour passer le tout par une estamine, en laquelle décoction adjoustées deux onces, ou un peu moins de sucre pour une chopine, la remettrez sur le feu et donnerez un petit bouillon et aromatiserez avec un peu de poudre tria-sautale. Au lieu de sucre l'on peut dissoudre quelque sirop de même nature, capillaire, de cichorée simple, le sirop de taraxacon (que je prépare pour les douleurs néphrétiques, et est singulier pour ce fait, comme aussi la racine confite, prinse avant une décoction simple) Item tablettes de sucre rosat. Et

sur tout je fais grand estat du suc de chichorée condensé au soleil ès jours caniculaires, et que je fais tenir en nos boutiques; on en peut former un bole y adjoustant à une demy once d'iceluy un scrupule de poudre diarrhodon ou triasantali; et se peut prendre avant les repas, ou avant la décoction susmentionnée. Les plus délicats et difficiles ne refuseront au moins le julep Alexandrin, qui se faict avec un peu de sucre fondu en eau rose, et eau commune bouilly ensemble, ou substitueront un verre d'eau clair y dissouldant du sirop capillaire, et le tiers de sirop de coing ou grenade. Aux flux pituiteux purement et sans fièvre apparente (car il y a toujours de la ferveur) les sirops et conserves auront le principal lieu, à savoir miel rosat simple, le sirop conservationis citri, et de menthe, ou d'Absynthe avec diarrhodon abbatiz, ausquels on peut adjouster un peu de décoction de racines de persil, bétonie, menthe, et aromatiser avec un peu de calamus aromaticus.... »

Un peu plus loin, Le Pois préconise les ligatures, frictions, onctions avec l'huile de camomille et aneth (anis). Les praticiens recommandent le lait chalybé, les eaux minérales du mont d'Abano (Albano), en grand crédit, dit-il, auprès des médecins de Padoue, ou nos eaux acides de Spa, Birgenfeld, Greispach.

« Et touchant le laict, pour défnir en un mot ce qu'il m'en semble, je ne le puis approuver en quelque façon qu'on le prépare, tant pour estre condamné par Hippocrate (4 des aphor.) en la plus part des fièvres putrides, que pour estre matière prochaine de cacochymie bilieuse en un corps enflambé. Bien en peut-on user en clysters, et peut estre au vivre, comme nous verrons cy après, et je préféreroiy au laict son serum ou purum, mais fort purifié et fortifié de miel ou sucre (1). »

Quant aux eaux acides, il est assez partisan de leur usage, jusqu'à deux litres environ par jour, mais réproouve l'abus qu'on en fait sur le conseil de Rudius.

Il parle enfin des remèdes astringents, pour modérer le flux, et aider à la défense des tissus, poudre d'écorce d'encens, ou de *spodium*, de roses, sucre rosat, seule ou mêlée avec la poudre de myrthe et couraulx; sirop de roses seiches et myrtilles, tragacanthé, corne de cerf brûlée et lavée : « Exemple, prenez deux onces de conserve de roses ou tablettes de sucre rosat, une demie once de suc de cichorée condensé, poudre de *spodium* demy dragme, terre sigillée, et bole fin de chacun deux scrupules

adjoustant du sirop de coing vous en ferez une opiate à prendre avant les repas, et l'usage de toute sorte de décoction, et ce de la grosseur d'une avelaine. Exemple d'une opiate plus astringente et dessicative. Prenez du vieil sucre de rosat deux onces, balaustes, escorces de grenades, corne de cerf brûlée de chacun le poids d'un demy-escu, terre sigillée, ou bole fin, amidon, de chacun le poids d'un escu, sirop de roses seiches autant qu'il conviendra pour incorporer le tout et faire une opiate à user comme dessus et boire la dessus la décoction d'endives, pourpied, plantain, corrigiole, semence d'oseille et de pourpied.... »

Plus loin, relevons encore ces quelques lignes : « *Et quant aux flus grandement précipitez on viendra aux astringents plus puissants, qui selon la doctrine de Galien se prennent des pépins de raisins, de neffles, de cornouilles, noix de gales, mirtilles et semblable. L'Avicenne magnifie grandement l'usage du vieux fourmage, qu'il faudra laver environ dix fois avec suc astringent, comme de coing, ou de neffles, et se pour commodément donner aux enfans, l'ayant premièrement bouilly dans du potage. Bref après avoir en vain essaié des sirops on peut venir aux remèdes dits opiat et ce en extresme nécessité, comme sont le philonium romanum, les pilules de cynoglosse, ou les grandes antidotes récentes et le laudanum tant extollé de nostre temps.* »

Parmi les médicaments qu'on prend par la bouche, il en cite quelques-uns « *qu'on tient estre utiles pour quelque occulte et indicible propriété comme sont, la poudre de la fiente d'un chien, dure, blanche et peu fétide, iceluy ayant esté nourri quelques jours auparavant de bons os gras, icelle étant tant prisée des maistres de Galien qu'ils ne la déclaraient à personne qu'a leurs plus favoriz disciples* ».

Dans le même ordre d'idées, il cite la poudre de tourterelle, la poudre d'un vieux fromage bouilly, la poudre de la verge d'un cerf ou taureau, la poudre de licorne, de gésier de poule, la présure d'un lièvre, cabry ou veau, etc.

Enfin, les clystères seront utiles pour débarrasser l'intestin guérir les ulcérations. Dans le cas d'ulcération intestinale, il recommande les clystères de purum, de lait chalybé, la décoction de plantain, polygonum, pourpied, tendrons de ronces, roses rouges, queue de cheval, acacie hypocistis.

Viennent ensuite des exemples de glutinatifs, stupéfactifs, etc., dans la composition desquels on trouve les drogues sui-

vantes : la verue samia, le sucre d'arnoglosse, la centinodie, terre sigillée, la confection « *requies Nicolai* », etc.

Voici encore des liniments pour apaiser les douleurs du ventre, avec décoction de menthe, absinthe, huile de camomille, graisse de bouc, huile de mastychine, meline; enfin, sur tout le ventre, application de l'emplâtre de *crustapanis de Montagnana*, et le *Diaphenic de Mefve*, des briques chaudes à la plante des pieds. En ce qui concerne la diététique, il recommande avant tout de garder la chambre, manger peu, mais du bon.

Parmi les meilleurs aliments, il place les volailles domestiques, poules, chapons, poulets et perdreaux. Le poisson frais n'est pas mauvais.

Le vin pourra être permis; on fera trois repas par jour. Et l'on n'oubliera pas de frotter les tempes du malade avec du vinaigre rosat, de l'eau de roses, et semblables, surtout quand le malade est obligé d'*asseler*.

Pour terminer, Le Pois s'adresse à ceux qui sont « pesants, pleins et rubiconds, qu'ils ayent suspecte leur santé trop fleurissante... », et qu'ils boivent, à titre préservatif, *plus d'eau que de vin*, se jetant souvent en la rivière, faisant chaque matin un exercice modéré : « jettant arrière toute aigreur et cuisants soucis, et de jour cherchant la fraîcheur et l'ombre, mais surtout se tenant couverts la nuit ». Et ainsi, la miséricorde du bon Dieu les aidant, il ose espérer que ses « petits advis » ne seront pas inutiles. C'est aussi notre avis : n'est-il pas remarquable de rencontrer chez un médecin du xvii^e siècle des prescriptions diététiques aussi voisines que celles qui sont en usage aujourd'hui? C'est depuis quelques années seulement que nous avons compris que le régime hydrique et la suppression absolue du lait s'imposaient dans ces affections du tube digestif. On voit que le médecin de Pont-à-Mousson connut déjà cette méthode.

CHAPITRE V

La Thérapeutique chez Le Pois.

Nous avons préféré réunir en un chapitre unique l'étude de la thérapeutique de Ch. le Pois. De cette manière, en effet, le lecteur comprendra plus facilement sa méthode de traitement et les différences de cette méthode avec celles des autres médecins de l'époque.

Les premiers historiens de Le Pois ont signalé la simplicité de la thérapeutique du grand médecin lorrain : « *Il employait peu de remède encor étoit des fort simples et on estoit quelquefois surpris qu'il ait guéri des maladies difficiles avec si peu de remèdes, mais c'est qu'il connaissait le temps et les occasions de les appliquer* (1). »

C'est que Le Pois, dont nous avons pu apprécier l'indépendance à propos de sujets divers, s'écarta beaucoup plus encore dans cette branche de la médecine des habitudes de ses confrères.

Au cours de l'étude des Observations et du livre sur les dysenteries, nous avons déjà eu l'occasion de signaler combien la méthode générale de traitement de le Pois diffère peu de celle que nous appliquons aujourd'hui. Le grand médecin pose, en effet, un grand axiome, qui est encore aujourd'hui notre grand principe directeur; *en thérapeutique, on doit viser avant tout le but à atteindre*, il demande que l'on fasse de la thérapeutique *spécifique* et non de la thérapeutique *symptomatique*.

D'une manière générale, il divise les moyens de traitement en deux grands groupes, les moyens internes et les moyens externes.

Les moyens externes consistent en saignées, ligatures, frictions; les moyens internes sont très divers. Bien que simplifiée, sa thérapeutique n'en emploie pas moins des agents encore compliqués sur lesquels nous allons revenir; remarquons simplement la prédominance des plantes, des simples, dans ses moyens de traitement. Il attache, en outre, une grande importance à la diététique, sur laquelle il insiste toujours longuement

(1) *Histoire de l'Université de Pont-à-Mousson* du P. Abram.

et enfin, accorde un grand crédit aux exercices physiques modérés. Ne reconnaît-on pas là les lois essentielles d'un traitement moderne?

Le moins possible, d'ailleurs, il usait de remèdes tirés de la pharmacopée; au contraire, tout comme un thérapeute actuel, il tenait en grand honneur le traitement *hydrominéral*; c'est ainsi qu'il enverra souvent ses malades à *Plombières*, à *Spa*, à *Birkfeld* et à *Greispach*. Pour la plupart des maladies, il distingue les remèdes ayant trait à la guérison de ceux qui se rapportent à la préservation, c'est-à-dire à la prophylaxie.

Dans d'autres cas, comme les palpitations cardiaques que nous allons prendre en exemple, le traitement et la prophylaxie de la maladie seront réalisés par les mêmes moyens. Avant tout, dans cette affection comme dans toute autre, il raisonne son traitement; la cause de l'affection réside dans une surabondance de sérosité impure, on devra donc chercher à remédier à cet état de choses par les deux grands procédés habituels : la saignée et la purgation.

La saignée, d'une façon générale, se fera au lieu le plus propice suivant l'affection qu'il s'agit de traiter, dans le cas particulier (1) la saphène sera employée plus utilement que la basiliqne, surtout s'il s'est produit un arrêt des hémorroïdes ou des règles. La purgation générale sera réalisée au moyen de semences de carthamus (2) [safran bâtard ou graine de perroquet], séné oriental, thérébentine, poudre de hièra, agaric, rhubarbe, brassica marina (choux marin ou soldanelle) et un électuaire *diaphoenicum* de citron (3), le tout arrangé au gré des malades. Car Charles le Pois attache une grande importance à la composition de ses remèdes, et cherche autant que possible à les rendre agréables au malade. Il emploie très souvent les correctifs nécessaires.

Dans la cure des palpitations, il s'adresse aux agents extérieurs, tels que : petites ventouses (*cucurbitulae*) posées aux

(1) Les palpitations cardiaques.

(2) Toutes les explications que nous donnons relativement à l'emploi des diverses drogues pharmaceutiques en usage à l'époque sont tirées de l'ouvrage : *Codex medicamentarius, seu pharmacopoea parisiensis*, par Jean-Baptiste Thomas Martineng, doyen de la Faculté de Paris, chez Guillaume Cavelier, 1748.

(3) C'était un électuaire composé de pulpes de dattes, sucre, amandes, miel, poudres de gingembre, poivre, muscade, cannelle, feuilles de rue sèche, semences de Dancus, de Crête, de fenouil, turbith et citron.

jambes, au dos, aux lombes, les frictions et ligatures des parties extrêmes; on pourra scarifier les ventouses si on craint la saignée à cause de la faiblesse.

Parmi les médicaments internes, on emploiera tout d'abord les *diurétiques*, les uns simples, tels que racines de grande-rue, de scorzonère, herbe capillaire, bétouine, mélisse, romarin, marjolaine, agripaume, verge d'or, etc., ou encore des diurétiques composés : sirop des cinq racines, sirop de conserves de citron, oxymel simple et scillitique. Le sirop de scories de fer de Mercatus servira à faire une double évacuation par les intestins et les reins. Nous en donnons la formule à cause de son grand intérêt :

Eau de houblon, quatre livres, dans lesquelles on éteint quatre fois 6 onces d'acier rougi, et de nouveau dans la même eau on recommence la même opération, autant de fois; après filtrage, ajoutez à la préparation ferrugineuse 6 onces d'eau de roses, et 4 onces de raisins de corinthe sans noyaux; on les fera macérer trois jours dans la présente eau, et enfin on fera bouillir le tout jusqu'à évaporation du tiers; après nouveau filtrage, ajoutez racines de rue et de petite oseille, aâ 2 onces, racine de chicorée et de fenouille aâ 1/2 once, racines d'aigremoine et de capillaires de Montpellier aâ 2 poignées, faire de nouveau bouillir et après séparation du feu ajoutez 2 onces de feuilles de séné, 1 once de safran concassé; après refroidissement, faire une légère expression; ajoutez q. s. de sucre, pour faire un sirop auquel on adjoindra avant qu'il soit refroidi 2 onces de sirop des deux racines et de chicorée.

On prendra le matin 2 onces de ce sirop (1).

On ne négligera pas les eaux minérales, les nitreuses et les sulfureuses, telles que « nos eaux de Plombières ».

On pourra avantageusement appliquer sur la poitrine les remèdes suivants : huile de lys blanc, avec aromates, tels que jasmin, nardin, anis, etc...

Enfin, la *diététique* ne sera pas négligée; on réduira la nourriture et la boisson. Prendre des viandes, avec vin vieux et excellent mais dilué d'eau de mélisse, absorbé en petite quantité. Enfin cette poudre digestive ne sera pas inutile :

<i>Coriandre préparé</i>	} aâ	<i>1 gros</i>
<i>Fenouil doux</i>		

(1) *Select. obs.*, p. 196.

<i>Raclures de cornes de cerf</i>	} aa	<i>1 gros</i>
— <i>d'ivoire</i>		
— <i>d'os de cœur de cerf</i>		
<i>Poudre de perles</i>	} aa	<i>1 gros</i>
<i>Coriandre rouge</i>		
<i>Cannelle et sucre rosat</i>		<i>1 livre</i>

La purgation en général (par l'intestin, les reins et la peau) est étudiée au chapitre consacré à l'épilepsie et à l'hystérie (1).

Parmi les *purgatifs* proprement dits, on distingue d'abord les simples : agaric, semences d'hièble, safran bâlard, racine de mechoacan; on évitera la bryone, comme dangeureuse; on pourra encore employer des préparations plus compliquées, telles que l'infusion d'agaric et de rhubarbe dans le sérum de lait; ou encore des préparations magistrales, dont il donne les formules.

Après quelques clystères composés, Le Pois passe à la seconde forme de purgatifs, aux *diurétiques*. Il énumère, de même que précédemment, les diurétiques simples : racines de caprier, écorce médiane de frêne, d'hièble, racines de chardon-roland (panicaud, feuilles de mélisse, d'agripaume, de capillaire de Montpellier (*Capillus veneris*), de buglose, de bourrache, de bétouine, d'aigremoine, sommités de cuscute, semences de dancus, d'angélique, écorce de citron; ou encore les diurétiques composés.

En ce qui concerne les *sudorifiques*, les meilleurs seront les bains, et ensuite le sassaphras, la chicorée. Parmi les agents externes, les frictions et les exercices du corps seront très utiles : Le Pois préconise déjà, dans cette classe d'agents thérapeutiques, les *bains de soleil*, ainsi que le vulgaire *footing*!

Examinons rapidement sa thérapeutique des affections pulmonaires, et prenons pour exemple l'hydropisie du poumon. Dans ce cas, la cause de la maladie est l'afflux de sang au thorax. Il faut essayer de l'évacuer par tous les moyens que l'arsenal thérapeutique met à notre disposition : on emploiera, en outre, les purgatifs, les médicaments évacuants par la toux, mais en veillant à ce que la dyspnée et la suffocation ne s'accroissent pas par leur action.

Rien ne prévaudra un puissant cautère, soit simple, quand il n'y aura pas de pus à évacuer, soit multiple, comme le veut

(2) Sect. II, Pars II, chap. VII, p. 168.

Aëtius. Chez les malades sans courage « *qui muliebres animos gerunt* », on le remplacera par un cataplasme.

Enfin, Hippocrate recommande d'ouvrir de bonne heure le thorax (1); chez les hydropiques pris à temps, ce traitement est le meilleur, car les forces sont moins diminuées; mais il est moins recommandable quand l'hydropisie succède aux fièvres calameuses, aux inflammations des viscères ou à l'empyème.

Les pages que Le Pois consacre au traitement de la colique néphrétique sont également très intéressantes. Deux grands principes sont posés tout d'abord : empêcher la formation du calcul — ce sera la prophylaxie — et, quand il est formé, faciliter sa migration.

Les remèdes simples sont nombreux : orge, tisane vulgaire, décoction de camomille, semences de lin, huile d'amandes douces, décoction d'asperge, de guimauve, et autres semblables; avec Augenius, il défend l'usage du lait et prescrit les eaux acides, agissant directement sur les calculs.

A l'extérieur, on pourra appliquer des cataplasmes des mêmes herbes, des décoctions de pariétaire, de mélisse, des liniments huileux; avant tout, on usera de bains de siège, dans lesquels on aura jeté des décoctés des herbes précédentes.

Enfin, l'exercice du corps pourra être utile : il cite l'observation d'un citoyen de Pont qui rendit très souvent ses calculs par le seul moyen d'une promenade à cheval. De même Charles III, ayant été secoué en voiture à son retour de Bar-le-Duc, rendit un calcul qui le faisait souffrir depuis quelques jours. Tous ces moyens agiront surtout sur les calculs friables; pour les calculs durs comme la pierre, il faudra les enlever chirurgicalement.

Comme toujours, il y a quelques agents de vertu extraordinaire : dans le cas de colique néphrétique, la poudre de *verge d'or* réalisait, paraît-il, des miracles : la femme de Guillaume Barclay, doyen de la Faculté de droit, fut guérie par cette préparation. Mais il rejette complètement l'usage de poudre de *grains de genièvre* comme pouvant occasionner de l'hématurie.

Enfin, en terminant, il ne veut passer sous silence une poudre purgative et *lithotribe* employée sur les conseils de Didier Philbert, médecin de Charles III, par Claude Guerin, secrétaire du duc, qui rendit ainsi une grande quantité de calculs. Nous n'en donnerons pas la formule, mais pour compléter ces

(1) Lib. épid. VI, Sect. 7, Aph. 8.

données sur la manière de formuler de Ch. Le Pois, compulsions rapidement quelques-uns des nombreux comptes d'apothicaire renfermés dans les liasses des archives départementales de Meurthe-et-Moselle.

Ces comptes sont, en effet, très intéressants; une ordonnance ducale du 16 décembre 1603 ordonne le paiement de drogues fournies par l'apothicaire pendant les mois de juillet, août, septembre de la présente année, vérifiées par les médecins ordinaires Charles le Pois et Nicolas Fournier. Après chaque liste, le médecin déclare avoir ordonné les drogues inscrites, on peut ainsi se rendre compte de ses prescriptions.

En voici un extrait. Et tout d'abord, pour le duc Charles III, lui-même (1) :

Le premier juillet 1603, une poudre composée pour appliquer sur son côté;

Sa boîte de tablettes rouges comme dessus;

Sa boîte angelica comme dessus;

Une bouteille eaux distillées pour la jambe;

Le 9 son bol de casse composé avec des herbes et autres suivant l'ordonnance;

Son bouillon laxatif comme dessus;

Le 10 trois bouillons diurétiques composé suivant l'ordonnance;

Ceci correspond à une période de santé relative du prince : quelques jours plus tard, ce sera « un sparadrap composé de plusieurs ingrediens pour sa jambe », ou encore « anys confit par plusieurs fois pour prendre son eau de Spa(2) ».

Ces pages sont vérifiées par Le Pois.

Je soussigné, conseiller médecin ordinaire à S. A. certifie les présentes drogues et médicamens avoir esté ordonné faict à Nancy le 2 Dec. 1603.

CHARLES LE POIS.

Voici maintenant quelques drogues fournies pour la personne de la princesse Catherine de Lorraine :

(1) A. D., B, 1278.

(2) Il est à remarquer que ces comptes mentionnent à chaque instant des emplâtres, onguents, liniments pour la jambe ou le bras du duc. Rappelons qu'il mourut d'endartérite et thrombose.

Une boîte poudre pour les dents composée avec perles, ambre gris, musc, couraulx, et autres.

Le 6 ung mirobolan confit;

2 livres pruneaux cuits avec sucre fin;

Le 17 son flacon eau clairette;

Le 27 ses tablettes cordial composé avec licorne, perles, confections d'alkermès et autres;

Deux coiffes de taffetas incarnadin d'Espagne entrebastée, garnie d'une poudre capitale, composée de plusieurs poudres, etc..., etc....

En d'autres comptes (1602), nous trouvons pour la même personne :

Une eau composée de plusieurs ingrediens avec eau de fleurs de myrtille qu'il a fallu faire venir expressément de provence distillée au bain-marie en alambic de verre contenant quantité pour user tous les jours.

Le prix de cette préparation s'éleva à la somme énorme de 150 francs (1).

Enfin, signalons, pour la jeune princesse, une « fomentation matricale (2) ! »

Madame d'Haussonville était aussi une excellente cliente pour Jean Saulcourt. Pendant le quartier de service de Ch. le Pois en 1603, elle usa de : quinze prises de décoctions de chicorée, six clystères laxatifs (très régulièrement deux par mois), un suppositoire, quatre boîtes des quatre semences, trois boîtes de cottignac, six mirobolans, etc.

A cette époque, il existait déjà des spécialités : il n'est pas rare de trouver écrit par Jean Saulcourt : *mon sirop pour le rhume*, ou d'autres mentions analogues.

Nous ne voulons pas multiplier inutilement ces exemples et nous concluons rapidement.

Sous la longue robe de l'apothicaire et du médecin, sous l'apparente complication de ces prescriptions, on retrouve aisément les principes d'une thérapeutique élémentaire. Le Pois fut, avant

(1) Les prix exagérés étaient tous réduits par M. de Bourbonne, grand chambellan, et Madame la baronne d'Haussonville; ainsi, en 1603, un mémoire de Jean Saulcourt s'élevant à 291 francs fut réduit à 250.

(2) A. D., B, 1297.

tout un partisan des *simples*. Il suffit de feuilleter un codex de cette époque, ou les livres de contemporains, pour comprendre combien ses prescriptions étaient relativement simples. Quant aux principes généraux de thérapeutique du doyen de Pont-à-Mousson, ils ne seraient pas indignes d'un médecin moderne. Et dans cette branche encore la place importante qu'il donne à l'exercice du corps et au traitement hydrominéral suffit à le classer au rang des précurseurs.

CHAPITRE VI

Aperçu critique.

Conclusions.

Nous voici arrivé au terme de cette étude : pouvons-nous mieux terminer ce travail qu'en mettant en relief les points principaux de l'originalité du grand médecin lorrain ?

Nous venons de le faire pour la thérapeutique ; nous avons vu comment Le Pois s'est distingué de ses contemporains par sa simplicité dans ses formules, par ses idées dignes d'un praticien moderne sur les traitements hydro-minéraux, sur l'utilité de l'exercice physique raisonné dans la cure de certaines maladies.

Ses œuvres sont intéressantes pour le médecin par beaucoup d'autres points. Nous avons sèchement analysé son livre quelques pages plus haut : après cette brève exposition de ses théories médicales, qu'on nous permette de revenir quelque peu sur le contenu de cet ouvrage, et de mettre en lumière l'intérêt considérable des conceptions de Le Pois.

Nous avons pu tout d'abord apprécier l'excellence et la clarté de sa méthode. Ses observations sont toutes classées sur le même modèle : l'observation proprement dite, c'est-à-dire la description du cas clinique, la symptomatologie, l'étiologie, la pathogénie, le diagnostic, avec, s'il y a lieu, le diagnostic différentiel, l'anatomie pathologique et le traite-

ment, lui-même divisé en deux parties, la *curatio* et la prophylaxie de la maladie.

Ainsi nous apparaît le plan d'une observation moderne, tirée d'un grand journal médical. Certes, on ne peut pousser plus loin la comparaison; Le Pois ne connut pas tous les récents procédés de diagnostic, les réactions de laboratoire et les moyens physiques employés couramment aujourd'hui.

Et cependant cette abondance de procédés scientifiques dans le diagnostic n'est-elle pas un peu la cause de l'insuffisance souvent notoire de nos descriptions cliniques? Le médecin moderne accorde peut-être un peu trop de confiance à l'efficacité des procédés de laboratoire; l'étude clinique des casopathologiques ne s'en ressent-elle pas un peu?

En tout cas, on trouverait difficilement dans la littérature médicale moderne des descriptions aussi complètes que certaines des observations de ce livre. Que l'on se souvienne ici de la minutie avec laquelle est décrite la maladie de Charles III; on est frappé par l'abondance et la précision des détails; aucun fait, aucun geste du malade n'est oublié, et, pour chaque observation, il en est ainsi. Par les exemples que nous avons cités, on pourra juger de sa précision et de son exactitude dans l'analyse des symptômes des maladies.

Par exemple, pour caractériser une douleur, son intensité, sa modalité, il trouve de nombreux qualificatifs et d'excellentes comparaisons. Il ne méconnaît par les signes *pathognomoniques*, ainsi qu'on a pu le voir à la lecture de ses observations.

Nous n'avons pas besoin d'insister plus longuement sur l'excellence de ses descriptions : par ce côté, *nous pouvons donc le classer parmi les premiers cliniciens*. Combien de fois répète-t-il dans ses œuvres, tout l'intérêt que présente pour lui le *livre de la nature* ! C'est plutôt au lit du malade que dans les meilleurs ouvrages que l'on deviendra un médecin. Par là, il est le précurseur des Trousseau, des Laennec et de tous les maîtres de la médecine moderne.

Le Pois nous retiendra encore par de nombreux autres points : ses conceptions étiologiques ne sont pas moins intéressantes : nous avons vu qu'il range dans les causes « *προκαταρκτικον* » les changements de vent et de temps ; l'apparition subite du vent du Nord, ou, au contraire, sa résolution en pluie, sont pour lui les grandes causes des maladies. Le climat a également une grande importance, et il incrimine tout particulièrement le climat lorrain d'être cause de la surabondance des maladies dans notre région.

Qui sait si nous ne délaissions peut-être pas un peu trop ces considérations dans l'étiologie des maladies ? et dans un avenir peut-être proche, reconnaitrions-nous que le grand médecin eut raison d'attacher à ces causes une si grande importance.

Il n'a garde d'oublier le tempérament ; la plupart des affections étudiées dans son livre et qu'il attribue à la *plénitude séreuse* surviennent chez des individus « d'un tempérament chaud et humide, aux cheveux noirs ». Enfin il signale toujours très nettement les antécédents héréditaires et personnels des malades et recherche dans les affections antérieures l'explication de la maladie actuelle.

Signalons ici, à cause du grand intérêt de cette notion étiologique, que *Charles Le Pois a déjà reconnu les méfaits de l'alcool*; il incrimine fréquemment le vin, les liqueurs dans l'étiologie d'une maladie. Une fois de plus, nous ne pouvons que constater la profonde clairvoyance du médecin de Pont-à-Mousson qui, à cette époque déjà, a donné à l'alcoolisme toute l'importance qu'il a conservée de nos jours en pathologie interne. Il a d'ailleurs compris tout l'intérêt de l'étiologie. Nous avons vu qu'il a dit et répété souvent : *Les causes d'une maladie étant connues, un bon traitement peut être institué*. C'est ce que les maîtres répètent constamment, soit dans les livres, soit auprès des malades.

Nous n'insisterons pas longuement, ici, sur ses conceptions pathogéniques (1). Nous avons déjà dit dans quelle exagération il tomba, en voulant rapporter presque toute la pathologie interne à une seule cause, la plénitude séreuse; plénitude se traduisant dans certains cas par l'accumulation du sérum en un point de l'organisme, et dans les autres cas, quand cela est possible, par son débordement hors de l'économie, débordement le plus souvent salutaire.

Le Pois a eu le tort de vouloir généraliser une conception qui aurait pu être acceptable dans de nombreux cas (2). N'oublions pas cependant que là encore, il eut comme un pressentiment de la vérité;

(1) Voir 2^e partie, ch. II : analyse des observations.

(2) L'auteur, dans sa dédicace à *Henri II*, déclare que la recherche de la vérité est le nerf de la sagesse, mais il s'est trop souvent écarté de cette sentence lorsqu'il veut prouver que la plupart des maladies viennent de la surabondance générale ou partielle de la sérosité qui circule dans les vaisseaux ou le sang.

Daremberg. *Histoire des sciences médicales*.

il attache un sens plus compliqué que celui de *surabondance de la sérosité* à l'expression : *colluvies serosa*. Le dictionnaire nous apprend que le mot *colluvies* signifie *eaux sales, immondices, ordures, mélanges impur*.

A l'idée de *collection séreuse*, il faut donc ajouter celle de *sérum impur*, chargé d'immondices. *Pouvons-nous mieux traduire cette pensée, dans le langage moderne, que par l'idée de TOXINE, endogène et exogène qui régit toute la pathogénie actuelle?*

Si d'ailleurs on peut discuter l'exactitude de ces théories, on ne peut nier leur grande originalité. En les admettant, Ch. le Pois rompit complètement avec les idées des auteurs anciens et modernes, et fit preuve ainsi d'un grand courage et aussi d'une grande sûreté; « on ne doit s'écarter de l'opinion des anciens, a-t-il dit, que si on a de bonnes raisons pour le faire ». Il faut croire qu'il jugeait ses raisons excellents, car il a émis très souvent des opinions différentes de celles de ses confrères. C'est d'ailleurs à cause de ces nouvelles conceptions, battues en brèche au XVIII^e et au début du XIX^e siècle que Le Pois était connu jusqu'ici. Rappelons-nous ses idées sur l'*hystérie*? Le premier, nous l'avons vu, il a fait de l'hystérie une maladie générale, ayant son siège dans le cerveau et non dans l'utérus; le premier, il a signalé l'hystérie chez l'homme. Nous renvoyons à notre étude de cette partie de l'ouvrage pour bien comprendre toute l'importance de ces notions nouvelles, que l'on tint pour ridicules pendant deux cent ans après lui. Après Boerhaave, il fallut attendre Bernheim et Charcot pour que l'on rendît hommage au médecin lorrain.

Certes, ses idées sur l'hystérie restent encore aujourd'hui une des parties les plus originales du livre; elles ne sont pas cependant les seules dont on peut encore tirer profit : citerons-nous ses pages sur les palpitations cardiaques, la péricardite, l'hydropisie pulmonaire, les dysenteries, les coliques néphrétiques, sur le rhumatisme ? Faut-il encore rappeler ses diagnostics différentiels entre la « péripneumonie » et la pleurésie, entre la colique intestinale et les douleurs néphrétiques, son traitement hydrominéral des dysenteries ?

Nous ne reviendrons pas sur ces sujets, qui ont été traités dans le cours de notre étude. Il nous reste cependant à insister encore sur un point, pour bien mettre en relief les différents côtés de sa grande originalité : *Le Pois fut un précurseur en anatomie-pathologique* :

Debent autem medici satagere plurimum ut quantum licet haec iis detur facultas, quod liber naturae sit optimus docendus medicinae magister, ex quo certe, dico vere et serio, longe plura quam ex scholis omnibus semper didici (1).

Voilà certes une phrase dont l'intérêt n'échappera à personne. En son temps déjà, Le Pois demandait donc aux étudiants d'apprendre la médecine plutôt dans le *livre de la nature* que dans les meilleurs auteurs. Il n'est pas douteux qu'il ait fait des cours à la salle d'autopsie. Une de ses observations nous le prouve :

« Après la mort de l'honnête citoyen Claude Lejeune, j'obtins de son épouse qu'elle nous fasse pré-

(1) Sect. IV, ch. III, obs. 115.

sent de son cadavre, lequel, autopsié en présence des médecins, des étudiants et de nombreuses personnes.... »

Nous ne pouvons citer toutes les pages où il fait allusion aux autopsies qu'il a faites : mentionnons seulement, à tout seigneur tout honneur, celle de Charles III, chez lequel on trouva une grande quantité d'eau dans la tête, malgré l'ardeur de la fièvre qui l'avait brûlé si longtemps. C'est encore celle du cardinal Charles de Lorraine, et combien d'autres, qui sont tout ainsi intéressantes, sinon au point de vue historique, du moins par le côté médical. Point n'est besoin d'insister plus longtemps pour montrer tout l'intérêt que portait le médecin lorrain à cette branche importante de la pathologie, dans laquelle on peut donc le classer sans conteste parmi les précurseurs.

Dès lors, il ne nous est pas nécessaire de poursuivre. Arrivé au terme de cette étude, nous pensons avoir atteint le but que nous nous étions proposé. Nous avons essayé de mettre en lumière en ces pages, la vie et les œuvres d'un grand praticien qui fut plus qu'un savant et qu'un philosophe. Ses théories ont dépassé le cadre étroit où était renfermée la doctrine médicale de cette époque. Elles ont franchi les trois siècles qui les séparent des conceptions actuelles. D'autres titres de gloire s'ajoutent à cette prescience de précurseur; ils nous ont fait un devoir de tirer de l'oubli cette grande figure et de la révéler à nos contemporains comme un exemple et un enseignement.

Par la hardiesse et l'originalité de ses vues, Le Pois doit être classé comme un des premiers maîtres de

la Clinique. Sa gloire ne doit pas être localisée au xvii^e siècle. Mais, pour toute l'école médicale française, sa mémoire doit être saluée comme celle d'un des premiers représentants de la Science moderne.



LES SAVANTS, d'après une gravure de Callot.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE MEURTHE-ET-MOSELLE

Lettres patentes (B. 69).

Registre signé M. Bouvet, *pro* C. Bouvet, des années 1597 et 1598.

Lettres de création, nomination et établissement de docteur Régent en la faculté de médecine en l'Université du Pont-à-Mousson pour Charles le pois.

Charles par la grâce de Dieu duc de Calabre, Lorraine, Bar, Guel-dres, Marchis, Marquis du Pont à Mousson, comte de Provence, Vaudémont, Blamont, Zutphen, etc... A tous qui ces présentes ver-ront, salut. Comme nous ayons trouvé expédient pour le bien de notre service, utilité du publique, advancement de nostre Ville, cité, et accomplissement de l'Université du Pont à Mousson, d'y establir des docteurs Regents, pour y enseigner et lire publique-ment en l'art et faculté de médecine, et a cest effect y commectre gens ydoines et capables pour en faire les charges et functions, Scavoir faisons que nous a plain cersiores des sens, suffisance, capacité, vertu, condition, science, littérature, et doctrine estant en la personne de nostre très cher et féal conseiller, et médecin ordinaire des nostres, Charles le Pois. Pour ces causes et autres bons respects nous mouvans, avons iceluy Charles le pois nommé, créé et estably, créons, nommons et établissons par cestes, pour en estat et qualité de docteur régent en ladite faculté de médecine, dorenavant et dès à présent enseigner et lire publiquement en ladicte Université du Pont l'estat et art de médecine, en faire les leçons ès lieux d'icelle ville, qui seront establies, erigés, et ordonnés à cest effect Aux grades, honneurs, faveurs, franchises, libertés, preemi-nences, prerogatives profictz et emoluments y appartenans et deppen-dans, tels et semblables dont autres docteurs Regents ès Universitéz ou y a erection et exercice de semblable faculté, ou accoustumés jouir, et aux gages d'huict cens frans par chacun an, que voulons com-mencer de courir des la présente année nonante huict. Sy donnons en mandement à tous nos mareschaux, senechaux, Baillis, Procu-reurs generauly, conservateurs de la dicte Université, Prevost, m^{re} Eschevin, gens de conseil de justice audict lieu du Pont, et autres noz officiers, justiciers, hommes et subiectz qu'il appartiendra, que du contenu en cestes nos présentes lettres de creation, nomination, d'establissement ensemble desdits grades, honneurs, faveurs, fran-chises, libertés, preeminences, prerogatives, proffictz, emolumens et gages, Ils facent, laissent et souffrent le dit Charles le Pois, jouir et user plainement et paisiblement, sans luy faire mettre ou donner, ny souffrir estre fait mis ou donné aucun trouble destourbier ny empeschement au contraire, Mandons et ordonnons en oultre à nostre très cher et feal Conseiller d'Estat, Trésorier général de noz finances, et Auditeur des comptes de Lorraine, Claude de Malvoi-sin, et à ses successeurs audict estat, Que des deniers de ses char-ges Il en paie et delivre par chacun an aux termes accoustumez et

dès la presente année audict Charles le Pois la dicte somme d'huit cent francs, pour ses gages annuels dudict estat de docteur regent en la faculté de Médecine et en rapportant par ledict Tresorier moderne, coppie de cestes deuement collationnée a son original, pour une seule et première fois, avec quittance dudict le Pois, de chacun paiement ainsy à luy faict, ce qu'a cest effect, luy et sesdictz succesteurs auront parés et delivrés, leur sera passé et alloué en despence de chacun leurs comptes qu'il appartiendra, et qu'ils rendront par-devant nos tres chers et feaulx conseillers les Presidens, et gens des comptes de lorraine, ausquels et a chacun d'eulx mandons ainsy de faire sans difficulté ny contredict, car telle est nostre expresse intention et volonté, en tesmoing de quoy nous avons à ces dictes presentes signées de nostre main, faict mettre et appendre notre grand seel, données en nostre ville de Nancy, le deuxiesme jour du mois d'Aprvil, mil cinq cens quatre vingts et dix-huict, signé

CHARLES.

Sur le Reply est escrit par monseigneur le duc, les S^{rs} Comte de Salm, mareschal de lorraine et gouverneur de Nancy, de Bourbonne gran chambellan et chef des finances, de Gournay bailly dudict Nancy, de Mailhanne, Bailly de l'evesché de Metz, de Marcossey, Bailly des Vosges, de Lenoncourt prieur de Lay de Neuflotte, Bailly d'Aspremont, Bardin maistre aux Requestes ordinaires et Remy procureur général de Lorraine presents contresigné de la Ruelle, Registrata M. Bouvet p. C. Bouvet.

Vu :

Nancy, le 11 juillet 1914.

Le Président de la Thèse,

ROHMER.

Vu :

Nancy, le 11 juillet 1914.

Le Doyen,

MEYER.

Vu et permis d'imprimer :

Nancy, le 15 juillet 1914.

Le Recteur de l'Académie :

Ch. ADAM,

Membre de l'Institut.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations :

M. A. S. : Mémoires de l'Académie Stanislas.

J. S. A. L. : Journal de la Société d'Archéologie lorraine.

M. S. A. L. : Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine.

A. D. : Archives départementales de Meurthe-et-Moselle.

ARCHAMBAULT (Dr Th.). *Mémoire historique, statistique et médical, sur l'asile d'aliénés de Maréville*. M. A. S., 1874, p. 349.

AMSELLE (Dr G.). *Conception de l'Hystérie. Etude historique et clinique*. Th. Nancy, 1906-1907. Nancy, Imprimerie Nancéienne, 1907.

BEAUPRÉ. *Recherches sur l'imprimerie en Lorraine*, in-8°. Saint-Nicolas, 1845.

BERNIER (Dr). *Essais de médecine, où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins*, in-4°. Paris, 1689.

BOUCHUT. *Histoire de la médecine et des doctrines médicales*, 2 vol. in-8°. Paris, Baillière, 1873.

CALMET (Dom). *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine, qui comprend ce qui s'est passé de plus mémorable dans l'archevêché de Trèves et dans les évêchés de Metz, Toul et Verdun, depuis l'entrée de Jules César dans les Gaules, jusqu'à la mort de Charles V, duc de Lorraine, arrivée en 1690*. Nancy, 7 vol. in-fol. A. Lesseure, 1745-1757. Nous avons consulté tout particulièrement le Tome IV, qui porte le nom de BIBLIOTHÈQUE LORRAINE (exemplaire annoté de la Bibliothèque de la ville de Saint-Mihiel).

CHAUTARD (J.). *Sceaux des anciennes institutions médicales de la Lorraine*. Mémoires de la Société de Médecine de Nancy, 1872-1873.

COLLECTION DES THÈSES soutenues à la Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson, tome I (Bibl. de la ville de Nancy), et Recueil de la Bibliothèque de l'Université de Nancy.

COMMENTAIRES DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS. *Deuxième (ou huitième) volume moyen in-folio des registres ou commentaires de ce qui s'est fait et passé de remarquable en la faculté de médecine de paris depuis l'an 1572 jusqu'en l'an 1597*. Ms. n° 8 de la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris.

Troisième (ou neuvième) volume moyen in-fol. des registres ou commentaires de ce qui s'est fait et passé de remarquable en la faculté de médecine de paris depuis 1597 jusqu'en l'an 1604. Ms. n° 9 de la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris.

- COURBE. *Les rues de Nancy du XVI^e siècle à nos jours*, 3 vol. in-8°. Nancy, Imprimerie Lorraine, 1885-1886.
- DAREMBERG. *Histoire des sciences médicales*, 2 vol. in-8°. Paris, Bail lière, 1870.
- DIGOT. *Histoire de Lorraine*, 6 vol. in-8°. Nancy, Vagner, 1856.
- ELOY. *Dictionnaire historique de la Médecine*, in-4°. Mons, 1778.
- GAVET (G.). *Diarium universitatis mussipontanae (1572-1764)*, in-4°. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1911.
- GERMAIN (L.). *Origines de la famille Le Pois*. J. S. A. L., juin 1882, p. III, et *ibid.*, nov. 1882, p. 197.
- HIPPOCRATIS *Coi medicorum omnium longe principis opera quae apud nos exstant omnia, per Janum Cornarium medicum physicum Latina lingua conscripta*. Lugduni, in-8°, apud Antonium Vincentium, 1562.
- HYVER (L'abbé). *La Faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson (1592-1768)*. Nancy, G. Crépin-Leblond, 1876.
- LEPAGE (H.). *Catalogue de la Bibliothèque du duc de Lorraine Henri II, avec des notes pour servir à l'histoire de la bibliographie lorraine*. J. S. A. L., 1858, p. 10 et 11.
- *Les communes de la Meurthe, journal historique des villes bourgs, villages, hameaux et censes de ce département*, 2 vol. in-8°. Nancy, A. Lepage, 1853 (Article : CHAMPEY).
- LIONNOIS (L'abbé). *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy depuis leur fondation jusqu'en 1788, deux cents ans après la fondation de la Ville-Neuve*, 3 vol. in-8°. Nancy, Haener et Delahaye, 1805-1811.
- *Maison de Saintignon*. Nancy, chez la veuve Leclerc, 1778.
- LONGEAUX (C.-P. DE). *La Chambre des Comptes du duché de Bar, par C.-P. de Longeaux, publié par le baron de Dumast*. Bar-le-Duc, 1907.
- MARTIN (L'abbé Eug.). *L'Université de Pont-à-Mousson (1572-1768)*. Nancy, Th. Lettres, 1891, Berger-Levrault et C^{ie}, 1891.
- MARTINENQ (D^r J.-B.-Th.). *Codex medicamentarius seu Pharmacopaea parisiensis*. Paris, Guillaume Cavelier père, 1748.
- MEUNIER (D^r L.). *Histoire de la Médecine depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Paris, Baillière, 1911.
- MURIGOTH. *Histoire de l'Université et du Collège de Pont-à-Mousson, par le P. Abram, traduite par Murigoth*, 1755. Ms. n° 40 de la Bibliothèque de la ville de Nancy.
- ORY. *Causeries sur Pont-à-Mousson*. Pont-à-Mousson, Ory, 1880, in-8°.
- PELLETIER (Dom). *Nobiliaire ou Armorial général de la Lorraine et du Barrois, en forme de dictionnaire où se trouvent les armes gravées et environnées de très beaux cartouches, et mises à côté de chacun des articles qui les concernent. T. I, concernant les anoblis*. Nancy, Thomas, 1 vol. in-folio, 1758 (Exemplaire annoté de la Bibliothèque de la ville de Nancy).

PFISTER (Chr.), *Histoire de Nancy*, 3 vol. in-8°. Nancy, Berger-Levrault, 1902.

QUAESTIONES MEDICAE in scholis Parisiensibus agitatae ab anno 1539 ad annum 1610, quas quidem, Facultatis jussu, ab haereditate M. Vestari de Vanderelle Medici Parisiensis composuit M. Hyacinthus Theodorus Baron, Decanus, disposuit in ordinem et compengienavit anno 1754. Mss n^{os} 72 et 73 de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris.

RENAULDIN (D^r). *Etude historique et critique sur les médecins numismates*, in-8°. Paris, Baillière, 1851.

RENÉ (D^r A.). *L'Ancienne Faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson*. Paris, Gazette des Hôpitaux, 1881.

ROGÉVILLE (DE). *Dictionnaire historique des ordonnances et des tribunaux de la Lorraine et du Barrois*, 2 vol. in-4°. Nancy, veuve Leclerc et Nicolas Gervais, 1777.

SAUCEROTTE (D^r C.). *Eloge historique de Charles Le Pois (Carolus Piso), célèbre médecin lorrain au XVIII^e siècle*. M. A. S., 1854.

SCHMIDT. *Un témoin de la peste de 1630 à Château-Salins*. Nancy, J. S. A. L., 1871.

SIMONIN (D^r J.B.). *Esquisse de l'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie en Lorraine*. Bulletin de la S. A. L., 1858, t. VIII.

TENNETAR (D^r Michel du). *Lettre à M. P..., doct. méd., sur les flux dysentériques épidémiques en Lorraine*. Nancy, Pierre Barbier, 1777.

TOURDES (D^r). *Origines de l'enseignement médical en Lorraine. La Faculté de Médecine de Pont-à-Mousson (1572-1768)*. M. A. S., 1875.

TOURETTE (D^r Gilles DE LA). *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie, d'après l'enseignement de la Salpêtrière*. Préface de M. le prof. Charcot. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1895.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	v
INTRODUCTION	vii

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I ^{er} . — Les origines de la famille Le Pois.....	3
CHAPITRE II. — Louis, Antoine et Nicolas le Pois.....	9
CHAPITRE III. — Charles le Pois. Ses études.....	23
CHAPITRE IV. — Fondation de la Faculté de Médecine de l'Université de Pont-à-Mousson. Thèse de Le Pois.....	46
	33
CHAPITRE V. — Vie médicale et privée de Le Pois.....	
CHAPITRE VI. — La peste de Nancy. Mort de Charles le Pois...	61

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I ^{er} . — La médecine à la fin du xvi ^e et au début du xvii ^e siècle.....	71
CHAPITRE II. — Les œuvres médicales de Ch. le Pois. Ses conceptions pathogéniques	75
CHAPITRE III. — Les observations.	
§ 1. — Maladies de la tête. Observation du duc Charles III.	87
§ 2. — Les théories de l'auteur sur l'hystérie.....	103
§ 3. — Maladies du thorax.....	111
§ 4. — Rhumatisme articulaire aigu. Maladies de l'abdomen	115
CHAPITRE IV. — Le livre sur les flux dysentériques.....	125
CHAPITRE V. — La thérapeutique de Ch. le Pois.....	135
CHAPITRE VI. — Aperçu critique. Conclusions.....	143
PREUVES. — Lettres de création, nomination et établissement de Docteur Régent en la faculté de médecine en l'Université du Pont-à-Mousson, pour Charles le Pois.....	151
BIBLIOGRAPHIE	155

